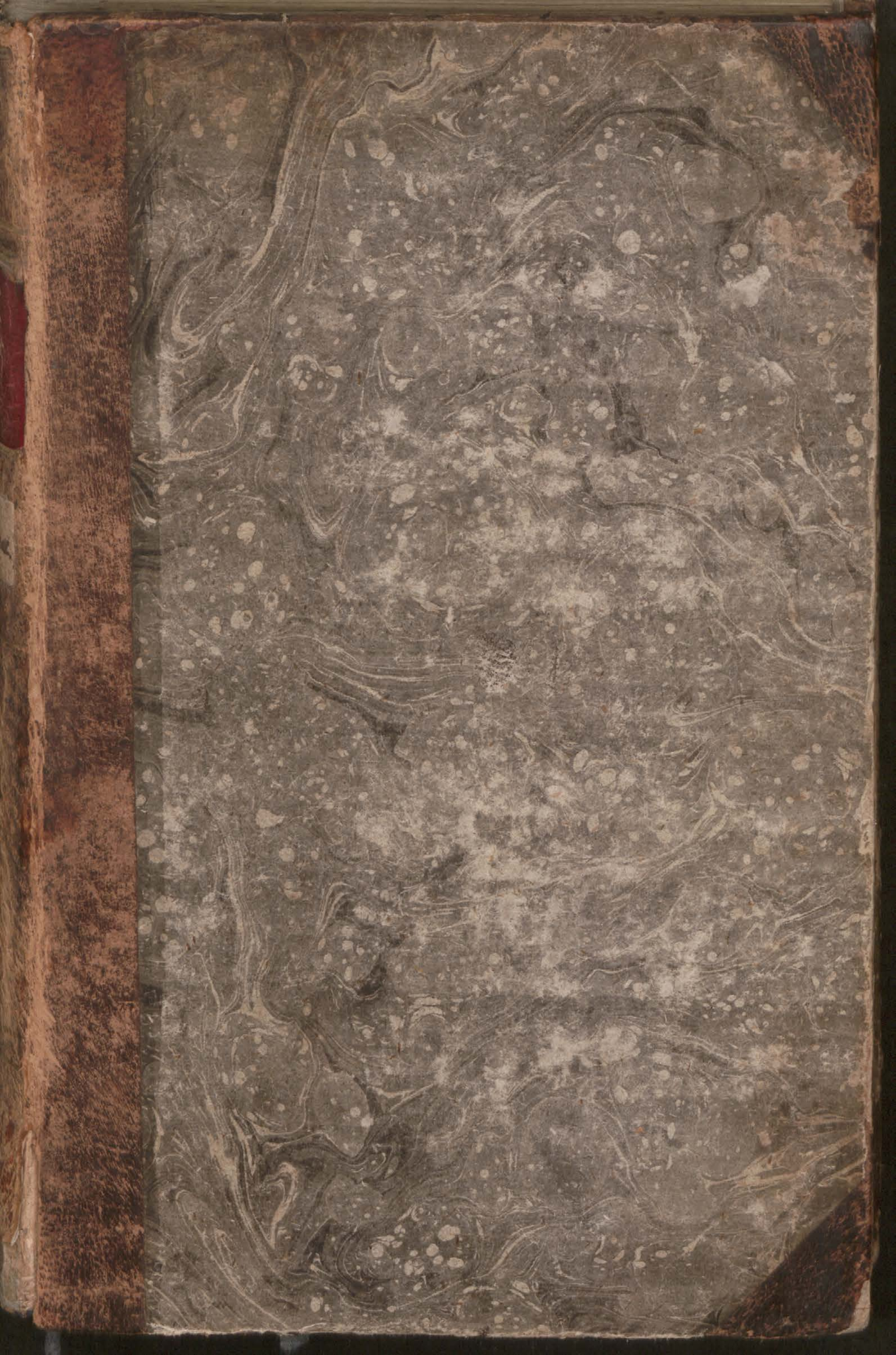


HISTOIRE SECRETE
DE LA COUR DE BERLIN.

(Mirabeau) Honoré Gabriel Riquetti

HISTOIRE SECRETE DE LA COUR DE BERLIN,

OU

CORRESPONDANCE

D'un VOYAGEUR FRANÇOIS, depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787.

OUVRAGE POSTHUME.

TOME PREMIER.

Neumann



1789.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Les Lettres qui compoſent ce Recueil étoient éparſes au milieu des papiers de tout genre d'un voyageur mort l'année paſſée, au fond de l'Allemagne, dans un village ignoré. Elles contiennent non-ſeulement un grand nombre de faits curieux ſur les derniers mois de la vie de Frédéric-le-Grand, & ſur les premiers temps du regne de ſon Succeſſeur; mais une peinture des principaux perſonnages qui influent encore aujourd'hui à la Cour de Berlin, auſſi fidelle qu'énergique, s'il faut en croire le plus irrécuſable des témoins, le temps qui a confirmé preſ-

que toutes les prédictions de l'Auteur de ces Lettres.

Nous avons pensé qu'un tel Recueil, très-précieux en lui-même, devenoit plus important dans les conjonctures. Les mouvemens du Nord, les circonstances qui donnent au Cabinet de Berlin, une influence si imprévue & si prodigieuse, la nécessité très-imminente de prendre un parti dans les contentions redoutables qui vont décider du sort de l'Allemagne ; enfin, la probabilité que les États-Généraux demanderont au Gouvernement connoissance des relations & des engagemens politiques du Cabinet de Versailles, ne fût-ce que pour décréter les économies possibles, ou les dépenses nécessaires, ce qui suppose une re-

cherche très-approfondie des motifs de diminuer ou d'augmenter notre état militaire : tout concourt à rendre intéressantes les notions qui peuvent & doivent déterminer les François à favoriser le système Autrichien, ou à défendre les libertés Germaniques.

SUR LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE. (1)

2 *Juin* 1786.

Le Roi de Prusse va mourir; il est peut-être mort au moment où j'écris. Il est impossible qu'il vive encore deux mois. Avec lui tombera la clef qui resserroit la voûte politique de l'Europe. Tout annonce la guerre.

L'Empereur s'est engagé d'a-

(1) Aucun des papiers qui vont suivre n'étoit en ordre dans les porte-feuilles du voyageur; mais ce mémoire précéde par sa date toutes les dépêches qui ont été la conséquence d'un voyage, lequel semble avoir été en partie déterminé par ce premier mémoire.

mour-propre & très-récemment encore à *tâter* le nouveau Roi de Prusse, aussi-tôt son avénement au Trône. *Tâter*, c'est son mot : *faire cesser la criante usurpation qui a ravi la Silésie à l'auguste Maison d'Autriche*, c'est le cri de ralliement de tous ses écrivains.

L'Empereur a peu d'argent ; mais quatre cens mille soldats, quelques officiers, & le fatal pouvoir d'engloutir jusqu'au dernier de ses sujets dans l'abîme de la guerre. Tous ses engagemens publics & secrets avec l'Impératrice de Russie, tendent à réaliser & cimenter le systême oriental devenu la passion de Catherine II, le salut, l'espoir & l'asyle de Po-

temkim. L'Empereur n'abandonnera jamais ce syſtême que pour l'invaſion de l'Italie, qui nous ſeroit encore plus funeſte que le démembrement de la Turquie européenne, ou pour le bouleverſement de l'Allemagne, qui ruineroit tout équilibre en Europe. Quelque plan qu'il choiſiſſe, ſa turbulence naturelle, ſes projets giganteſques appellent la confuſion, le trouble, la diſcorde; c'eſt ſon élément.

Il eſt douteux que Frédéric-Guillaume ne le prévienne pas. La préſervation de la liberté germanique très-ſérieuſement menacée, lui ſeroit un motif ſpécieux aujourd'hui, dût le nouveau Roi de Pruſſe vouloir en être un jour le plus actif oppreſſeur. Mais ſa

sûreté perſonnelle crie plus haut encore, puiſque les vaſtes projets de l'Empereur, la complicité de la Ruſſie, l'agonie de la Pologne, les tracaſſeries de la Courlande, nos alliances ſecretes &c. paroiſſent compromettre ſon exiſtence politique. Enfin, indépendamment de toute autre conſidération, il eſt difficile qu'il ne ſoit pas tenté de s'eſſayer contre un émule, un rival dont il a éprouvé des injures perſonnelles. Frédéric-Guillaume aura plus de trois cens millions dans ſes coffres; deux cens mille hommes qui compoſent la meilleure armée de l'Europe, ſans comparaiſon aucune; le plus grand Général connu, auſſi influent dans la paix que dans la guerre, & qui

peut être preſſé de cueillir des lauriers pour ſon compte.

Frédéric-Guillaume eſt mécontent de la France. Il craint ſa lenteur, ſes délais, ſes tergiverſations, & pour tout dire, ce que nous appellons ſageſſe & prudence, & ce qu'ailleurs on appelle impéritie ou perfidie. Il adore ſa ſœur; il eſt furieux de la maniere dont nous traitons ſon beau-frere. Les agitations de la Hollande influeront ſur-tout dans les premiers momens de ſon regne, ſur ſon cœur, ſon eſprit & ſes projets.

Les Anglois l'obſervent, le ſurveillent, l'inveſtiſſent; ils l'échaufferont, ils l'exalteront, ils l'enivreront pour troubler la paix du continent, & ſe ménager l'occa-

ſion d'une revanche. On ne ſauroit ſe déguiſer qu'il ſe prépare pour cette occaſion cent quinze vaiſſeaux en commiſſion, un accroiſſement conſidérable de revenu, puiſſante hypoteque pour de nouveaux & immenſes emprunts ; une caiſſe d'amortiſſement très-propre à les favoriſer ; les intariſſables eſpérances qu'ouvre le prodigieux ſuccès de la commutation de droits ; un crédit tel que les trois pour cent; le principal de leurs fonds qui ne repréſente pas moins de cinq milliards de notre monnoie, a monté depuis huit mois graduellement & conſtamment de cinquante-ſept pour cent à ſoixante-quatorze ; le procès de Haſtings qui peut leur rendre la confiance des In-

diens ; la foibleſſe, la nullité de leurs ennemis dans cette contrée qui leur vomit l'or, & leur pompe une bonne partie du nôtre ; l'incendie général prêt à s'allumer en Europe ; les diviſions inextinguibles des Hollandois, ſeuls ennemis redoutables pour leur commerce lointain, que la force des choſes rendra tôt ou tard leurs alliés ou leurs victimes ; leurs liaiſons toujours plus étroites avec la Ruſſie, qui leur donnent le privilege preſque excluſif des munitions navales ; les bruits ſemés dans l'étranger ſur la déplorable ſituation de nos Finances ; tout diſpoſe les Anglois à la guerre ; leur Roi eſt peut-être le ſeul en Angleterre qui ne la deſire pas :

peut-être auſſi ce Prince ſi entêté par nature, & bien plus ambitieux que ne peuvent le croire ceux qui ne l'ont point étudié, ne la craint-il pas autant que ſes liaiſons & ſes intérêts de famille donnent à le penſer; mais, en tout état de cauſe, il aimera mieux la faire que de s'y voir forcé par l'oppoſition.

Telle eſt la criſe qui menace le repos de l'Europe : qu'avons-nous à y oppoſer ?

Plus de deux cens quarante millions d'anticipation; ſoixante millions d'excédant de la dépenſe ſur la recette (1) ſi l'on ſup-

---

(1) Le Lecteur n'oubliera pas que ce Mémoire a été écrit en juin 1786, où l'abyme du

prime le troisieme vingtieme que l'on a juré d'abroger; trente-huit, si l'on ne fait pas l'outrage à la foi publique de renouveller ce terrible impôt; nos fonds royaux dans la boue; l'agiotage ruinant Paris, qui desseche le Royaume; les peuples épuisés & mécontens; le commerce aigri & découragé; la désunion au-dedans; le discrédit au-dehors; une marine non équipée & impossible à renouveller en cas de malheur; des troupes incomplettes, & incontestablement les plus mauvaises d'entre les bonnes; l'alliance de

---

déficit, qu'au reste les bons citoyens doivent regarder comme le tresor de l'Etat, loin d'être connu, étoit à peine deviné.

l'Eſpagne, qui ne nous a jamais que contrarié dans nos opérations; l'alliance douteuſe de la Hollande, qui ſera le premier tiſon de la guerre; celle des Suiſſes, qui tremblent pour eux-mêmes, & peut-être à cauſe de nous, ſur leſquels ils ne comptent plus que précairement & avec inquiétude; celle du Roi de Sardaigne, qui nous regarde preſque comme des ennemis ſecrets, depuis que nous héſitons à lui garantir ſes Etats, & qui ne peut avoir aujourd'hui d'autre ambition que de préſerver ſon exiſtence; pas un ami en Allemagne; la méfiance univerſelle à la place; la plus profonde ignorance des projets de nos ennemis; la diplomatie la plus

inactive de l'Europe, bien que la mieux payée ; en un mot, cette ſituation véritablement caduque & fatale, de n'être ni propres à maintenir la paix, ni prêts à ſoutenir la guerre.

A la vérité, la France où la nature fait tout pour le gouvernement en dépit de lui-même ; la France, ce Royaume inépuiſable en hommes & en argent, pour peu qu'on ſache ſolliciter l'un, & mettre en œuvre les autres, la France offre mille & mille reſſources ; mais pouvons-nous trop nous hâter de changer le fatal ordre de choſes où nous ſommes tombés, de prendre les moyens d'être exactement avertis, d'eſſayer s'il eſt donc vrai qu'il ſoit

impoſſible de ſe rapprocher ſérieuſement & ſolidement de l'Angleterre, en faiſant porter ſur un traité de commerce, qui, quelqu'avantageux qu'il puiſſe paroître aux Anglois, ne fera pas qu'ils ſoient jamais autre choſe que nos voituriers; une alliance offenſive & défenſive à laquelle nous aſſocierons la Pruſſe dans le ſeul but formellement déclaré de garantir à chaque puiſſance ſes poſſeſſions reſpectives?

N'eſt-il pas temps, en un mot, ſi nous ne voulons pas ſortir de notre routine par cette ſublime révolution qui aſſureroit la paix du monde, & qui n'a de difficulté peut-être que la puſillanimité qui empêche de la tenter,

de

de nous préparer, ne fût-ce que pour retarder la guerre, de nous préparer, dis-je, ſur-tout aux Indes, où l'on frappera mortellement nous & nos alliés au premier moment, ſans nous menacer le moins du monde; en un mot, de rétablir nos affaires au-dehors, & de les ravitailler au-dedans?

LETTRE PREMIERE. (1)

5 Juillet 1786.

MONSIEUR,

C'EST de la premiere poſte que j'ai l'honneur de vous écrire, pour vous prévenir que le courrier de Berlin que j'ai attendu pour monter en voiture, ne m'a apporté aucune lettre. Il eſt poſſible, mais il n'eſt pas probable que

(1) Cette lettre eſt évidemment adreſſée à un Miniſtre qui avoit chargé le voyageur de quelque commiſſion ſecrette. Il nous ſemble démontré que ce Miniſtre eſt M. de Calonne, & la lettre qu'on va lire eſt infiniment curieuſe, comme portant la preuve que dès le commencement de 1786, ce Miniſtre des Finances étoit décidé à une aſſemblée des Notables qu'il a cependant convoquée & dirigée, en 1787, avec une ſi périlleuſe & ſi fatale précipitation.

la lettre de mon correſpondant ait été miſe trop tard à la poſte ; mais il eſt poſſible auſſi., peut-être il ſeroit plus vraiſemblable, & même il ſeroit à-peu-près sûr que le grand événement eſt, ou très-prochain, ou conſommé, ſi M. le comte de Vergennes de ſon côté n'avoit rien reçu ; car je tiens pour infaillible que, dès l'agonie, les courriers ſeront arrêtés. Ceci va me preſſer beaucoup, Monſieur, & je me rendrai avec une très-grande célérité, du moins à Brunſwick, où je ſerai très-sûrement informé, & où je m'arrêterai pluſieurs jours, ſi le Roi eſt vivant.

Maintenant il ne me reſte qu'à vous redire que rien ne me coûtera, efforts, temps, ni peines pour ſervir vous & la choſe publique. . . . .

. . . .

. . . .

Je ne vous répéterai pas nos converſations ; mais je prendrai la liberté

de vous donner un avis, uniquement fondé ſur mon attachemeut pour vous qui ne pouvez pas n'y pas croire, puiſqu'indépendamment de la ſéduction que vous exercez avec tant d'empire, nos intérêts ſont ſolidaires; le torrent de vos affaires, l'activité des intrigues, les efforts de tout genre qu'il vous faut prodiguer, vous rendent impoſſible de rédiger vous-même les très-grandes idées que votre génie a mûries, & qui ſont prêtes d'éclorre. Vous m'avez montré du regret de ce que je ne voulois pas en ce moment employer mon foible talent à rédiger vos belles conceptions. Eh bien! Monſieur, ſouffrez que je vous indique un homme digne de cette marque de confiance ſous tous les rapports. M. l'abbé de P**** joint à un talent très-réel & fort exercé, une circonſpection profonde & un ſecret à toute épreuve. Jamais vous ne pourrez choiſir un homme plus sûr, plus pieux au culte de la reconnoiſſance & de

l'amitié , plus curieux de bien faire, moins avide de partager la gloire des autres , plus convaincu qu'elle est & doit être toute entiere à l'homme qui sait concevoir & qui ose exécuter.

Il a un autre avantage pour vous. Son ascendant sur P * * * * réprime les défauts de celui-ci , dont on cherche à vous effrayer , & met en œuvre toutes ses grandes qualités , ses rares talens, qui vous sont tous les jours plus nécessaires. Il n'est pas un autre homme qui puisse disposer comme M. l'abbé de P***** de M. P ******, lequel vous deviendra à chaque instant plus précieux pour une grande opération d'argent, sans laquelle vous n'en pourrez jamais tenter une autre. Vous pouvez , Monsieur , confier à l'abbé de P***** le travail délicat qu'en ce moment sur-tout vous ne devez pas abandonner à des commis. Cette belle & lumineuse & civique idée de tirer des résultats de

tant d'états faux dont on a infecté les porte-feuilles des Miniſtres, qui, comparés aux états vrais, décident le Roi, ſous l'inſpiration de la néceſſité, à laiſſer faire des opérations déciſives qui donnent à la France un crédit national & par conſéquent une conſtitution, ne ſauroit être mieux réaliſée que par ces deux hommes; l'un eſt à vous depuis long-temps, l'autre y ſera au premier acte de bienveillance qui parlera à ſon émulation, & les deux enſemble feront beaucoup plus qu'un homme complet. Daignez m'en croire, Monſieur, vous ne ſauriez mieux manœuvrer pour vous-même. J'ai voulu vous le dire ce ſoir encore, parce qu'il ne ſeroit ni délicat, ni décent que l'intéreſſé lût cette lettre, & que c'eſt la derniere de moi qui vous viendra ſans intermédiaire. J'eſpere pour vous & votre gloire que vous y donnerez quelque confiance, & que ce conſeil, ſi

j'oſe l'appeller ainſi, ne vous ſera pas la moindre preuve du très-reſpectueux dévouement avec lequel, &c.

LETTRE II.

Brunſwick, 12 *juillet* 1786.

Le Roi eſt très-mal, cela eſt conſtant; mais il n'eſt pas à la mort, & Zimmermann, fameux Médecin d'Hanovre qu'il a fait venir, a déclaré que s'il vouloit ſe ménager, il vivroit encore; mais il eſt incorrigible ſur l'inſobriété. Au reſte, il monte à cheval, & même il trotta, il y a quelques jours, cinquante pas, deux hommes à côté de lui. L'hydropiſie n'en paſſe pas moins, pour inconteſtable, & la vérité eſt qu'il n'a jamais été réellement mieux depuis mon départ.

Je ne verrai le Duc régnant de Brunſwick que ce ſoir : il eſt en campagne. Il a ſoutenu, avec force, l'élection que les chapitres de Hyldelsheim & de Paderborn viennent de

faire d'un coadjuteur ; elle eſt tombée ſur M. de Furſtemberg. Vienne intriguoit prodigieuſement en faveur de l'archiduc Maximilien. Il paroît que le Duc n'eſt pas éloigné de la paix, puiſqu'il renforce par toutes voies la confédération Germanique, qui, certainement, n'a que ce but, quoi que l'on puiſſe penſer du moyen. J'ai d'ailleurs des raiſons pour être de cette opinion que je développerai une autre fois. Aujourd'hui le Courrier me commande.

Les partis ſont très en activité à Berlin ſur-tout *celui* du Prince Henri qui eſt toujours preſſé, ſans trop ſavoir ce qui l'attend ; mais tout ſe taît devant le Roi ; il eſt encore Roi, il le ſera juſqu'au bout.

. . . .

. . . .

. . . .

Le Roi ne menaçant pas ruine inſtante, je reſterai pluſieurs jours à Brunſwick afin de le préparer à mon retour

beaucoup plus prématuré que je ne l'avois annoncé, & pour voir de plus près le Duc.

La monnoie eſt toujours un objet de contention & de diſcrédit exagéré. Il me paroît utile d'avoir des raiſons apologétiques ſur l'or, en avouant la trop haute proportion; (car à quoi bon nier ce qui eſt démontré) & des preuves juſtificatives ſur l'argent de ſoixante-neuf, & ceux depuis 1784 reſtant toujours proſcrits.

Vous ſavez ſans doute que le Duc Louis de Brunſwick a quitté Aix-la-Chapelle, & s'eſt retiré à Eyſnack. Les troubles de cette petite république expliquent peut-être ſa retraite; mais ſon nouveau domicile n'eſt pas ſuffiſamment expliqué, ce me ſemble, par cette ſeule raiſon, que la Ducheſſe de Weymar eſt ſa niece.

LETTRE III.

14 *juillet* 1786.

J'AI dîné & ſoupé hier avec le Duc. Au ſortir de table, après le dîner, il me prit en particulier dans une embrâſure, & nous y cauſâmes environ deux heures, d'abord avec beaucoup de réſervé de ſa part, enſuite avec plus d'ouverture; enfin, avec le deſir évident d'être cru ſi ſincere.

L'occaſion de la converſation particuliere fut un mot d'eſtime ſur M. le comte de Vergennes, & de crainte ſur ſa prochaine retraite. Ce mot fut ſuivi bruſquement de cette queſtion faite d'un ton affecté d'indifférence, qui déceloit une très-vive curioſité. *Et ſans doute M. de Bre* * * *ſera le ſucceſſeur* ? La Ducheſſe étoit en tiers. J'ai répondu en baiſſant la voix; mais articulant avec

beaucoup de fermeté : *Monſeigneur, jeſpere & je ſuis perſuadé que non.* Je n'avois pas fini de prononcer, qu'il m'avoit emmené dans l'embrâſure au bout de l'appartement, & auſſi-tôt il s'eſt mis à me parler avec toute la force que comportent ſa meſure naturelle & ſa dignité, de l'inquiétude que ne pourroit pas ne point avoir le corps germanique, ſi M. de Bre * *, qui étoit à la tête du pati Autrichien, & depuis long-temps le ſerviteur & l'ami du cabinet de Vienne, venoit à ſuccéder au Miniſtre principal. Alors parlant de M. le comte de Vergennes avec toute ſorte de reſpect, & des intentions généreuſes & pacifiques du Roi, avec une grande confiance, j'ai dit que ſi M. de Vergennes ſe retiroit, ce ſeroit probablement de ſon plein gré, & que perſonne n'influeroit plus que lui ſur le choix de ſon ſucceſſeur; que ſoit qu'il reſtât, ſoit qu'il ſe retirât, le Miniſtre

principal ne feroit par conféquent pas du parti Autrichien : qu'affurément la probité du Roi, & la morale de fa politique, rendroient toujours refpectables pour notre cabinet nos liaifons avec l'Empereur comme toutes autres; mais que l'intérêt de l'Europe, & le nôtre en particulier, étoient tellement la paix, que ces liaifons ne pouvoient qu'y concourir, bien loin de ftimuler à la guerre; que la France étoit affez puiffante par la force des chofes, & même par la fituation de fes affaires, pour fe faire honneur d'avouer qu'elle craignoit la guerre & qu'elle l'éviteroit avec beaucoup de foins; que je ne penfois pas que rien la rendît probable de fitôt, fur-tout lorfqu'en étudiant l'adminiftration du duc de Brunfwick, je voyois qu'il avoit fait fon métier de Souverain & de pere avec une telle affiduité & un fi grand fuccès, que quelque tenté que fût naturellement

l'homme de ſuivre la carriere où il eſt inconteſtablement le premier, je ne pouvois croire qu'il ſacrifiât à des idées de gloire militaire dont il étoit déjà ſi comblé, ſon ouvrage chéri, ſes véritables jouiſſances & le patrimoine de ſes enfans; que tout l'appellant à la ſuprême influence ſur les affaires de Pruſſe, après la mort du grand Roi, & la Pruſſe étant aujourd'hui, dans le continent, le pivot de la paix ou de la guerre, lui duc de Brunſwick ſeroit preſque le ſeul à en décider; qu'il avoit aſſez été le Dieu de la guerre; que j'étois convaincu qu'il ſeroit déſormais l'ange de la paix. — Alors il s'eſt défendu avec beaucoup de force d'avoir jamais aimé la guerre, même au temps où il y avoit été le plus heureux; il m'a montré combien, indépendamment de ſes principes, ſes combinaiſons de famille & ſes intérêts perſonnels l'éloignoient de la guerre;» & s'il falloit,

» m'a-t-il ajouté, ne consulter dans une
» si grande cause que les vils intérêts
» de l'amour-propre, ne sais-je donc pas
» quel jeu de hasard c'est que la guerre;
» je n'ai pas été malheureux, peut-être au-
» jourdhui serois-je plus habile & cepen-
» dant infortuné. Jamais homme sensé,
» sur-tout avançant en âge, ne compro-
» mettra sa réputation dans une carriere
» si hasardeuse, s'il peut s'en dispenser ».
Cette partie de son discours, qui a été longue, vive, chaleureuse, évidemment sincere, avoit été précédée d'une phrase d'étiquette & de représentation, où il m'avoit assuré qu'il n'auroit jamais d'influence en Prusse, & qu'il étoit loin d'en desirer.

J'ai repris cette phrase, & lui prouvant, par un tableau rapide, que je connoissois bien Berlin, les principaux acteurs, & la situation des esprits & des affaires, je lui ai démontré ce qu'assurément il sait mieux que moi, que son intérêt, celui

de

de ſa maiſon, celui de l'Allemagne, celui de l'Europe lui faiſoient un devoir de prendre en Pruſſe le timon, pour la préſerver de l'ouragan le plus fatal aux Etats dont la puiſſance porte principalement ſur l'opinion; je veux dire les petites intrigues, les petites paſſions, le manque de fermeté, de ſuite & de ſyſtême. Votre dignité perſonnelle, ai-je ajouté, vraiment immenſe & mille fois plus élevée que votre rang, quelqu'éminent qu'il ſoit, vous défend, ſans doute, de vous offrir; mais votre devoir eſt, je ne dis pas de ne point refuſer, je dis de vous mettre en meſure, & d'employer votre force & vos talens à prendre de l'empire ſur le ſucceſſeur, & à ſaiſir le ſceptre des affaires.

Cette maniere de traiter l'a fort développé. Il m'a parlé avec vérité, & par conſéquent avec quelque confiance, de Berlin; il m'a dit que M.

de Hertzberg ne lui avoit point laiſſé ignorer nos liaiſons ; il m'a ſignalé chacun des perſonnages influens tels que je les connois. J'ai vu clairement qu'il y avoit de la froideur fondée ſur quelque choſe d'ignoré entre lui & le Prince de Pruſſe, [le Duc de Brunſwick] n'aimoit ni n'eſtimoit le Prince Henri, & que ſa partie à lui Duc étoit auſſi puiſſamment liée, qu'elle pouvoit l'être dans un pays juſqu'ici peu habitué à l'intrigue, mais dont le jour en viendra bientôt peut-être. Comme j'avois eu, à deſſein, l'air de croire beaucoup aux diſpoſitions à la guerre de la part du cabinet de Berlin, le Duc m'a très-bien montré qu'indépendamment de ce que le ſucceſſeur, bien que très-brave, n'étoit pas belliqueux, ne fût-ce qu'à cauſe de ſes mœurs, de ſes habitudes & de ſa monſtrueuſe ſtature, il y auroit de la démence à commencer ; que le temps des acquiſitions par les armes, qui peut-être

feroient encore néceſſaires à la Pruſſe ; n'étoit pas venu ; qu'il falloit conſolider, &c. &c. Tout cela a été très-férieux, très-ſenſé, & très-fort de détails.

Syſtême Oriental, Ruſſie, Pologne, Courlande, tout a paſſé en revue.

Ils ne ſont point raſſurés ſur le ſyſtême Oriental ; c'eſt-à-dire, ſur la part que nous y prendrons. Ils paroiſſent croire que la Ruſſie ne ſecondera jamais fortement l'Empereur que pour le ſyſtême Oriental, & dans tout ce qui peut amener ſon ſuccès. La Pologne eſt à reconſtruire. Nous avons remis à en parler ainſi que de la Courlande. Tout-à-coup, & par une tranſition très-bruſque [il les emploie, ce me ſemble, pour ſurprendre le ſecret de celui auquel il parle & qu'il fixe prodigieuſement en l'écoutant], il m'a




demandé ce que j'allois faire à Berlin; *achever de connoître le Nord*, lui ai-je dit, *que je ne puis guere étudier que là, puisque Vienne & Saint-Petersbourg me sont interdits. Eh! qui sait? On présume toujours de ses forces; on on espere que dans un beau sujet, l'ame élevera le génie. J'oserai peut-être essayer d'arracher le portrait de César aux barbouilleurs qui s'empresseront de s'en emparer.* Cette idée a paru le satisfaire; j'ai pu facilement y coudre des choses agréables pour lui; je lui ai dit qu'il nous avoit beaucoup plus conquis que battus; que nous regardions les destinées de l'Allemagne comme reposant sur sa tête, &c. &c., & qu'ainsi le projet d'écrire la plus brillante partie de l'histoire de mon siecle m'avoit placé, même avant de le connoître, au rang de ses plus curieux observateurs, & par conséquent de ses plus fervens admirateurs. Je ne sais s'il m'a tout-à-fait cru uniquement occupé de littéra-

ture; mais l'idée que j'écris l'hiſtoire me le rendra probablement plus acceſſible, ſi même ce n'eſt plus confiant; car il paroît poſſéder au plus haut degré l'amour & même la jalouſie de la gloire.

Le courier me preſſe, parce que n'ayant point quitté la Cour de tout hier, je n'ai pu écrire que ce matin, & le courier part à onze heures. Or, chiffrer eſt très-long. J'omets donc mille & mille détails qui me font croire, 1°. que les Anglois ne réuſſiront pas, à beaucoup près, auſſi vîte dans leurs tracaſſeries du Nord, qu'on pourroit le craindre, pour peu que le Cabinet de Berlin puiſſe compter ſur celui de Verſailles; 2°. qu'il eſt temps de parler un peu plus clair à celui-là, & de ne pas confondre le myſtere & le ſecret, la fineſſe & la prudence, l'équivoque & la politique; 3°. que le Duc de Brunſwick, que je crois être, & de beaucoup, le plus habile prince de l'Allemagne, veut ſincérement

la paix, & qu'il la fera vouloir au Cabinet de Berlin, pour peu que l'on contienne l'Empereur, lequel, m'a-t-il dit, a outragé, en propos, devant lui sept ou huitieme témoin, le Prince de Prusse : que le plan personnel du Duc est de gouverner la Prusse, & d'obtenir en Europe une grande confiance, une grande considération : qu'il craindroit, tout au moins, de ne pas l'augmenter à la guerre : qu'il est convaincu que Berlin doit l'éviter, & sur-tout qu'elle n'est réellement à redouter qu'autant que la France encouragera l'Empereur, qui n'osera jamais rien sans nous.

Je n'ai le temps aujourd'hui que d'esquisser ce Prince tel qu'il m'a paru. Assurément il ne seroit pas un homme ordinaire, même parmi les gens de mérite. Sa figure annonce profondeur & finesse, envie de plaire tempérée de fermeté, & même de séverité. Il est poli jusqu'à l'affectation; il parle avec

précision, & même élégance; mais il cherche un peu à parler ainsi, & le mot propre lui manque souvent. Il sait écouter & questionner du sein de la réponse. La louange embellie de graces & enveloppée de finesse lui est agrément; il est prodigieusement laborieux, instruit, perspicace. Quelque habile que soit son Ministre principal, M. de Féronce, le Duc a la surintendance de tout, & le plus souvent il décide par lui-même. Ses correspondances sont immenses, ce qu'il ne peut devoir qu'à sa considération personnelle; car il n'est pas assez riche pour payer tant de correspondans, & peu de grands Cabinets sont aussi-bien informés que le sien. Ses affaires de tout genre sont excellentes; arrivé, en 1780, à la souveraineté, qu'il a trouvée surchargée de près de quarante millions de dettes, il a tellement administré qu'avec un revenu d'environ cent mille louis & une caisse

d'amortiſſement, où il a verſé les reliquats des ſubſides de l'Angleterre, dès 1790, il aura parfaitement liquidé non-ſeulement les dettes de la ſouveraineté, mais celles des Etats. Son pays eſt libre autant qu'il peut l'être, heureux & content, bien que la claſſe des Marchands regrette la prodigalité du pere. Le Duc actuel ne feroit pas moins ſenſible qu'un autre aux plaiſirs & aux élégances; mais ſévere obſervateur des décences, [ſa maîtreſſe, mademoiſelle de Hartfeld, eſt la femme la plus raiſonnable de ſa Cour, & ce choix eſt tellement convenable, que le Duc ayant montré, il y a peu de temps, quelque velléité pour une autre femme, la Ducheſſe s'eſt liguée avec mademoiſelle de Hartfeld pour l'écarter] religieuſement fidele à ſon métier de Souverain, il a ſenti que l'économie étoit ſa premiere reſſource. Véritable Alcibiade, il aime les graces & les voluptés; mais elles ne prennent jamais

rien ſur ſon travail & ſur ſes devoirs, même de convenance. Eſt-il à ſon rôle de général Pruſſien? Perſonne n'eſt auſſi matinal, auſſi actif, auſſi minutieuſement exact que lui. Une marque d'un très-bon eſprit, ce me ſemble, & d'un caractere ſupérieur, c'eſt moins encore qu'il ſuffit au travail de chaque jour, que le travail de chaque jour lui ſuffit; ſa premiere ambition eſt de le bien faire. Enivré de ſuccès militaires, & univerſellement déſigné, comme le premier dans cette carriere, ſur-tout depuis la campagne de 1778, où il a ſoutenu pendant l'hiver le mauvais poſte de Troppau, auquel le Roi de Pruſſe mettoit de l'amour propre, contre tous les efforts des Autrichiens, il paroît avoir laiſſé de bonne foi cette carriere pour les ſoins de la Souveraineté. Accueilli par-tout, curieux de tout, il ſait s'ennuyer très-aſſidument à Brunſwick, pour y conduire ſes affaires. Encore une fois, cet homme eſt d'une trempe rare, mais trop ſage

pour être redoutable aux ſages. Il aime, au reſte, beaucoup la France, qu'il connoît à merveille, & paroît très-ſenſible à tout ce qui vient de là. Son fils aîné, en revenant de Lauſanne, a parcouru la Franche-Comté, le Languedoc & la Provence. Il brûle de retourner en France. Je ſaurai bientôt ſi on l'y renvoie; je crois qu'on ne ſauroit trop l'y fêter de toutes les manieres qui témoigneront confiance pour ſon pere, car il paroît ſenſible; & de ce côté, il en feroit aſſez aidé & flatté pour en être fidele dépoſitaire.

Je ne ſaurois, en ce moment, parler du ſouper où le Duc m'ôta de la place d'honneur, [vis-à-vis de la Ducheſſe], que j'avois occupée à dîner, pour me mettre à côté de lui, qui eſt toujours à l'extrêmité de la table. La converſation fut très-vive, & abſolument particuliere, mais point politique, [nous étions entourés] & de pure curioſité ſur la France. Je dîne aujourd'hui avec le Duc, &

ſoupe avec la Ducheſſe douairiere, à Antoinetten-Ruh. Je n'ai pu éviter cette corvée, qui m'ôte l'occaſion de ſouper avec le Duc, faveur qu'il accorde très-rarement, & qui a paru hier fort marquée ici, où l'on m'obſerve avec inquiétude, mais ſeulement, peut-être, parce qu'on me croit un chercheur de places.

Le voyage de Zimmermann à Potſdam s'eſt prolongé plus qu'on ne croyoit. Il a écrit que l'hydropiſie n'étoit point déclarée, & il reparle de l'aſthme. C'eſt un lieu commun. Il eſt l'homme du Roi, il n'eſt pas celui du public. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il n'a pu remporter aucune victoire ſur la *Polenta* & les pâtés d'Anguilles; qu'il n'a plus de rides au viſage; que tout eſt affecté d'enflure, & d'enflure édémateuſe. Cependant le Prince Henri eſt retourné à Rheinſberg, où le jeune & très-beau R * * *, fait la pluie & le beau temps, dit-on.

Un fait que je puis garantir, c'eſt qu'un Ecoſſois, premier Médecin de

Cathérine II , étant derniérement à Vienne, a dîné à la table de l'Empereur, assis à côté de lui, & même la chose a été avouée dans les Gazettes ; mais ce qu'on n'y trouve pas, c'est que pendant le séjour de ce Médecin à Vienne, M. de Cobenzl, Ministre de Vienne, en Russie, mais alors auprès de l'Empereur, ayant été chargé de montrer à ce Médecin une maison de plaisance aux environs de la Capitale, l'Empereur s'est trouvé à cheval sur le chemin du Docteur, & a suivi à la portiere du carosse, pendant plus de deux lieues, toujours s'entretenant avec l'Ecossois.

LETTRE IV.

16 *Juillet* 1786.

J'AI été aujourd'hui en tête-à-tête trois heures avec le Duc au ſortir du dîner. La converſation a été vive, loyale & preſque confiante. Elle m'a confirmé dans toutes les opinions que j'ai énoncées N° 3; mais elle m'a inſpiré beaucoup de craintes ſur la ſituation de la Pruſſe après la mort du Roi. Il paroît que le ſucceſſeur a tous les ſymptômes de la plus irrémédiable foibleſſe, & que ſes entours les plus corrompus, uſurpent tous les jours plus d'empire, à commencer par le viſionnaire & ſombre Biſhopſwerder Le Prince eſt, dit-on, en froid avec ſes oncles. Le co-adjutorat de l'ordre de Saint-Jean, donné avec une

grande ſolemnité au Prince Henri, fils aîné du Prince Ferdinant, & qui ôte près de cinquante mille écus de rente au ſucceſſeur, eſt la plus récente occaſion de ce refroidiſſement. Il paroît que l'on a intrigué fortement pour l'etabliſſement de ces deux jeunes Princes, que la ville & la cour regardent comme les enfans du Comte S*****. On a cimenté toutes les meſures priſes à cet égard, & cela au moment où l'on croyoit le Roi à l'agonie, de maniere à lier le ſucceſſeur, auquel on a par conſéquent au moins montré de la méfiance. Le Prince Henri, frere du Roi, a été de moitié de tout cela; le Prince de Pruſſe n'a pas même eſſayé de maſquer ſon mécontentement. Il réſulte de là, que tous les partis ſubalternes, toutes les ſales intrigues en prennent plus d'activité, de ſorte que la conſidération du Cabinet de Berlin, qui eſt bien ſa premiere puiſſance, n'eſt peut être que trop liée à la vie du Roi, ſi le Duc de Brunſ-

wick ne saisit pas les rênes du Gouvernement; il paroît sérieusement en craindre le fardeau. En effet, un tel Etat qui n'a point de base réelle, sera cruellement tourmenté si les vents de Cour l'agitent, & ce Prince qui s'est formé sans passer à l'école du malheur, & dont il est impossible de s'exagérer la raison & la sagesse, peut redouter de changer tout le systême de sa vie; mais il ne recule pas aux choses difficiles, & il est trop intéressé à la prospérité de la Prusse, pour ne pas chercher à y influer.

Au reste, il me paroît constant que les premiers six mois & même la premiere année ne peuvent guere apporter de changemens, mais seulement en préparer. Le Duc m'a très-souvent répété que toute l'Allemagne protestante & une bonne partie de l'autre, seroient incontestablement à la France le jour où elle rassureroit pleinement le corps germanique sur ses intentions; & quand je lui ai de-

mandé quelle caution on nous donneroit; que le rôle éminent, dont l'Electeur de Hanovre étoit chargé dans la confédération des Princes, ne tourneroit jamais le cabinet de Berlin du côté de l'Angleterre, & ne feroit pas un obftacle invincible à une fincere union entre Verfailles & Potfdam, & il m'a montré avec beaucoup de netteté, & d'une maniere fans réplique, que la ligue germanique n'auroit jamais exifté, ou du moins pris cette forme, fans l'ambiguïté de notre conduite relativement à l'Efcaut, à la Baviere, & même au fyftême oriental; ajoutant au refte que l'Electeur de Hanovre étoit très-diftinct du Roi d'Angleterre, & les Anglois fort étrangers aux Allemands; fur quoi je dois obferver qu'il m'a femblé que le Duc charge avec affectation toutes les fois qu'il s'agit de déprimer l'Angleterre, (quoique je fache très-bien qu'il l'aime,) peut-être parce qu'il fent que fes liaifons de famille le rendent plus fufpect à cet égard. En

un mot je ne ſaurois trop répéter qu'il me paroît qu'on n'a pas confiance en nous ; mais qu'on voudroit ſincérement y avoir confiance, d'autant qu'on ne craint pas le moins du monde l'Empereur ſans la France, & qu'on eſt convaincu qu'il n'oſera jamais faire un pas, quand le Cabinet de Verſailles dira : *nous ne ſouffrirons point d'agreſſion.* Remarquez cependant que l'incohérence des démarches de l'Empereur & ſes bruſques diſparates déjouent ſouvent toutes les combinaiſons. Le Duc apprend aujourd'hui un fait de ce genre qui lui donne à penſer.

Le Baron de Gemmingen a écrit il y a quelque tems une brochure très-violente contre la confédération germanique. Dohm, excellent publiciſte pruſſien a répondu d'une maniere forte & victorieuſe. Alors le Cabinet de Vienne a prié le nôtre de demander à celui de Berlin que la guerre de plume ceſſât ; Berlin y a conſenti : aujourd'hui il paroît,

à la vérité ſous la rubrique de Munich, mais venant inconteſtablement de Vienne, une replique âcre & mordante contre Dohm; or la guerre de plume eſt rarement inſignifiante à Vienne où elle ne ſe fait jamais que ſous les auſpices de l'autorité.

Autre fait très-grave, s'il eſt vrai. On écrit de Vienne au Duc que quatre à cinq mille Ruſſes ſont entrés en Pologne, où la diete menace d'être fort orageuſe; le Duc deſire que nous prenions un parti déciſif ſur & contre toute nouvelle modification tendant à diſſoudre ou amincir la Pologne. Je n'en ſais point aſſez relativement à ce pays, pour avoir pu m'engager dans les détails; mais je lui ai parlé de la Courlande, en lui expoſant celles de mes idées relativement aux dernieres démarches de la Ruſſie envers ce pays, que l'on trouvera dans mon mémoire à ce ſujet; je les lui ai expoſées, dis-je, comme naiſſant de la converſation; il les a ſaiſies avec avidité,

& m'a promis d'en écrire dans mon ſens à M. de Hertzberg. Je comprends aſſurément que les circonſtances du moment ne ſont rien moins que favorables; mais cet aſſentiment même chaleureux d'un très-excellent politique m'enhardit à prier qu'on prenne en conſidération mon mémoire, ne fût-ce que pour l'avenir, & que l'on me donne quelques inſtructions ſur la maniere dont je pourrois tâter, à cet égard, le Duc de Courlande que je vais trouver à Berlin, & les principaux perſonnages de la Courlande avec qui je puis très-facilement correſpondre, mon métier de voyageur connu, & avide de faits & de réſultats me donnant de grandes facilités pour parler de tout.

MÉMOIRE (1)

Remis à la Cour de France, ſur la Déclaration que la Ruſſie a faite à la Courlande, & qui ſe trouve dans les Gazettes de Leyde, du 20 Mai au 3 Juin 1786.

La Courlande vint d'être menacée officiellement d'encourir l'indignation de la Souveraine des Ruſſies, dans le cas où ſeroit fondé le bruit qui s'eſt répandu au ſujet de l'abdication du Duc de Courlande, en faveur du Prince de Wurtemberg, général au ſervice de Pruſſe.

On ſait que le Duc actuel, Erneſt-

(1) Voici apparemment le mémoire dont il eſt queſtion dans la lettre précédente.

Jean, homme féroce, abhorré dans ſon pays au point de n'y pouvoir reſter, quand il ne craindroit pas les violences du Cabinet de Petersbourg, eſt fils du fameux Biren, réintégré Duc de Courlande, en 1760, par l'influence, ou plutôt par la terreur de la Ruſſie, qui chaſſa, à l'aide de quarante mille ſoldats, Charles de Saxe, oncle de l'Electeur, & Duc légitime, pour inſtaller l'ancien favori d'Eliſabeth, qu'une intrigue de Cour venoit de rappeller de Sibérie. On ſait auſſi que cet Erneſt-Jean a, plus d'une fois, éprouvé tout le poids des reſſentimens de Catherine II; qu'il a été relégué près de vingt années en Sibérie; que ſon influence eſt nulle en Courlande, & ſon abdication univerſellement déſirée.

Ce qui n'eſt pas auſſi connu, ou plutôt ce qui eſt très-ſecret, c'eſt qu'un *Ukaſe* lui enjoignit, il y a ſix ans, d'avoir à remettre ſon Duché au Prince Potemkim, & que par le conſeil du

Chancelier Taubé, & du Chambellan Howen, il conjura l'orage en faisant passer au Prince Potemkim, (alors & toujours fort dérangé) deux cents mille ducats. C'est Rason, secrétaire du cabinet du Duc, qui fut chargé de porter cette somme.

La crise recommence aujourdhui, soit parce que Potemkim, en attendant l'exécution de ses grands projets, qui tiennent peut-être au systême oriental, ou à des circonstances qui ne sont pas mûres, veut ramasser cette bonne fortune, soit parce qu'il a besoin d'argent, soit, & sur-tout parce qu'on sent combien le Duc de Courlande, lors de son existence précaire, devenu par ses économies & son avarice, l'un des plus riches Princes de l'Europe; amolli par l'adversité, la vieillesse & les instances journalieres de sa derniere femme qui a pris sur lui quelqu'empire, aspire à se mettre à l'abri des événemens. Le cabinet de Petersbourg n'ignore aucune de ces

choſes ; il craint ſans doute que celui de Berlin ne forme quelque ſpéculation ſur la Courlande, à l'aide d'un nouveau Duc, tout entier à ſa diſpoſition. Les conditions qui donnoient à la Pologne un droit de protectorat ſur la Courlande, ayant ceſſé par le fait d'avoir force de loi, au moment où cette République anéantie s'eſt trouvée dans l'impoſſibilité de les remplir, il n'eſt pas abſurde d'appréhender que la Pruſſe ne ſe ſubroge à la place de la Pologne, & ne conſolide ainſi à ſon profit le fait par le droit.

En effet, la Courlande eſt loin d'être un pays mépriſable. Son climat aſſez froid, puiſqu'elle eſt ſituée par le 57e degré de latitude, n'eſt cependant pas inſupportable ; ſon étendue eſt de quatre-vingts lieues de longueur, ſur cinquante de largeur ; ſon terrein eſt fertile, & ſes productions naturelles ſont précieuſes pour toutes les puiſſances maritimes & commerçantes. Deux principales rivieres

navigables, (l'A & la Windau) la coupent de l'orient à l'occident. Plusieurs ruisseaux & canaux la traversent en tout sens. Elle a deux ports sur la Baltique, (Windau & Liebau.) Dans l'état d'impuissance & d'industrie où elle se trouve, son commerce actif ou passif n'occupe pas moins de six à sept cents vaisseaux de trois à quatre cents & même à huit cents tonneaux. Elle contient sept à huit petites villes; on évalue sa population à plus d'un million & demi d'habitans; & l'on peut juger que les propriétaires n'y sont pas misérables, par cette seule circonstance que les revenus du Duc régnant, qui a si peu d'influence dans cette république, montent à deux cents mille louis annuels . . . Telle est en apperçu la situation de la Courlande.

Il seroit parfaitement inutile d'établir ici que cette République étant un Etat libre, dont le chef est purement électif; de sorte qu'il peut

bien abdiquer ; mais non par céder ses droits ; la Russie n'a pas celui de se mêler des affaires de la Courlande, qui devroit être indépendante de fait, comme elle l'est de droit. Le mot droit est vuide de sens, lorsqu'on l'oppose à celui de force. La Russie est depuis long-temps en possession de vexer la Courlande au-dedans & au-dehors, de lui dicter ses choix, de contraindre ses suffrages, d'extorquer ou d'arracher son or, ses denrées, ses hommes ; & c'est de tout temps qu'elle s'est fait un principe de familiariser les Cours de l'Europe avec l'idée que la Courlande n'occupe un rang dans le monde qu'autant que la Russie veut bien en disposer. . . . . . Tout cela est connu.

Ce que je voudrois examiner ici en peu de mots, c'est :

1°. Si nous n'avons pas un intérêt évident à établir un autre ordre de choses.

2°. Si nous en avons les moyens.

La Courlande retardée & opprimée par toutes ſortes de tyrannies intérieures & extérieures, n'a pas une manufacture ; elle abonde en munitions navales de tous les genres. Il eſt donc entr'elle & la France qui tient le premier rang parmi les nations induſtrieuſes, des rapports que la nature des choſes établit ſur les diverſes eſpeces de productions des deux pays, productions dont l'échange le plus direct feroit naître le commerce le plus avantageux.

En effet, il exiſte bien actuellement une ſorte d'échange entre la Courlande & la France ; mais d'une maniere ſi peu directe, que ce n'eſt que de la ſeconde ou troiſieme main, par l'entremiſe des Hollandois, des Anglois, des Suédois, Danois, Pruſſiens, Villes Anſéatiques, &c. Cette entremiſe abſorbe & détruit pour nous les bénéfices de ce commerce précieux, qui ne devroit pas moins que nous procurer avec abondance & à un prix modique, inconnu dans nos chan-

tiers & dans nos marchés, les bois de conſtruction, de mâture, de charronnage, de marqueterie, &c. &c. Les grains, les viandes, les poiſſons ſalés, les légumes, &c. &c., dont les retours naturels ſeroient toutes les productions de notre induſtrie, depuis la plus groſſiere juſqu'à la plus perfectionnée (car il n'en exiſte d'aucun genre dans la Courlande), que les Courlandois, très-conſommateurs & très-avides de luxe, même de celui de décoration, tiendroient déſormais de nous à des prix tolérables, & cependant infiniment lucratifs pour nos fabriques.

L'avantage de ce commerce direct ne ſeroit pas ſeulement pécuniaire : outre l'influence que des liaiſons intimes avec la Courlande nous donneroient ſur la Baltique & dans cette partie du Nord, où nous deviendrions les médiateurs entre la Pruſſe, la Pologne, qui éprouvera néceſſairement bientôt une nou-

velle métamorphose, & la Russie ; la France s'assureroit par un traité de commerce avec la Courlande deux ports sur la Baltique, au moins neutres, & presque exclusifs. Ils nous serviroient en guerre comme en paix de lieux de dépôt & d'approvisionnement pour la plupart des matériaux nécessaires à notre marine royale & marchande, & compenseroient puissamment le désavantage toujours plus imminent que nous préparent dans le Nord, c'est-à-dire, dans la mine des marins, les liaisons étroites de l'Angleterre & de la Russie. L'Angleterre offre à l'observateur attentif tous les symptômes qui peuvent menacer les possessions des Hollandois dans les Indes, & annoncer le desir d'une revanche. La Russie peut dès aujourd'hui ravir à la France une bonne partie des moyens de la guerre maritime dans les mers d'Europe.

On ne sauroit trop se hâter de changer cet ordre de choses.

Et prenez garde qu'il ne s'agit point ici d'un traité à faire, mais ſeulement à renouveller; car le cardinal de Richelieu en fit un avec la Courlande en 1643, qui fut enregiſtré au parlement de Paris en 1647; de ſorte qu'en traitant aujourd'hui avec la Courlande, nous pouvons dire nettement & démontrer que nous n'innovons rien.

C'eſt-là, ce me ſemble, une obſervation fort importante, qui ne doit pas peu influer ſur la réſolution à prendre, & ſur les formes à donner à la réſolution une fois priſe.

Les États de Courlande deſirent ce rapprochement politique des deux pays. Le chambellan de Howen, dont je viens de parler, eſt un des hommes les plus influens de ſa République, & le plus Anti-Ruſſe des Courlandois, parce qu'étant miniſtre de ſon pays à la cour de Warſovie, il a été enlevé par ordre de l'Impératrice, & relégué en Sibérie. Son

neveu avoit été chargé indirectement, mais formellement, de sonder à cet égard le gouvernement de France. Je sais positivement qu'il en a parlé à M. de Vergennes, & que, pour toute réponse, ce ministre lui a dit :

1°. Que ce n'étoit pas à lui, ministre des affaires étrangeres, de traiter cet objet.

2°. Qu'il falloit que le duc de Courlande, conjointement avec les Etats, fît officiellement au Roi la proposition d'un traité de commerce.

Je réponds à cela :

1°. Qu'assurément le ministre des affaires étrangeres doit en effet se concerter avec celui des finances pour tout traité de commerce ; mais qu'il ne me paroît pas que ce soit-là une raison suffisante pour en rejetter l'idée, ou pour en repousser la proposition.

2°. Qu'il seroit absurde de supposer que la Courlande, ployée sous le sceptre

de fer des circonſtances actuelles, s'expoſât à faire aucune démarche ouverte avant d'avoir la certitude d'être non-ſeulement accueillie, mais protégée contre la puiſſance qui, ayant la force en main & l'habitude de la prendre pour code, s'efforcera de contrecarrer & de prévenir tout ce qui pourroit tendre à donner une conſtitution ſolide à la Courlande, & à faire reſpecter ſon indépendance politique.

Je ne vois (& c'eſt ici le ſecond point que je me ſuis propoſé d'établir dans ce mémoire) que le cabinet de Berlin que l'on puiſſe eſpérer d'y intéreſſer.

1°. Parce que la ſituation des Etats Pruſſiens eſt telle que la ſtabilité & la proſpérité de la Courlande ne doit pas moins toucher le Roi de Pruſſe, que ſi elle étoit une de ſes provinces.

2°. Parce qu'il ne peut avec ſageſſe convoiter ce pays, dont la Ruſſie ne lui permettroit jamais une tranquille poſ-

ſeſſion, & qui ne feroit que prolonger les flancs de ſes Etats, déjà beaucoup trop étendus, ſans rendre ſa puiſſance ni plus réelle, ni plus compacte.

Ce dernier point ſe démontre par ſa propre énonciation ; &, quant à l'avantage que la Pruſſe retireroit d'une plus grande ſtabilité de la Courlande, & d'un développement plus énergique de ſon activité, cela eſt évident par la ſeule inſpection de la carte. La maiſon de Brandebourg n'a entre ſes poſſeſſions & la Ruſſie que ce démembrement de la Pologne, qui forme aujourd'hui une partie de la Lithuanie Pruſſienne & de la Courlande, dont le Roi de Pruſſe ſera, politiquement parlant, le propriétaire utile, le jour où il en ſera le gardien & le protecteur. Or, la Ruſſie n'eſt néceſſairement & inconteſtablement redoutable en Europe que pour la Pruſſe à qui elle peut faire du mal, ſans en recevoir.

D'un

D'un autre côté, on ſait qu'entre les Etats Pruſſiens & la Courlande, il n'y a qu'une très-étroite liſiere de la Lithuanie Polonoiſe ; cette liſiere eſt à peine de cinq ou ſix lieues. La Pruſſe y feroit aiſément des acquiſitions légales & amiables, ſuffiſantes pour que le *Mémel* & les canaux qu'on en peut tirer juſqu'aux rivieres de Courlande, lui ouvriſſent cette branche précieuſe de commerce de *tranſit*, & les ports de la Baltique, dont j'ai déjà parlé.

Je me trompe fort, ou il ne feroit pas difficile de faire entendre au Cabinet de Berlin, qu'au lieu de former des projets ambitieux ſur cette république, ſon véritable intérêt eſt de ſe déclarer en quelque ſorte pour le repréſentant des engagemens de la Pologne envers la Courlande, ſtipulés par les *pacta conventa* & les *pacta ſubjectionis*, leſquels ſont détruits par le fait & la néceſſité. La Pruſſe trouvera cent

raiſons de droit public à alléguer, indépendamment de ſa dignité & de ſa sûreté. Cette propoſition & celle d'accéder à notre traité de commerce avec les Courlandois, ne feroit donc pas une imprudence; ce feroit peut-être même un aſſez bon moyen de raſſurer la maiſon de Brandebourg ſur notre politique dans le Nord; & il ne me paroît pas impoſſible qu'à cette condition le Roi de Pruſſe appuie à la Cour de Pétersbourg notre déclaration, que nous voulons protéger & ne pas laiſſer humilier un pays libre, lié à la France par d'anciens traités, & ſur lequel nous ne ſouffrirons l'influence directe & légiſlative d'aucune Cour.

Cette déclaration qu'on adoucira par toutes les formules diplomatiques qu'il eſt ſi aiſé de trouver, me paroîtroit ſuffiſante en ce moment, ſurtout ſi elle étoit concertée avec la Cour de Berlin, pour amortir du moins les pro-

jets uſurpateurs de la Ruſſie ſur la Courlande. Quoi qu'il en ſoit, ce petit pays, trop peu connu, réclame auſſi bien que la Pologne & le Corps Germanique, l'attention ſérieuſe du Roi de France, qui ne me paroît pas avoir en général d'autre intérêt dans le continent, que celui de maintenir la paix & la sûreté des poſſeſſions réciproques.

LETTRE V.

19 *Juillet* 1786.

Le Duc m'accorda hier au matin, avant mon départ, environ trois heures d'audience, ou plutôt m'indiqua lui-même une conférence, sous le prétexte de me remettre des lettres pour Berlin, dont en effet il m'a chargé. Nous reparlâmes des affaires générales, & de la situation particuliere de la Prusse; des doutes qu'il prétend que l'on ne peut pas ne point avoir sur nos intentions & notre systême; (Comment lui répondre qu'il est tel désordre de finances avec lequel il est impossible d'avoir un systême?) de la terreur tous les jours mieux fondée que doit inspirer l'Empereur, qui fait mal le bien, mais qui fait assez de bien pour se donner une grande

puiſſance, dont il a une ſuperbe baſe ; très-diſproportionnée à toute autre, la France exceptée ; de l'impoſſibilité de lui trouver un autre contre-poids que la ſageſſe du Cabinet de Verſailles ; du peu d'eſpoir que le nouveau régime de la Pruſſe ſoit impoſant ; des différentes inflexions qu'alloient prendre les divers partis qui y fermentoient ; de la verve militaire, & des fumées ambitieuſes qui s'emparoient du Duc de Weymar, lequel aſpiroit à entrer au ſervice de Pruſſe & à brouiller les cartes ; de la néceſſité pour nous & pour les autres que le Cabinet de Verſailles envoie à Berlin un homme de mérite pour en impoſer, pour donner des conſeils, pour ſurveiller les intrigans & les incendiaires, &c. &c. &c. Enfin, queſtionnant mon opinion avec l'air de craindre que je ne regardaſſe comme une abſurdité ce qu'il alloit me dire, il m'a demandé ſi je traiterois donc de chimere impraticable le projet

d'une alliance entre la France, l'Angleterre & la Pruſſe, dont le but ſolemnellement avoué ſeroit de garantir en Europe, à chacun, ſes poſſeſſions reſpectives, meſure noble, & digne des deux premieres puiſſances, qui ordonneroit à toutes les autres une paix; fondée ſur l'intérêt évident & combiné des deux rivales, & dont la plus grande difficulté peut-être, eſt qu'on n'oſe pas tenter de l'exécuter. Cette idée, qui me roule depuis ſept ans dans la tête, eſt trop grande pour n'être pas ſéduiſante: elle immortaliſera infailliblement le Souverain qui la réaliſera, & le Miniſtre qui ſaura le ſeconder; elle changera la face de l'Europe, & totalement à notre avantage; car, encore une fois, les traités de commerce les plus avantageux aux Anglois, ne feront pas qu'ils ſoient alors autre choſe que nos voituriers, & nos plus utiles agens. Le Duc m'a permis d'être en correſpondance avec lui; il me

l'a même demandé, & je me ſuis mis auprès de lui à-peu-près dans la meſure que je deſirois.

21 *Juillet* 1786.

Premier P. S. J'arrive, & je n'aurai peut-être pas de détails aujourd'hui; au reſte, l'hydropiſie eſt dans l'eſtomac, & même dans la poitrine; il le ſait depuis jeudi; il a pris cette nouvelle avec beaucoup de magnanimité, diſent les uns; il a très-mal traité le médecin trop ſincere, porte une autre verſion; il pourroit traîner, s'il vouloit ſe ménager, & même, dit le Docteur Baylies, plus d'une année; mais je doute qu'il renonce jamais aux pâtés d'anguilles. M. de Hertzberg eſt depuis huit jours à Sans-Souci; il n'y avoit jamais été appellé! Deux jours auparavant celui où le Roi lui a fait cette eſpece d'amende honorable, ſi

pourtant c'eſt autre choſe que le beſoin de ſoulager la poitrine de ſes interlocuteurs, & de recruter ſa converſation, le prince de Pruſſe avoit dîné chez ce miniſtre dans ſa terre, & paſſé un après dîné preſque entier avec lui & le prince de Deſſau; cela déjoue beaucoup les partis très-animés contre cet homme ridicule, mais eſtimable, auquel notre légation a toujours marqué, ce me ſemble, trop peu de confiance & de conſidération.

2e. *P. S.* J'apprends par une ſource que je crois ſûre & profonde, & qui eſt indépendante du Cabinet de Berlin, que l'Empereur vient de faire les diſpoſitions les plus menaçantes vers la partie de la Moldavie & de la Valachie qui lui convient; qu'on s'attend qu'il ſe portera lui-même très-inceſſamment vers ces frontieres, & qu'on ne peut expli-

quer de tels mouvemens que par le projet de faire jouer à ces contrées le rôle de la Crimée. Cette nouvelle, combinée avec l'ultimatum que la Russie a présenté à la Porte, me paroît souverainement importante. Je ne connois pas les intentions précises de la cour de France; mais si l'aggrandissement indéfini de l'Empereur, & sur-tout l'exécution du systême oriental, doivent lui devenir aussi redoutables que je le pense, je supplie que l'on délibere s'il peut être de la dignité du Roi de laisser recommencer le drame de la Pologne; de l'intérêt de l'état de perdre le commerce du levant; d'une sage politique de temporiser lorsqu'on allume la meche. Pour moi je ne saurois mettre en doute que notre inaction ne fût en pareil cas d'autant plus gratuite, qu'assurément l'Empereur ne nous bravera pas, & d'autant plus fatale, que nous sommes précisément les seuls qui ayions tout

à la fois la force & l'intérêt de l'empêcher. L'Angleterre ne s'en embarraſſe guere, la Pruſſe n'y peut rien ſans nous.

LETTRE VI.

21 *Juillet* 1786.

. . . .
. . . .
. . . .

Il m'arrive quelque chose d'assez bizarre. Je viens de chez le Ministre de France, qui m'a fait dire qu'il ne pouvoit avoir l'honneur de me recevoir, parce qu'il avoit affaire. Il faut, pour sentir toute la portée de ce procédé, savoir qu'il a paru ces jours-ci, dans la gazette de Hambourg, un article, disant en toute lettres, que j'ai eu ordre de quitter la France. Vous concevez en outre, qu'en général, le Ministre de France montre un très-grand empressement à voir les François arrivans. Mais les circonstances combinées font, que ce qui ne seroit qu'une impolitesse

affez grave en toute autre occurence, eft une affectation fort embarraffante en ce moment. Je n'ai que faire de vous dire, je crois, que je fuis fort au-deffus du *Punctilio ;* mais ceci n'en eft pas un. La prépondérance naturelle de la France eft telle que la confidération d'un François, ne peut abfolument point être indépendante de l'accueil que lui fait fon Miniftre ; à plus forte raifon quand ce François eft envié, jaloufé, furveillé, quand on ne cherche que des prétextes pour le rendre équivoque ; à plus forte raifon encore, quand ce François, loin de pouvoir faire la guerre à fon Miniftre, doit & veut en tout état de caufe le ménager, & lui fauver des ridicules, au lieu de lui en donner. Vous comprendrez aifément qu'il y a ici complication, & que j'ai à réfléchir au parti que je prendrai. Il fera pour le moment de tout diffimuler, & de m'expofer à un nouveau refus demain : mais ce nouveau refus, il feroit impoffible de le

paſſer ſous ſilence. Je vous préviens de tout cela, afin qu'à tout événement, & plus tôt que plus tard, vous faſſiez prévenir M. d'E*** que l'intention du Gouvernement n'eſt pas que je ſois traité d'une maniere peu convenable, encore moins en proſcrit. Il eſt bien aſſez trembleur, pour que le paragraphe de Hambourg lui en ait impoſé. Je ne le crois pas aſſez aſtucieux pour l'avoir compoſé. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il a paru ridiculement inquiet de mon retour, & qu'il eſt tout-à-fait ſorti de ſa circonſpection ſilencieuſe, pour tâcher de découvrir, par ceux qu'il croyoit en liaiſon avec moi, quelles étoient mes vues. Quelques-unes des très-nombreuſes perſonnes qui ne l'aiment pas, ſur-tout dans les diplomaties étrangeres, ſe ſont amuſées à m'en prêter, à faire des contes des mille & une nuits. Sa tête eſt en fermentation, à cet égard, & d'autant plus qu'il eſt hors de ſon caractere; de ſorte qu'il en pourroit réſulter de tels embarras pour

moi, que je fuſſe ici très-déplacé. Aviſez à empêcher cet ordre de choſes ; au reſte, je vous en dirai davantage avant de fermer cette Lettre, & dans tous les cas nous n'avons point affaire à un de ces hommes qui réſiſte à la plus légere inſinuation miniſtérielle.

LETTRE VII.

23 juillet 1786.

Il n'y a perſonne ici : ma vie, dans ces premiers jours, eſt par conſéquent peu active. Il n'y a de cour que celle du Prince Ferdinand ; elle eſt actuellement convaleſcente (1) & toujours nulle. Le Prince Frédéric de Brunſwick ne ſait rien. La légation angloiſe me careſſe & ſe méfie de moi. M. de Hertzberg eſt encore à Sans-Souci. Il faut donc me contenter de la ſtérilité du moment. Je crois ſavoir ſeulement que la véritable occaſion de la déclaration menaçante de la Ruſſie envers la Courlande, a été la propoſition ſourde d'un mariage entre

(1) Le Prince Ferdinand venoit d'échapper à une grande maladie.

la comteſſe de Wartemberg, fille naturelle du Duc & un Pruſſien; & les liaiſons plus étroites du Duc avec le prince de Pruſſe, qui a trouvé dans la bourſe de ce Scythe ſauvage des ſecours pécuniaires que nous aurions dû lui offrir il y a long-temps. Le duc de Courlande eſt parti bientôt après la menace de St. Petersbourg, avec ſa femme qui eſt groſſe, dit-on, pour les eaux de Pymont. Les apparences ſont, qu'au retour il ira à Mittaw, au lieu de demeurer à Berlin. Au reſte, il fait toujours des acquiſitions dans les poſſeſſions Pruſſiennes : il vient d'acheter le comté de Sagan en Siléſie, & le Roi qui étoit aſſez fâché de voir le prince de Lofkowits porter à Vienne le revenu de cette belle terre, traite très-favorablement le Duc de Courlande. Outre les remiſes des lods & ventes, il a conſenti à allodier, ou du moins à tranſporter aux filles ce fief qui étoit réverſible à la Couronne, en cas de

défaut

défaut de mâles, de sorte que le Duc, qui n'a point de fils, se trouvoit, par une étourderie ou une ignorance fort bizarre, avoir confié à l'événement le plus hasardeux 600,000 écus d'Allemagne.

Il est incontestable que le Prince Potemkim est, ou paroît plus en faveur que jamais. On a été obligé de lui savoir gré de sa désobéissance. On murmure qu'il cherche & réussit à se raccommoder avec le grand Duc.

Le nouveau Ministre de Petersbourg, (M. de Romanzow, fils du Feld-Maréchal), ne réussit pas ici. Les connoisseurs lui trouvent cependant de l'esprit & de l'instruction. Je sais qu'il a de vives prétentions contre moi, & j'entreprendrai de les détruire & de m'accoller de lui, parce qu'il est de nature à ce qu'on puisse en tirer beaucoup de choses; mais on doit sentir que j'aurois besoin de quelques instructions, ou tout au moins d'une série de questions qui me servissent de boussole pour prendre des informations

véritablement uſuelles. Depuis bien des années, la politique générale eſt très-incohérente, faute de porter ſur un ſyſtême connu.... Laquelle de ces deux alliances, celle de la maiſon d'Autriche avec la France, ou la convention des deux cours impériales doit-elle être regardée comme ſtable, ſacrée, ſubordonnée à l'autre ? La France eſt-elle réſolue de quitter ſon allure naturelle, je veux dire le ſyſtême continental pour le ſyſtême maritime, lequel, ſage ou non, expliqueroit du moins nos extrêmes ménagemens pour les projets de la cour de Vienne ?

Faute de ces données, on ne peut guère qu'errer à l'aventure ; on peut être gazetier plus ou moins inſtruit ; on ne peut pas être négociateur, car on manque de baſes. Je ſupplie qu'on ne croie pas que j'ai la préſomption d'interroger. Je ne prétends qu'expliquer en très-peu de mots quelques-unes des raiſons qui,

indépendamment de mon insuffisance naturelle & du peu de moyens que me donne ma position, circonscrivent infiniment l'utilité dont je voudrois, & dont je m'efforcerai d'être.

J'espere qu'on ne me soupçonnera pas de donner beaucoup d'importance au précis des gazettes allemandes, que j'enverrai désormais tous les courriers. C'est un objet de pure curiosité; mais que j'ai cru pouvoir être agréable, dans un pays où je ne pense pas que l'on reçoive un seul papier public allemand, & où tant de ministres envoient, pour toutes dépêches, des autorités de gazettes. Au reste, je ne parlerai que des nouvelles du Nord.

1er *P. S.* Milord Dalrymple a reçu hier ordre de partir pour aller porter la Jarretiere au Landgrave de Hesse-Cassel.

2e *P. S.* Je reçois une très-aimable lettre de Sans-Souci, où l'on paroît efpérer de vivre encore affez long-temps; mais où cependant on s'occupe beaucoup plus de foi & de fes ananas que des affaires étrangeres. On y montre (chofe furprenante !) quelqu'étonnement, d'ailleurs très-obligeant dans la forme, de ce que M. de Vergennes le fils voyage à Hambourg, Drefde, Vienne, &c. fans qu'on puiffe efpérer de le voir à Berlin. Je réponds que je fuis reconnoiffant, pour ma nation, de l'importance que l'on attache à la topographie du voyage du fils de notre miniftre des affaires étrangeres; qu'il me femble que c'eft tout ce qu'on pourroit faire de plus flatteur pour fon pere; qu'au refte, je ne fais rien du tout à cet égard, & fuis perfuadé feulement que fi l'on réferve la cour de Berlin pour la derniere, c'eft par amour pour le *crefcendo*. J'ai dit la même chofe au comte de Goertz qui m'a fort queftionné fur cela.

LETTRE VIII.

Berlin 26 Juillet 1786.

Les beaux jours ſoutiennent la vie du Roi ; mais il eſt mal. Mercredi il ſe fit promener quelques inſtans en brouette, il s'en trouva fort incommodé, & ſouffrit beaucoup pendant & après. Le jeudi il s'en reſſentit plus vivement encore, & hier il n'étoit pas mieux. Je perſiſte à croire que ſon terme eſt marqué vers le mois de ſeptembre.

Le Prince de Pruſſe ne quitte point Poſtdam ; il fait la guerre à l'œil. Toujours même paſſion reſpectueuſe pour Mlle de Voſſ (1). Dans un court voyage qu'elle vient de faire avec ſon frere, un valet de chambre de confiance ſui-

(1) Aujourd'hui Madame la Comteſſe d'Ingenheim.

voit de loin ſa voiture, & ſi la belle; qui, ſelon moi, eſt fort laide, témoignoit la moindre fantaiſie, (de pain blanc, par exemple), elle trouvoit à une demi-lieue de là tout ce qu'elle avoit deſiré. Elle ne s'eſt point encore rendue, cela paroît inconteſtable. Au reſte, ſon oncle ni ſes freres ne ſont propres à tirer un grand parti de cette chance. Les Françoiſes arrivent déjà mais je doute qu'il y ait beaucoup de profit, ſi ce n'eſt pour les aubergiſtes ou pour les marchandes de modes.

Le duc de Courlande a prêté au Prince de Pruſſe de quoi payer ſes dettes de Berlin, & l'on croit qu'elles le ſont toutes, ſi ce n'eſt celles de la Princeſſe qu'on ne ſe ſoucie pas d'éteindre de peur de l'y accoutumer.

J'ai parlé à fond à Struenſée; il regarde le projet de la banque comme une grande & ſuperbe opération qui ne peut que réuſſir; il demande des détails quand

il en ſera temps, & promet d'y placer & d'y faire confier une ſomme conſidérable ; mais il faut qu'il ſoit ſeul prévenu, & que cela ſe traite uniquement entre nous.

. . . .

. . . .

. . . .

———

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

LETTRE IX.

31 *Juillet* 1786.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Je penſe bien qu'en effet, dans ces premiers momens, on attend de mes lettres pour m'écrire; cependant ſi l'on a bien déchiffré & médité mon N°. V (23 juillet), on ne diſconviendra pas que je n'aie beſoin de renſeignemens. La politique eſt dans la criſe, je le répéte ; il eſt impoſſible qu'elle ne change

pas, ſoit par la force accélérée des choſes, ſoit par les efforts pour la retarder. Tout annonce que le ſyſtême oriental eſt plus que jamais en vigueur. Je ne doute pas qu'il ne ſoit tôt ou tard deſtructif de celui de l'occident. Mais il s'agit d'aujourd'hui, de demain, du paſſage d'un ordre de choſes à l'autre. Si la Turquie Européenne, en langage politique & commercial, eſt une de nos Colonies; ſi nous ne ſommes pas décidés à l'abandonner à ſon ſort, n'eſt-il donc pas temps d'y regarder, au moins ſous ce rapport, abſtraction faite du ſyſtême général de l'Europe! Si le Roi de Pruſſe avoit dix ans de moins, il ſauroit bien rétablir l'équilibre; car il prendroit en Pologne autant que les autres prendroient ailleurs; mais il meurt, & il n'aura pas de ſucceſſeur. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé de comprendre que pour mon fait particulier, je me conſumerai en ſtériles efforts, & je ſerai beaucoup moins

utile avec beaucoup plus de peine, ſi je ne ſais pas ſur quelle piſte marcher & m'informer.

Le Roi peut mourir tous les jours ; mais il peut auſſi vivre pluſieurs mois. Je perſiſte dans mes pronoſtics de l'automne. Le prince Henri m'ayant mandé à Rheinsberg, par une lettre très-formelle & fort aimable, il y auroit de l'affectation à n'y pas aller, & je partirai mercredi après le courier. J'y ſerai huit jours tout au plus : au reſte, je me trouverai là très en meſure de ſavoir des nouvelles du Roi, & de m'informer de beaucoup de choſes

P. S. Le Roi eſt ſenſiblement plus mal ; il a eu la fievre ces deux derniers jours ; elle peut, ou le tuer, ou le prolonger. La nature a toujours tant fait pour cet homme extraordinaire, qu'il ne faut qu'une exploſion des hémorroïdes pour lui redonner de

la vie. La force musculaire est très-grande.

On écrit de Vienne à la Légation Anglaise, que l'Empereur est en Transylvanie, & qu'on ignore ce qu'il fait, ce qu'il fera, & même quel point il occupe.

On a arrêté pour son compte, sur le Danube, tous les bateaux.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

La société maritime vouloit accaparer le privilege exclusif de la vente du tabac en Suede, moyennant un demi-million annuel qu'elle auroit donné au Roi de Suede; mais les Etats se sont entiérement refusés à défendre la culture du tabac dans le royaume, & c'étoit la condition *sine quâ non*. Sur le tout les actions de ce Roi baissent beaucoup; une autre diete comme

celle-ci, & l'autorité monarchique ſuccombe encore une fois dans ces contrées. Il paroît certain que le bruit qui s'eſt répandu que ce prince s'eſt fait catholique à ſon paſſage à Rome, a aliéné tout le peuple; mais les intrigues de la Ruſſie ne ſont-elles pour rien dans la fermentation.

Struenſée répete qu'en cas de banque, il eſt tout prêt, lui, ſes amis, c-eſt-à-dire, les plus gros capitaliſtes d'ici, & probablement ſous le nouveau regne, le gouvernement. Cet homme eſt très à ménager. Il feroit important que je puſſe lui donner ſouvent de bons avis ſur l'état de la place. Aviſez à cela. Il a ſes racines en lui-même, & probablement il ſurvivra à ſon Miniſtre. Il a immenſement gagné dans les fonds anglois; il faut le détourner de là, & il y eſt porté; car il ſent & dit que la chance des fonds Anglois eſt épuiſée pour le reſte de ſa vie.

LETTRE X.

2 Août 1786, écrite avant mon départ pour Rheinsberg.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le Roi eſt ſenſiblement mieux, du moins du côté de la ſouffrance, quand il ne ſe remue pas. Il a laiſſé là même l'uſage du *taraxicum* (vulgairement piſſent-lit), la ſeule choſe que lui ait ordonné Zimmermann, qui par conſéquent en a déſeſpéré. Il prend tout ſimplement une teinture de rhubarbe, mêlée de diurétiques, qui le purge aſſez copieuſement. L'appétit eſt très-bon, & l'on ne garde aucune meſure à cet égard. Les choſes les plus malſaines ſont de choix favori. Une indigeſtion ſurvient-elle, (ce qui ar-

rive fréquemment) il double la dofe de fon apéritif.

Frefe (fon médecin de Postdam) eft toujours à peu près difgracié, pour avoir ofé articuler le mot hydropifie, fur la demande qui lui avoit été faite (en interpellant fa confcience) du nom & du caractere de la maladie. Le Roi eft extrêmement frilleux, fans ceffe enveloppé de peliffes, & couvert de lits de plume. Il n'eft pas entré dans fon lit, depuis plus de fix femaines. Il dort conftamment d'un fauteuil à l'autre, affez long-temps, & toujours incliné du côté droit. L'enflure augmente; le fcrotum eft même très-gonflé. Il le voit & ne veut pas fe perfuader, ou avoir l'air de croire que ce foit autre chofe que l'enflure de la convalefcence, & le réfultat d'une grande foibleffe.

Voilà des informations infiniment exactes, & très-récentes. Ce qui paroît fûr, c'eft qu'on ne veut pas mou-

rir ; & des gens bien inſtruits penſent qu'auſſi-tôt que l'on ſe croira vraiment hydropique & à l'extrémité, on ſe ſoumettra à la ponction & aux remedes les plus violens & les plus déciſifs, plutôt que de ſe réſigner à s'endormir au ſein de ſes peres : on vouloit même, il y a déj'a quelque temps, des inciſion dans les hanches & dans les cuiſſes ; mais le médecin n'a pas oſé les riſquer. Au reſte, la tête eſt parfaitement libre, & l'on travaille même beaucoup.

LETTRE XI.

8 *Août* 1786.

Le Roi eſt extraordinairement mal, quelques-uns ne lui donnent que peu d'heures à vivre ; mais il y a probablement de l'exagération. Le 4 il s'eſt déclaré éréſipele avec des cloches ſur la jambe; cela annonce ouverture & bientôt gangrene ; il y a maintenant ſuffocation & puanteur infecte , & la moindre fievre doit finir le drame.

LETTRE

LETTRE XII.

12 Août 1786.

Le Roi paroît beaucoup mieux, l'évacuation que fournit l'ouverture des jambes a procuré diminution d'enflure & ſoulagement, mais affoibliſſement & appétit exceſſif, très-dangereux. Encore une fois, cela ne ſauroit être long; préparez-vous à une grande dépêche à mon retour de Rheinsberg.

LETTRE XIII.

15 Août 1786.

J'ARRIVE de Rheinsberg, où j'ai été dans la très-intime familiarité du prince Henri, & où j'ai reçu une foule de communications qui se développeront à fur & mesure du besoin ; je ne présenterai aujourd'hui que des résultats.

Le prince Henri est dans la plus grande incertitude sur ce qu'il sera ou ne sera pas, sous le nouveau regne. Il redoute infiniment, & plus qu'il ne veut le paroître, quoiqu'il le montre beaucoup, l'influence de M. de Hertzberg, qui est toujours à Sans-Souci, mais je crois uniquement pour la conversation, du moins quant au vieux Roi. Ce M. de Hertzberg s'est jeté ouvertement dans le systême anglois; mais quoique les

flatteries de Ewart (1) & ses menées secretes aient prodigieusement mis à profit les longs mépris de la légation françoise pour ce ministre, je le crois principalement jeté du côté de l'Angleterre, parce que le prince Henri, son ennemi implacable, est le protecteur avoué & fanatique du systême françois, & qu'ainsi M. de Hertzberg a imaginé ne pouvoir devenir indispensablement nécessaire que dans l'autre parti, en faveur duquel il se revêt de la peau stathoudérienne.

En conséquence, & persuadé comme je le suis, que le prince Henri n'a pas assez de crédit auprès du successeur las du despotisme avunculaire, pour culbuter Hertzberg, qui battra toujours en breche son ennemi par sa jactance, ses petitesses, le fidele portrait de ses entours, la

(1) Alors secrétaire de légation, aujourd'hui ministre d'Angleterre à Berlin.

jalousie qu'il saura inspirer au nouveau Roi, du rôle de faiseur que jouera & voudra jouer le prince Henri, s'il est quelque chose; convaincu, d'un autre côté, qu'il est utile à la France que l'oncle influe, parce qu'il a en horreur le systême anglois; tous mes efforts ont tendu à engager le prince Henri, auquel il ne manque que du caractere, à dissimuler avec Hertzberg, à se laisser raccommoder avec lui, à mettre ainsi son neveu à son aise; ce qu'il peut avec d'autant plus de sécurité, que Hertzberg, relativement à lui, ne peut être qu'un premier commis; que s'il marche droit, vaut autant celui-là qu'un autre; qu'au contraire, s'il fait fausse route, il sera plus aisé de l'écraser quand on l'aura admis pour collegue.

J'ai eu beaucoup de peine à persuader, parce que le baron de Knyphausen, beau-frere de Hertzberg, & son ennemi irréconciliable, pour des

discuſſions d'intérêt, a toute la confiance politique du prince, & doit l'avoir, car c'eſt un homme fort habile, & peut-être le ſeul habile de la Pruſſe; mais comme il touche à une paralyſie abſolue, comme il baiſſe au moral & tombe au phyſique, comme le prince lui-même s'en apperçoit, j'ai pu venir à bout, en appuyant ſur toutes ces circonſtances, au milieu d'un déluge d'éloges pour le baron de Knyphauſen & de regrets ſur ſa ſituation, de décider le prince Henri, & j'ai perſonnellement la commiſſion de négocier le rapprochement de Hertzberg. Je vais pour cela après-demain à Poſtdam.

Sur le tout, que puis-je pronoſtiquer? Rien que foibleſſe & incohérence. Il paroît conſtant que les petites intrigues, les beaux-arts, les bleus, les ſubalternes, la garde-robe, & ſur-tout les illuminés, meneront le nouveau Roi. J'ai des révélations ſans nombre à cet égard,

dont je tâcherai de tirer parti, & que je communiquerai au besoin. A-t-il un systême? je ne le crois pas. De l'esprit? j'en doute. Du caractere? je n'en sais rien; & je pense qu'on n'a le droit de nier ni d'assurer en ce genre. A des mémoires très-bien faits du prince Henri & du baron de Knyphausen, tous tendans à montrer que si la Prusse se jette dans le systême anglois, Frédéric-Guillaume sera, dans quinze ans, marquis de Brandebourg; il répond lentement, vaguement, laconiquement, hiérogliphiquement. Il écrivoit l'autre jour, par exemple, (& j'ai vu la lettre) *le prince des Asturies est tout Anglois*; cependant le baron de Boden qui est son correspondant confident, & qui a tout-à-l'heure été enfermé huit jours à Postdam dans son jardin, a juré au prince Henri que ses dispositions (au successeur) étoient toutes françoises, & qu'il l'avoit chargé d'aller tâcher

de convertir Hertzberg. Notez ceci. Notez, en outre, que Boden eſt un vil finaſſeur, qui peut vouloir tromper le prince Henri, au ſervice duquel il a été, avec lequel il s'eſt brouillé & raccommodé, Dieu ſait comment! notez encore que le prince de Salm-Kirbourg a été auſſi, à peu près dans le même temps, caché huit jours à Poſtdam. Quelle incohérence! Le prince Henri recommande qu'on ménage Boden, qui eſt retourné à Paris: il voudroit auſſi, car les grands hommes ne dédaignent pas les petits moyens, que l'on envoyât une blonde un peu graſſe, à talens ſur-tout muſicaux, qui paſſât pour venir d'Italie ou d'ailleurs, mais pas de France; qui n'eût point eu d'aventure d'éclat; qui parût plutôt diſpoſée à accorder des faveurs, qu'à montrer des beſoins, &c. &c.; des échantillons d'élégance; mais penſez toujours que cet homme eſt avare. Les bulletins, du moins ceux que

je montrerai, doivent porter qu'on dit du bien de lui; que le Roi de France en a dit; qu'il a dit ſur-tout: celui-là ſera un honnête homme comme moi. Qu'on reparle des ſuccès du prince Henri en France; (ici je conſeille ſobriété, car je crois que le prince Henri en a trop parlé, & s'eſt ſur-tout trop donné l'air de divination ſur le nouveau regne; on ne veut pas être prédit); au reſte, on aſſure qu'en effet ſi le nouveau Roi étoit engagé, il ſeroit le plus fidele & le plus fervent des alliés; (le prince Henri en jure ſon honneur & ſa tête, & en effet, le prince de Pruſſe n'a encore manqué de ſa vie à ſa parole). On ajoute, comme vous croyez bien, qu'il n'eſt ni poſſible ni juſte d'exiger davantage; car enfin on ſe méfie de nous, & à bon droit, &c. &c. &c.

Vous ſentez qu'on n'a pas tellement plaidé la cauſe de la France, qu'on n'ait auſſi fait valoir celle de

la Prusse : on a prétendu me montrer, la carte à la main, soit par les détails militaires, soit par les détails politiques, que l'alliance de la Prusse vaut beaucoup mieux pour la France contre les Anglois, que celle de l'Autriche; je ferai, si l'on veut, un mémoire sur les bases qui m'ont été fournies. On n'entend d'ailleurs point du tout nous brouiller avec Vienne. On ne demande qu'un traité de confraternité portant sur la garantie de la paix de Westphalie, traité connu de toutes les Cours, & avec ce seul article secret qu'en cas d'infraction à la paix, on ira plus loin. Si même en ce moment on ne veut pas un traité, on se contentera d'une lettre réciproque des deux Rois, cachetée, devant rester telle jusqu'à l'événement, & ignorée du porteur même. Enfin, on veut un gage contre le systême autrichien, & l'on se contentera de la parole d'honneur du Roi de France écrite. On ne demande & l'on ne demandera en aucun cas de subsides.

Peut-être même ſubſidieroit-on Brunſwick & la Heſſe. On ſe plaint beaucoup de ce que la France a permis & même favoriſé la confédération germanique; car enfin, ne faut-il pas tôt ou tard que l'Allemagne prenne une aſſiette? que la Pruſſe ait une frontiere? Eh! quel autre moyen que la ſécula-riſation interdite par cette confédé-ration? Comment arranger cette Saxe autrement que par la Weſtphalie & Liége? (cette derniere phraſe m'a paru très-remarquable.)

. . . . . . Je ne jette & ne puis jeter que les maſſes aujourd'hui. Encore une fois, ce prince eſt, il ſera, & mourra François. Influera-t-il? Je l'ignore. Il tapiſſe trop en dehors, & le duc de Brunſwick eſt tout autrement l'homme qu'il faut, & au pays & au Roi, quoique ce-lui-ci ne l'aime pas. Au reſte, on m'a donné des moyens ſecrets de cor-reſpondance, de perquiſition, de ſuccès; & l'on ne peut pas avoir plus

lié cauſe commune avec moi, toujours me promettant de faire valoir infiniment mes ſervices de citoyen au jour de l'alliance avec la France, &c. &c.

J'oubliois un fait curieux. Le prince de Pruſſe a écrit à Boden auparavant ſon voyage à Berlin, pour ſavoir ce qu'on penſoit de lui à Paris : *Que vous ſerez foible, inappliqué & gouverné*, a répondu en ſubſtance Boden. Le prince, en liſant ſa lettre, a frappé du pied, & dit : *F..... j'ai ſouffert ſeul, mais je régnerai ſeul.*

P. S. Par l'écoulement naturel de l'eau hors des jambes, que l'on peut calculer à une pinte par jour au moins, l'enflure du ſcrotum s'eſt diſſipée ; le malade croit même que l'enflure en général a diminué. Il eſt probable qu'une fievre ſe manifeſte tous les ſoirs, quoique l'on tâche de ſe faire illuſion à cet égard. L'appétit eſt ſi extraordinaire, qu'on mange la plupart du temps de dix à douze plats, tous des

plus recherchés. Pour déjeûner & souper, on prend des beurrées couvertes de langues fumées & d'une bonne dose de poivre; si l'on se sent oppressé de trop de nourriture, on a recours, & c'est ordinairement le cas, une heure ou deux après le dîner, à une dose d'*anima rhei*. On veut purger six à sept fois dans les vingt-quatre heures, indépendamment des lavemens. Vous pouvez faire fonds sur tout ceci; & le résultat très-constant est que nous sommes à la derniere scene plus ou moins filée.

LETTRE XIV.

17 Août 1786.

L'ÉVÉNEMENT est consommé : Frédéric-Guillaume regne, & l'un des plus grands caracteres qui aient occupé le trône est brisé avec l'un des plus beaux moules que la nature ait jamais organisés.

Je mettois beaucoup d'amour-propre d'amitié à ce que vous fussiez instruit le premier de cet événement, & toutes mes mesures étoient prises avec un très-grand soin. Je savois le mercredi, dès huit heures du matin, que l'on étoit aussi mal que possible ; que la veille on n'avoit donné le mot qu'à midi, au lieu de le donner à onze heures comme il est d'usage ; qu'on n'avoit parlé qu'à midi aux secrétaires qui attendoient depuis cinq heures du matin ; que

cependant les dépêches avoient été nettes & précises ; que l'on avoit encore excessivement mangé ce jour-là, & notamment un homard. Je savois en outre que l'excessive malpropreté qui régnoit dans la chambre du malade & sur lui, par les hardes humides qu'il gardoit sans en changer, paroissoit avoir excité une fievre d'une espece putride; que d'ailleurs l'assoupissement de ce jour, mercredi, étoit à peu près léthargique ; que tout annonçoit une apoplexie hydropique, une dissolution de cerveau, & qu'enfin quelques heures devoient terminer probablement la scene. A une heure après midi je me promenois à cheval sur le chemin de Postdam, poussé par je ne sais quel pressentiment, & aussi pour reconnoître les sinuosités de la riviere qui est sur la droite, lorsqu'un palefrenier arrivant à bride abattue, vint chercher le médecin Zelle, qui reçut ordre de faire toute diligence, & qui

partit dans la minute. Je fus bientôt que le palefrenier avoit crevé un cheval.

Alors je fus dans quelque perplexité ! Il étoit sûr que les portes de la ville feroient fermées : il étoit même possible que les ponts de l'isle de Postdam fussent levés aussi-tôt l'événement, & dans ce dernier cas on pouvoit être aussi long-temps incertain que le nouveau Roi le voudroit. Dans la premiere supposition, comment faire partir un courier ? Nul moyen d'escalader les remparts ou les pallissades, sans s'exposer à une affaire ; les sentinelles faisant une chaîne de quarante en quarante pas derriere la palissade, de soixante en soixante derriere la muraille, que faire ? N'ayant & ne pouvant point avoir d'ordres, ne disposant que de mes moyens personnels, m'exposerois-je au ridicule de donner une nouvelle déjà sue. Huit jours plutôt, ou plus tard, valoient-ils même,

dans un événement ſi prévu, la dépenſe d'un courier ? Si j'euſſe été miniſtre, la certitude des ſymptômes mortels m'auroit décidé à expédier avant la mort; car, que fait de plus le mot *mort?* Dans ma poſition le devois-je ? Quoi qu'il en fût, le plus important étoit de ſervir, & non pas de paroître avoir ſervi..... Je cours chez le miniſtre de France; il n'y étoit pas; il dînoit à Charlottenbourg; nul moyen de le joindre à Berlin; je me fais habiller; je pars pour Schoenhauſen; & j'entre en même temps que notre miniſtre chez la Reine; il ne ſavoit point les détails, & n'imaginoit point que le Roi fût ſi mal; pas un miniſtre ne le croyoit; la Reine ne s'en doutoit pas; elle ne me parla que de mon habit, de Rheinsberg, & du bonheur qu'elle y avoit goûté étant Princeſſe royale. Milord Dalrymple, avec qui je ſuis trop lié pour qu'il me fût poſſible de lui diſſimuler mon opinion,

opinion, m'aſſura que j'étois trompé. Cela peut être, répondis-je; mais je dis à l'oreille de notre miniſtre que ma nouvelle étoit du chevet du lit, & *qu'il devoit croire les* AGIOTEURS *auſſi bien inſtruits que les* DIPLOMATIES (1). Je ne ſais s'il me crut; mais il ne ſe laiſſa point engager au jeu non plus que moi, & partit aſſez à temps pour donner la nouvelle de l'agonie.

Cependant j'avois de grandes raiſons de me méfier de l'activité de notre légation. Que fais-je? J'envoie ſur un cheval vif & vigoureux un homme ſûr, à quatre milles de Berlin, dans une ferme, du pigeonnier de laquelle je poſſédois depuis quelques jours deux paires de pigeons, dont le retour avoit été eſſayé; en ſorte qu'à moins que

(1) On comprend qu'il s'agiſſoit de faire entendre au miniſtre de France qu'on ne lui faiſoit pas concurrence.

les ponts de l'isle de Postdam ne fussent levés, j'étois sûr de mon fait. Et pour n'avoir pas une seule chanche contre moi, car je trouvois que la nouvelle tardoit beaucoup, je fais partir par la journaliere M. de N * *, avec ordre d'attendre aux ponts de l'isle. Il connoissoit la station de mon autre homme ; la levée des ponts lui en disoit assez ; il avoit l'argent nécessaire pour pousser plus loin : il n'étoit donc pas au pouvoir humain de me faire échouer ; car mes hommes n'avoient besoin de l'intervention d'aucune poste prussienne : ils alloient chercher la Saxe en évitant toute ville de guerre ; leur route étoit tracée.

M. de N * * sortoit à six heures & demie du matin avec la journaliere, lorsque le général Goetz, aide-de-camp du feu Roi, arrivant ventre à terre, a crié : *de par le Roi, baissez la herse* : & M. de N * * a rebroussé. Cinq minutes après,

j'étois à cheval (mes chevaux avoient passé la nuit sellés) ; & pour remplir tous les procédés, j'ai couru chez le ministre de France ; il dormoit ; je lui ai écrit aussi-tôt que je connoissois une occasion sûre dans le cas où il eût quelque chose à envoyer : il m'a répondu (& je garde ce billet comme un monument curieux, si, ce qui cependant me paroît impossible, M. le comte de Vergennes n'a pas de courier) (1) : « le comte d'Est ** a l'honneur de faire ses remerciemens à M *****, il ne profitera pas de ses offres obligeantes. » Alors j'ai réfléchi, ou qu'il avoit envoyé un courier (ce qui pourtant ne pouvoit avoir trait qu'à l'agonie, & devoit par conséquent lui laisser quelque chose à dire), ou qu'il avoit ordre de n'en point expédier, sans quoi cette apathie seroit trop inconcevable. J'ai su en outre que

(1) C'est par la gazette de Leyde que M. de Vergennes apprit la nouvelle.

l'envoyé de Saxe avoit fait partir dès la veille au ſoir ſon chaſſeur ; de ſorte qu'il avoit vingt heures ſur moi & quarante lieues ; or il ſeroit inconcevable que M. de V * * * ne ſût pas à Dreſde la nouvelle de l'agonie ; il ne le ſeroit pas moins que l'aide-de-camp Wittinkoff, qui a porté la nouvelle à la ducheſſe douairiere de Brunſwick, ne l'ébruitât pas, de maniere à ne me laiſſer aucune marge à moi qui avois cru ne devoir écrire qu'après la mort. J'ai donc trouvé que nous n'étions pas aſſez riches pour jeter cent louis par la fenêtre ; j'ai renoncé à toutes mes belles avances, qui m'avoient coûté quelque méditation, quelque activité, quelques louis, & j'ai lâché mes pigeons avec des *REVENEZ*. Ai-je bien fait ? Ai-je mal fait ? je l'ignore ; mais je n'avois pas miſſion expreſſe, & l'on ſait quelquefois mauvais gré de la ſurérogation. Au reſte, j'ai cru devoir vous mander ces détails,

1°. parce qu'ils peuvent ſervir au beſoin par-tout, (notez que pluſieurs lots ont été gagnés ainſi); 2°. pour vous démontrer que ce n'eſt ni de zele ni d'activité, mais d'effronterie, que j'ai manqué.

Le nouveau Roi eſt reſté tout le jeudi à Sans-Souci, dans l'appartement du général Moellendorf; ſon premier acte de ſouveraineté a été de donner l'aigle noir à M. de Hertzberg. A cinq heures du matin il (le Roi) a travaillé avec les ſecrétaires du feu Roi; dès ce matin on l'a vu à cheval dans les rues de Berlin accompagné de ſon fils ainé. Le jeudi a offert un ſpectacle digne d'obſervation. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . . ont mouillé quelques

yeux, même de miniſtres étrangers, car ils y étoient tous (au ſerment des troupes), le nôtre excepté!

Cette cérémonie eſt impoſante ; elle le ſeroit davantage, ſi le ſerment que répétent mot à mot les ſoldats n'étoit pas ſi long. Cependant tout cet appareil militaire, ces grouppes de ſoldats qui, depuis ce matin, inondoient les rues, cette précipitation du ſerment légionnaire, annoncent trop excluſivement, ſelon moi, la force militaire : cela ſemble dire : JE SUIS SUR-TOUT LE ROI DES SOLDATS. JE ME CONFIE A MON ARMÉE, PARCE QUE JE NE SUIS PAS SUR D'AVOIR UN ROYAUME...... Je ſuis perſuadé que ces formes toutes militaires ſeront tempérées ſous le nouveau regne.

LETTRE XV.

18 Août 1786.

Le prince Henri a été averti un peu tard de la mort (ſeulement hier 17 à minuit); mais peut-être parce que pour lui envoyer un officier de ſa connoiſſance, on lui a dépêché un fort mauvais écuyer. La lettre du Roi étoit d'une page & demie, toute de ſa main, très-amicale, & le mandoit. Il eſt arrivé aujourd'hui à trois heures après midi. Auſſi-tôt qu'il a fait nuit, ſon aide-de-camp eſt venu me chercher; & tout ce qui va ſuivre eſt le précis de la relation du Prince. Il a eu une converſation d'une heure & demie avec le Roi, & n'en eſt pas plus avancé, dans la connoiſſance de ce que ſera lui, prince Henri. Le Roi a été très-ſimple avec ſa famille, très attendri

avec le prince, dit celui-ci, & cependant nullement confiant. Au reſte, l'oncle n'a rien entamé que la politique extérieure. Il a reçu immédiatement la grace qu'il a demandée pour ſon favori Tauenſien, (capitaine & aide-de-camp de ſon alteſſe royale.)

Réſolu au ſyſtême françois, mais voulant voir venir........ pourquoi?..... la dignité, la prudence, les vifs mécontentemens de la Hollande..... Etes-vous frere ou roi? Comme frere, intéreſſez-vous. Comme roi, ne vous mêlez pas, vous n'en aurez que plus d'influence. Au reſte, votre pere, dont vous ne parlez qu'en pleurant, étoit auſſi François que moi: je vous le démontrerai par ſes lettres.... Oh! a repondu le Roi, j'en ai vu la preuve dans celles de la Reine de Suede.

Vienne..... On compte ſur des avances. On les recevra. On finira de bonne foi la guerre de paix.

Le ſyſtême anglois . . . . Dieu m'en préſerve ! (C'eſt Hertzberg qui chauffe pour la Hollande ; & ſous ce maſque, le bout de l'oreille angloiſe paſſe.) La Ruſſie . . . A peine y a-t-on penſé.

Tout ce jour s'eſt écoulé en charlataniſme bien entendu. Le Roi s'eſt montré à cheval avec ſon fils aîné ; il a parlé aux généraux avec toutes ſortes de careſſes. . . . . « Si vous ſerviez moins bien que vous n'avez fait, c'eſt moi qui ſerois puni d'être obligé de punir. » Un peu plus ſérieuſement aux miniſtres, avec leſquels pourtant il a dîné. Sévérement aux ſecrétaires. . . . . . . « Je ſais que vous avez commis beaucoup d'indiſcrétions. Je vous conſeille de changer de maniere. »

Juſqu'ici Hertzberg a la grande main : (le Roi n'a pas prononcé ſon nom au prince Henri, ni le prince à lui) ; cependant le Roi a embraſſé tendrement le comte Fincheſtein,

(grand chevalier des François, & le ſeul homme après Knyphauſen, à qui le prince Henri ſe fie, volontairement du moins)... « Je vous remercie, lui a-t-il dit, des éminens ſervices que vous avez ſi infatigablement rendus à mon oncle, & je vous demande de vouloir m'en rendre à mon tour........ » Il eſt à noter que le comte Finch eſt l'ennemi implacable de Hertzberg, mais l'oncle de la bien-aimée, mademoiſelle de Voſs.

Le teſtament ſera ouvert demain devant les intéreſſés. Le Roi n'en chicane pas une ligne, ſauf un article que, dit-il, il ſoumet à ſes oncles, pour décider de la néceſſité de l'abroger. Le vieux Roi a été généreux. La part du prince Henri eſt deux cents mille écus & une belle bague, indépendamment de ce qui lui revenoit par la convention de famille. Les autres ſont très-bien traités auſſi, mais moins magnifiquement.

Le prince Henri a une occaſion naturelle de reſter ; l'enterrement qui ſe fait à Poſtdam lui en donne le prétexte. Le Roi ira de là en Pruſſe & en Siléſie, pour recevoir les hommages. C'eſt un vieil uſage de la monarchie. Le prince Henri aura une explication avant le départ ; mais il eſt réſolu d'attendre juſqu'au bout, afin, s'il eſt poſſible, de laiſſer le Roi entamer de lui-même.

Le Roi a dit, en parlant de moi : « je ſoupçonne qu'il eſt chargé de m'obſerver ; probablement ſon amour pour l'Empereur ne l'expoſera pas à la tentation de dire du mal de moi, lorſqu'il n'y en aura pas à en dire. »

Le prince Henri craint, qu'au genre de vie près, la méthode, & ſur-tout les rites du gouvernement, ne reſtent les mêmes. Il me charge de dire que le comte d'Eſt** eſt beaucoup trop froid, trop pincé, trop miniſtre pour le nouveau Roi. Il ſupplie qu'on ne marchande pas long-

temps les gages de confiance. On dit, & j'ai oublié de le demander au prince Henri, qui peut-être d'ailleurs ne l'auroit pas ſu, que le duc de Brunſwick eſt mandé. Le miniſtre Schulembourg eſt dans la criſe. Le prince Henri, qui l'a ſi long-temps abhorré & décrié, eſt réſolu de le ſoutenir. Ce miniſtre n'eſt revenu que ce matin. Il a fait, ou plutôt fait faire par Struenſe, un mémoire apologétique très-adroit, très-ſophiſtique, & où il met ſur le compte du feu Roi l'ordre de choſes auquel il propoſe de remédier. Il ſe déchaîne contre les monopoles, lui qui eſt à la tête de tous les monopoles; mais il s'efforce de prouver qu'ils (& ſur-tout celui de la ſociété maritime) ne peuvent pas être bruſquement détruits.

LETTRE XVI.

22 Août 1786.

Le prince Henri eſt ſinguliérement content du nouveau Roi, qui paſſa avant-hier dimanche la plus grande partie de l'après-midi chez ſon oncle. Celui-ci avoit été le matin prendre le mot. Il prétend que ſon neveu lui marque toute ſorte de confiance; mais j'ai peur qu'il ne prenne des complimens pour des paroles. Il aſſure que Hertzberg eſt prêt à tomber, & je ne le crois pas. Son neveu & lui s'en ſont expliqués, dit le prince; je crains qu'en ce cas le neveu n'ait trompé l'oncle; l'eſprit conciliateur du Roi, ſa bonté naturelle, qui le porte à faire à tout le monde le même accueil, peuvent d'ailleurs induire en erreur, même ſans mauvaiſe foi, & montrent plutôt que ſon cœur eſt ſen-

ſible, qu'ils n'annoncent que ſon caractere eſt fort.

Le prince Henri aſſure que le nouveau Roi eſt entiérement à la France. Il demande en grace que l'on ne faſſe pas attention à ce qu'on a envoyé le colonel ou major Geyſau à Londres pour complimenter; ce n'eſt, dit-il, que comme famille; on a d'ailleurs trompé le Roi : on lui a dit que la cour de Saint-James avoit envoyé complimenter à la mort du roi Georges, ce qui n'eſt pas vrai. C'eſt, ajoute-t-on, un tour de M. de Hertzberg. Le prince Henri n'eſt pas arrivé à temps pour l'empêcher. Si cela étoit à faire, on ne le feroit pas; (c'eſt toujours le prince qui parle). On n'a envoyé ni à Vienne, ni à Pétersbourg. (A Vienne, au chef de l'Empire; preſque auſſi parent que le roi d'Angleterre. — A Péterſbourg; auſſi M. de Romanzow en a-t-il porté des plaintes ſi ameres, que le comte

Finchestein, tout modéré qu'il est, lui a demandé s'il avoit donc ordre de sa cour de lui parler ainsi.) Mais, chose assez singuliere! on a envoyé par-tout ailleurs, & nommément le comte Charles de Podewils, (frere de celui qui est à Vienne) pour porter la nouvelle en Suede. Ceci s'écarte du vieux systême auquel le Roi veut d'ailleurs, dit-on, paroître rester fidele; car le Roi de Suede étoit un objet d'aversion pour le feu Roi, & il ne l'est pas moins pour le prince Henri. Le colonel Stein (espece de favori de l'intérieur) est allé en Saxe, à Weymar, à Deux-Ponts, &c.

Le prince Henri voudroit que le ministre des affaires étrangeres écrivît, & bientôt, que la cour de France espere que le nouveau Roi consolidera l'amitié commencée par son prédécesseur, donnât à entendre qu'on ne croit pas tous les ministres prussiens aussi bien intentionnés pour

la France que le Roi lui-même. (Je ne ſuis pas du tout de cet avis; car c'eſt ſignaler Hertzberg, & l'acharner à la guerre contre notre cabinet; ſi ce miniſtre eſt à détruire, il ne le faut eſſayer qu'en lui imputant de gouverner le Roi); & que la réciprocité de bienveillance & de bons offices, peut & doit amener une liaiſon plus étroite. Il voudroit que M. de Calonne lui écrivît bientôt, à lui prince Henri, une lettre oſtenſible & très-aimable, mais qu'une occaſion sûre devroit apporter : il voudroit que l'on recommandât à M. d'Eſt**, de ſe dérider ; il voudroit ſur-tout que l'on trouvât une maniere de calmer un peu les affaires de Hollande, & que l'on ſe fît valoir beaucoup par-là.

Le duc de Brunſwick a été mandé, & il doit arriver jeudi. Il apporte, dit-on, un ſecond teſtament, qui étoit dépoſé dans ſes mains. Le premier n'a point été lu devant la famille,

famille, mais ſeulement devant les deux oncles & les deux miniſtres. On a d'ailleurs été porter à chacun ſon article; la date de ce teſtament eſt de 1769; il eſt faſtueux, écrit avec ſoin & d'un ton oratoire. Le Roi a grande attention de ſpécifier que les dons qu'il fait ſont ſur ſes épargnes perſonnelles. Voici le précis des legs. — La Reine a dix mille écus annuels d'augmentation de revenu. — Le prince Henri deux cents mille écus une fois payés, un gros diamant verd, un luſtre de cryſtal de roche, eſtimé quinze mille écus, un attelage de huit chevaux, deux chevaux de main richement caparaçonnés, cinquante anteaux (petits tonneaux de vin de Hongrie.) — Le prince Ferdinand cinquante mille écus une fois payés, & du vin de Hongrie. — La princeſſe Ferdinand dix mille écus annuels; (ce qui ne s'explique que parce qu'elle étoit en 1769 la ſeule

princeſſe de la maiſon qui eût des enfans) & une boîte. — La princeſſe Henri ſix mille écus annuels. — La douairière de Brunſwick dix mille écus annuels. — La princeſſe Amélie dix mille écus annuels, & toute la vaiſſelle particuliere du feu Roi. — La princeſſe de Wurtemberg vingt mille écus une fois payés. — Le duc de Wurtemberg une bague. — Le landgrave de Heſſe dix mille écus une fois payés. — Le prince Frédéric de Brunſwick idem. — Le duc régnant de Brunſwick idem, huit chevaux (entr'autres les derniers que Frédéric a montés) & une bague de diamans eſtimée vingt-deux mille écus, &c. &c. &c. Le Roi a confirmé tout cela de très-bonne grace. Le ſeul article qu'il n'ait pas paſſé, eſt une fantaiſie bizarre que le feu Roi avoit eue pour ſon corps; il vouloit être enterré près de ſes chiens. Telle eſt la derniere marque

de mépris qu'il a jugé à propos de donner aux hommes. Je ne ſais ſi l'on aura autant de reſpect pour le teſtament qu'on attend, que pour celui qu'on vient d'ouvrir lors même qu'ils ne ſeroient pas contradictoires.

Quant à la ſituation de cour, la vérité eſt, je crois, qu'on ignore abſolument ce que fera le Roi, & que le prince Henri s'exagere ſon aſcendant; il bavarde beaucoup avec ſon neveu; mais en réſultat, il n'y a pas eu encore un ſeul point convenu entr'eux. A peine cinq jours ſont-ils écoulés il eſt vrai; mais pourquoi préſumer? Il ſoutient le miniſtre Schulembourg, & je ſais que Schulembourg a trouvé le roi ſec & froid. Il avoit un choix pour la miſſion de France, & je ſais que le Roi en a un autre, qu'il ne le lui a pas même caché. D'ailleurs, il écoute tout & ne s'explique ſur rien. Bishopſwerder lui-même ne ſait peut-être pas ce qu'il ſera; & s'il eſt ſage, il ne ſe preſſera pas.

J'ai vu deux fois M. Hertzberg. Je l'ai retrouvé le même, à un peu de diſſimulation près. Il s'eſt beaucoup défendu avec moi d'être Anglois. Il ne m'a pas paru croire le moins du monde avoir beſoin du prince Henri, chez lequel il n'a pas même été, ce qui eſt très-marqué ou plutôt indécent, d'après ſa promotion à l'Aigle-noir. J'ai voulu lui inſinuer qu'il lui ſeroit très-aiſé de ſe rapprocher de l'oncle par le neveu. Il a décliné en me remettant cependant pour le prince Henri un mémoire apologétique ſur ſes diſcuſſions perſonnelles avec le baron Knyphauſen. Ou le prince Henri, ou Hertzberg ſont très-trompés ; & peut-être ils le ſont tous deux : toujours eſt-il, que Hertzberg ſoupe preſque tous les ſoirs avec le Roi, & que l'opinion de quelques gens inſtruits eſt que ce miniſtre & le général Moellendorf ſeront chargés de l'éducation du prince de Pruſſe.

Le marquis de Luchesini a conservé sa place auprès du nouveau Roi ; mais jusqu'ici il n'a été chargé que du poëme pour l'enterrement ; c'est le secrétaire du prince Henri qui, dit-on, fait la musique. Et voilà une de ces choses qui tournent la tête à l'oncle !

J'ai envoyé au Roi mon grand mémoire : il m'en a seulement accusé la réception, en ajoutant que je pouvois être sûr que ce qui lui viendroit de moi lui feroit toujours plaisir, & que les choses obligeantes qui lui arriveroient, ne lui paroîtroient jamais plus flatteuses que de ma part. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

P. S. Les ministres ont prêté serment hier à trois heures ; ainsi, point

de changemens probables d'ici à quelque temps. Le comte d'Arnim Boytzembourg, mandé par le Roi, est venu en toute diligence, & a passé la soirée hier avec lui. Je ne le crois propre qu'à une place de cour ; cependant, il pourroit être question de la mission de France ; plus probablement de la place de grand-maréchal, ou du ministere du Landschafft, espece de président des États, qui influe sur la répartition de l'impôt & autres arrangemens intérieurs.

LETTRE XVII.

26 Août 1786.

Je crains que mes prophéties ne se vérifient. Le prince Henri me paroît n'en être plus qu'à l'attitude avec son neveu. Un article du testament de l'aïeul du Roi a disposé la succession de certains bailliages, de manière à donner quarante ou cinquante mille écus de rente de plus au prince Henri, y compris une augmentation de revenu au prince Ferdinand. Les circonstances n'étant pas exactement les mêmes que celles qu'a prévu le testateur, les ministres, c'est-à-dire Hertzberg, ont prétendu que la substitution n'avoit plus lieu; & le Roi, en éludant l'exécution du legs, a proposé à son oncle de faire juger la question de droit en Allemagne, en

France ou en Italie. Le Prince lui a écrit une lettre ingénieuſe & noble, mais où il indique l'ennemi. Le Roi a redoublé de careſſes extérieures pour ſon oncle, & ſoumis le procès aux trois miniſtres de juſtice qu'a nommés le Prince; mais j'en conclus que l'oncle gagnera le procès du bailliage, & jamais celui de la régence. Cependant Hertzberg m'a chargé de quelques avances auprès du Prince, & cela montre, ce me ſemble, qu'il n'eſt pas parfaitement ſûr de ſon fait. Je n'ai j'amais pu engager le prince à s'y prêter; tantôt bouffi, tantôt agité, il ne ſait commander ni à ſon viſage, ni à ſes premiers mouvemens : il eſt faux, & ne ſait pas être diſſimulé; doué d'idées d'eſprit, & même de quelque talent, il n'a pas un avis à lui. Petits moyens : petits conſeils : petites paſſions,: petites vues : tout eſt petit dans l'ame de cet homme : tandis qu'il y a du gigantesque, &

nulle méthode dans ſon eſprit ; haut comme un parvenu ; vaniteux comme un homme qui n'auroit nul droit à la conſidération ; il ne peut ni mener, ni être mené. C'eſt un de ces exemples trop fréquens, qu'un petit caractere peut tuer les plus grandes qualités.

Ce que le nouveau Roi craint le plus, c'eſt de paſſer pour être gouverné : ſous ce rapport, le prince Henri eſt de tous les hommes celui qui lui convient le moins ; car je crois qu'il conſentiroit à ne pas gouverner, pourvu qu'il paſsât pour tout faire.

Changement notable. Le directoire général eſt remis ſur le pied où il étoit ſous Frédéric-Guillaume premier. C'eſt une bonne opération. De la fureur de Frédéric II de tout faire, il avoit réſulté qu'il étoit un des Rois de l'Europe le plus trompés. De la manie d'expédier toutes les affaires du royaume en une heure & demie,

il ſuivoit que les miniſtres étoient maîtres abſolus dans leurs départemens. Maintenant ils ſeront obligés de tout conclure en comité ; chacun aura beſoin de l'aveu, de la ſanction de tous les autres. C'eſt en un mot une eſpece de conſeil. Cela ſans doute a ſes inconvéniens ; mais où n'y en a-t-il pas ?

L'arrêt de ſuppreſſion de lotto eſt ſigné, à ce qu'on aſſure. J'aurai du moins fait ce bien à ce pays ; mais le Roi laiſſe ſortir le dernier tirage, & cela eſt mal-adroit ; il auroit fallu qu'il n'y en eût point ſous ſon regne. Au reſte, ceci n'eſt peut-être qu'un bruit populaire.

Le duc de Brunſwick eſt arrivé cette nuit. M. de Ardenberg-Reventlau, homme de mérite, & ſon miniſtre favori, comme M. de Feronce eſt le principal, l'avoit précédé à quatre heures un quart. Le Duc eſt entré chez le Roi qui ſe lève à quatre heures ; à ſix heures & demie

il étoit aux manœuvres. Le Roi n'a été avec lui ni froid ni chaud. Il se pourroit qu'à ce voyage il n'y eût entr'eux que de la politesse. La seule force des choses peut amener un tel premier ministre, qui au reste ne tapisseroit pas en dehors, & une fois arrivé seroit tenace. Je ne causerai avec lui que demain. Le testament qu'il a apporté sera probablement brûlé ; il est, dit-on, fort antérieur à l'autre, & remonte à 1755.

Le landgrave de Cassel vient, à ce qu'on assure ; le duc de Weymar aussi ; celui des Deux-Ponts encore, & même le duc d'Yorck ; je doute au moins de celui-ci.

Hertzberg prétend que le Roi, se portant caution du Stadhouder, nous devons être tranquilles sur la Hollande ; mais il ne nous dit pas les moyens de faire respecter cette caution.

Le prince Henri voudroit que l'on fît mettre dans un bulletin, que

M. de Hertzberg, dont tout le monde ne dit pas du bien, paroît avoir toute la confiance du nouveau Roi, & même être le maître des affaires. Il est probable que cette derniere imputation est en effet le meilleur moyen de perdre un homme sous ce regne.

Il y a beaucoup de petites faveurs de cour d'accordées, & pas une grande place de donnée. J'ai essayé (j'étois en mesure pour cela) de raccommoder Hertzberg & Knyphausen, en leur montrant que leur coalition seroit un trône inébranlable. Knyphausen a refusé, parce que, m'a-t-il dit, Hertzberg est si faux, qu'on ne peut jamais savoir s'il est sincérement réconcilié; or, il vaut mieux, dit le baron, être ennemi ouvert, qu'ami équivoque d'un homme qui a plus de crédit que nous.

Je suis porté à croire qu'il faut culbuter Hertzberg, si l'on veut que les Prussiens soient François. Au

reſte, trois mois ſont néceſſaires pour tirer un pronoſtic un peu raiſonnable; mais, encore une fois, ſi vous avez quelque grande vue politique ſur ce pays & ſur l'Allemagne, finiſſez ces querelles bourgeoiſes de la Hollande, qui auſſi bien ne ſont que des tracaſſeries bonnes à ceux qui ont leur fortune à faire, & non à ceux qui ont leur fortune faite.

LETTRE XVIII.

29 Août 1786.

Le pronoſtic devient tous les jours plus difficile à tirer ; & ce n'eſt que du temps que l'on peut en attendre un raiſonnable. Le Roi paroît vouloir renoncer à toutes ſes habitudes ; c'eſt le prendre bien haut. Il a fait trois voyages à Schuenhauſen ; il n'a pas même regardé mademoiſelle de Voſſ ; il n'a pas eu l'apparence d'une orgie, pas touché une gorge de femme depuis qu'il eſt ſur le trône. Un confident de foibleſſes lui a propoſé d'aller à Charlottenbourg ; il a dit *non ; toutes mes anciennes allures ſont là.* Il ſe couche avant dix heures du ſoir, & il eſt levé à quatre : il travaille prodigieuſement, & certainement avec quelque difficulté ! S'il perſévere, il ſera l'exemple uni-

que d'une habitude de trente ans vaincue, & ſans doute alors il a un grand caractere qui nous déjouera tous; mais dans cette ſuppoſition-là même, qui eſt ſi loin d'être probable, combien peu d'eſprit & de moyens! Il faut que cela ſoit bien fort, puiſque ceux-là même qui le louent le plus extatiquement, commencent par abandonner la cauſe de ſon eſprit. Le dernier jour où il a fait manœuvrer, il fut ridicule, lent, lourd, monotone. Les troupes furent miſes quatre fois de ſuite en colonne, & finirent par parader; cela dura trois heures, & cela ſous les yeux d'un connoiſſeur tel que le duc de Brunſwick. . . . . Tout le monde étoit mécontent; hier il fut mal au premier jour de cour; il oublia quelques-uns des miniſtres étrangers, ne dit que des mots communs, hâtés, embarraſſés, mal arrangés, cela dura à peine cinq minutes; il nous quitta auſſi-tôt pour

aller à l'égliſe, car il ne manque point à l'égliſe, & déjà le zele religieux, les homélies, les flatteries dans la chaire ſortent de toutes parts.

Le prince Henri a gagné le procès des bailliages, comme je l'avois prévu ; il n'eſt d'ailleurs pas plus avancé qu'il n'étoit, & par conſéquent il l'eſt moins. Il dîne tous les jours avec le Roi, & fait mal ; il affecte de lui parler à l'oreille, & fait mal ; il ne ceſſe de lui parler affaires, & fait mal. Le Roi va ſeul chez le duc de Brunſwick ; il y va auſſi avec Hertzberg, ou l'y rencontre. Le duc prétend ne ſe mêler que du militaire, la ſeule choſe qu'il entende, dit-il. Je ne l'ai encore vu que devant du monde. Il m'a fait donner pour mercredi matin un rendez-vous particulier.

Le parti anglois s'agite toujours beaucoup ; mais cela même prouve qu'il rencontre des difficultés ; & en effet c'eſt une alliance ſi fort contre

nature,

nature que celle qu'il peut offrir en comparaiſon de la nôtre, qu'il ne faudroit pas même, ce me ſemble, ſe laiſſer dévoyer par des gaucheries, ſi le nouveau Roi en faiſoit.

Au reſte, ce prince devient très-difficile à obſerver utilement. Il prend les rites ſéveres de l'étiquette allemande. On croit qu'il ne verra point d'étrangers, du moins de quelque temps. Or, je ſaurai bien ce qu'on peut apprendre par l'eſpionnage ſubalterne des valets, des courtiſans, des ſecrétaires, & l'intempérance de langue du prince Henri; mais il n'y a que deux moyens d'influer; c'eſt en donnant, ou plutôt faiſant naître des idées au maître, ou à ſes miniſtres. Au maître? Comment, dès qu'on ne l'aborde pas? Aux miniſtres? Il n'eſt ni facile ni très-convenable de leur parler d'affaires, quand on n'eſt pas accrédité, & les diſcuſſions de haſard ſont courtes, vagues & tronquées. Si l'on me croit

propre à quelque chofe, on doit m'envoyer en lieu où je fois accrédité; autrement, j'ai peur de ne coûter ici plus que je n'en rapporterai. Le comte de Goertz va en Hollande; je ne fais fi c'eft pour relever Thulemeier ou *ad tempus*. Le fils du comte Arnim le fuit. C'eft un plançon pour le corps diplomatique. Ce M. de Goertz n'eft point un homme fans habileté : envoyé en Ruffie avec toutes fortes de défavantages, il eft parvenu à bien connoître le pays; il eft froid, fec, difgracieux, mais fin, maître de lui, quoique violent, & bon obfervateur. Certainement, au refte, il eft du parti anglois : féal de Hertzberg, & convaincu que l'alliance de la Hollande avec nous, tout-à-fait contre nature, ne fauroit durer longtemps. J'avoue que je le penfe comme lui, fur-tout fi nous abufons de nos avantages.

Il y a un nouveau miniftre de défigné *in petto* pour la France; je n'ai

pas pu découvrir encore qui c'eſt; mais Hertzberg ſoutiendra autant qu'il pourra ce ridicule Goltz. Le Schulenbourg baiſſe tous les jours. Déjà l'on a entamé à la ſociété maritime ſon monopole du café: ce n'eſt pas un objet de moins de quatre millions & demi de livres peſant de cette féve pour les diverſes provinces de la monarchie pruſſienne, ſur quoi l'on peut remarquer qu'en général l'uſage du café, tous les jours plus univerſel en Allemagne, fait tomber ſucceſſivement & beaucoup celui de la bière. Il y auroit un profit prodigieux à ôter à la même compagnie les ſucres; mais ce n'eſt pas trop la peine de détruire des monopoles pour les remplacer par des monopoles, même au compte du Roi.

On paie les dettes perſonnelles du nouveau Roi; c'eſt le miniſtre de Blumenthal qui a ce détail. Il y aura, dit-on, d'aſſez grandes détractions, mais elles doivent n'être pas injuſtes,

car on ne crie point à cet égard. Au reſte, Frédéric II, outre le tréſor, a laiſſé des épargnes conſidérables, que les dettes perſonnelles de Frédéric-Guillaume abſorberont à peine; il réformera ſon opéra italien, dit-on; tout le monde croit qu'il en aura un françois : cela, certainement, ne ſeroit pas un médiocre point d'appui pour l'intrigue. La liberté du ſcrutin eſt rendue à l'académie, & les Allemands y ſeront déſormais admis. Je regarde la curatelle de ce corps comme une faveur & un aſſez grand reſſort pour Hertzberg, qui ſera curateur de nom, & préſident de fait. Or, la préſidence de l'académie eſt ſi bien un miniſtere, que Frédéric l'avoit pris pour ſon compte depuis l'inquiet & moroſe Maupertuis. M. de Hertzberg m'a dit à la cour : « Vous me devez un » compliment; » lequel? » — Je ſuis » curateur de l'académie, & j'y ſuis » plus ſenſible, je m'en trouve plus » honoré que du cordon. » (Quarante

perſonnes nous écoutoient.) — « Aſ-
» ſurément, lui ai-je répondu, ſi c'eſt
» le miniſtere de l'inſtruction, c'eſt
» le premier de tous. »

Le Roi ne ſe ruine pas en dons. Il n'a encore conféré, au-delà des prébendes qui ne lui coûtent rien, qu'une penſion de trois cents écus (au général Levald)... J'apprends qu'il vient d'en donner une de huit cents écus au poète Rammler: il y auroit peut-être plus de délicateſſe à ne pas commencer par les trompettes.

LETTRE XIX.

2 Septembre 1786.

Tout confirme mes prédictions. Le prince Henri est à peu près brouillé avec son neveu; l'oncle ne s'en console pas, & pense à faire retraite à Rheinsberg: il y retournera presque certainement pendant le voyage du Roi en Prusse & en Silésie; ce n'est probablement qu'au retour de ces deux voyages que nous verrons de grands changemens, s'il doit y en avoir. Il en est cependant, outre celui que j'ai mandé, un autre très-marqué; c'est une commission pour examiner la régie, ce qu'il faut en conserver, les droits que l'on peut en faire disparoître, ce qu'il faut relâcher, sur-tout en fait d'accises.

M. de Werder, ministre d'Etat, ami intime de Hertzberg, ennemi de

Schulembourg qui l'a mis en place, beau-père du ſecrétaire de la légation angloiſe, ou peut-être de ſa femme, eſt à la tête de cette commiſſion: les autres membres ſont des choix ridicules; mais ce ſeul projet de réforme eſt très-agréable à la nation, autant que la penſion de huit cents écus faite au poète Rammler, & la promeſſe de l'admiſſion des Allemands dans l'académie l'eſt aux diſtributeurs de la renommée. Reſte à ſavoir ſi ce n'eſt pas trop tôt faire eſpérer au peuple, & s'il ne falloit pas être sûr des remplacemens, avant de faire preſſentir des ſoulagemens.

Le Roi va en Pruſſe avec meſſieurs de Hertzberg; (choſe ſans exemple qu'un miniſtre ſuive le Roi hors de ſon département!) Goltz, ſurnommé le Tartare; Boulet, ingénieur françois; le général de Goertz, Gaudi, & Bishopswerder.

Ce Goltz le Tartare eſt celui qui, dans la dernière campagne de la guerre de

ſept ans, ameuta cinquante mille Tartares de la Crimée & des environs, qui venoient faire une diverſion en faveur du Roi de Pruſſe, & déjà étoient à Bender, lorſque la paix ſe conclut. Avec tout cela, ce Goltz eſt peu de choſe, au-delà d'un bon officier & d'un homme très-actif. Il ne dut ce grand & ſingulier ſuccès qu'à un Hollandois nommé Biskamp, qu'il trouva en Crimée, & s'attacha cet homme très-habile, très-actif, qui ſavoit la langue, connoiſſoit le pays, & il ſervit à ſouhait Frédéric II, qu'à la vérité il a bien fait payer. Ce Biskamp eſt à Warſovie oublié, & cela eſt fort étrange. J'ai cru que le détail de ce fait, très-peu connu, pourroit intéreſſer.

Boulet eſt un honnête homme, auquel le Roi, qui lui doit ce qu'il ſait ſur les fortifications, montre de l'affection.

Le général de Goertz eſt le frere de celui qui va en Hollande, & ne

le vaut pas ; c'est un homme fin, aſtucieux, & dont la foi eſt très-ſoupçonnée.

Gaudi eſt le frere du célebre général de ce nom ; peu connu juſqu'ici comme miniſtre du département de Pruſſe, mais homme capable, inſtruit, ferme, décidé, & inconteſtablement le plus fait pour influer dans l'intérieur depuis la reconſtruction du grand directoire.

Vous ſavez qui eſt Bishopswerder ; il vient d'être fait lieutenant-colonel auſſi-bien que Boulet.

Le Roi a dit à Schulembourg qu'il décideroit au retour de la Pruſſe, leſquels de ſes neuf départemens lui ſeroient ôtés. Lui & ſa femme ſont les ſeules familles de miniſtres non invitées à la cour. Toutes les probabilités ſont, que Schulembourg demandera ſon congé, ſi ſes collegues continuent à l'humilier & le Roi à le dédaigner ; mais Struenſée reſtera probablement;

& alors il ſe propoſe de travailler dans nos fonds publics de concert avec nous ; ſur-tout ſi le Roi lui donne, comme il eſt apparent, la manutention des quatre millions d'écus (à peu près ſeize millions de notre monnoie) qu'il deſtine à des opérations de finance antérieures. Struenſée eſt le ſeul qui les entende, & ceci n'eſt pas à négliger, comme on l'a fait juſqu'ici, au point même de me mettre dans l'impoſſibilité de le tenir au courant. Nous pouvons tirer parti de lui pendant la paix ; mais ſi, par malheur, les nouvelles qui ſe diſent à l'oreille, de la plus mauvaiſe ſanté de l'Electeur de Baviere, s'aggravoient, comptez ſur la guerre, car elle me paroît inévitable. Eſt-il bien temps de vivre au jour le jour comme nous faiſons, quand chaque mois (la mort de ce Prince peut arriver même avec probabilité tous les mois) menace de jeter l'Europe dans une inextricable confuſion ?

M. de Larrey, envoyé pour complimenter de la part du Stathouder, dit hautement qu'il eſt impoſſible que les affaires de la Hollande s'accommodent ſans effuſion de ſang ; & ſur cela Hertzberg ſpécule à perte de vue ; mais le ſecret eſt fort bien gardé par les entours du Roi.

LETTRE XX.

*A M. le Duc de**.*

2 Septembre 1786.

PAR quelle fatalité, Monſieur le Duc, votre lettre du 16 ne me parvient-elle qu'aujourd'hui, & ſur-tout pourquoi n'a-t-elle pas été écrite quelques ſemaines plutôt? On ne ſaura jamais peut-être combien la propoſition qui termine cette lettre, laquelle faite dans d'autres circonſtances que les derniers jours de la vie du Roi, eût été acceptée courier par courier, pouvoit être importante. On ne ſaura jamais ce que, préſentée à temps, elle eût fait, empêché, dirigé, avec un Prince qui a peu d'étoffe peut-être, mais qui eſt reconnoiſſant, & qui eſt plus certainement un honnête homme

qu'il ne ſera un grand Roi ; de ſorte que c'eſt plus à ſon cœur qu'à ſon eſprit qu'il faut parler, & ſur-tout qu'il le falloit dans un temps où il étoit tout autrement acceſſible qu'aujourd'hui, que le voilà paliſſardé par ſyſtême & par l'intrigue. Comment aucun autre que vous n'a-t-il eu cette idée dans le pays que vous habitez ? Comment le cabinet de Verſailles a-t-il abandonné à Serilly le mérite d'offrir, & de petites ſommes encore ? Comment a-t-on laiſſé au duc de Courlande celui de nettoyer toutes les dettes criardes ? Que les vues meſquines, & l'étroite routine, & la lourde prudence de certains perſonnages ſont impolitiques & déſaſtreuſes ! Dans quelles meſures cela mettoit nous, & moi perſonnellement avec lui ! Tout m'eût été poſſible & facile ! ... mais il n'y faut plus penſer ; il ne faut que ſe ſouvenir de cette preuve nouvelle, que vous avez toujours raiſon.

J'ai tenu depuis la mort du Roi votre cabinet très au courant des phrafes auliques ; & ma dépêche d'aujourd'hui, dont notre ami commun vous lira fans doute une grande partie, eft un réfumé fait de mon mieux des probabilités actuelles & futures. Vous y verrez que le prince Henri a déjà fait fon fort ; que fon petit caractère a échoué contre l'écueil de fa grande vanité dans cette circonftance fi grave, comme dans tant d'autres ; qu'il a montré tout à la fois une avidité prodigieufe de régner, une morgue repouffante, un pédantifme infupportable, le dédain de l'intrigue ; tandis que fa vie n'eft que petite, baffe & fale intrigue ; le mépris des miniftres influens ; tandis qu'à un feul homme près, (le baron de Knyphaufen, tous les jours à la veille d'une apoplexie) il n'a pas un entour marquant qui ne foit fot, vil ou fripon ; qu'enfin il eft impoffible d'être plus loin

de la faveur, & fur-tout du crédit; & même de s'être mis en fituation où il foit plus difficile de la recouvrer.

Je perfifte donc à croire que le duc de Brunfwick, maître de lui, nullement oftentateur, & profondément habile, fera l'homme de la chofe, non pas aujourd'hui, mais au jour de la néceffité. J'en ai longuement déduit les raifons, & je les crois fans replique, vu l'ordre de faits & de circonftances que je vois & celui que je prévois. Tout cela ne rend que plus néceffaire l'exécution de votre projet que je regarde comme très-praticable, même avec les *à poco*, par les mains defquels il vous faudra les faire paffer, fi vous fuivez, avec votre dextérité naturelle & votre irréfiftible feduction, le plan d'y intéreffer l'amour-propre du maître, de maniere que ce foit fa chofe, & que, comme vous dites fi bien, par lui feul elle foit apprife, à fes mi-

niſtres. Je dis que votre projet n'en devient que plus néceſſaire à réaliſer, car l'Angleterre intrigue ici avec une grande activité pour ſon compte, à l'ombre des intérêts de la Hollande qui tiennent fort au cœur du cabinet de Berlin. Or, ce que j'inſinue ſouvent ici, à ſavoir que la puiſſance pruſſienne n'eſt point aſſez conſolidée pour que le choc de notre ſyſtême combiné avec celui de l'Autriche ne la réduisît pas en poudre, n'eſt pas tellement irreplicable, grace à la Ruſſie, qu'il n'y ait beaucoup de choſes à m'objecter : & toujours reſteroit-il même, dans les ſuppoſitions les plus défavorables à la Pruſſe, 1°. que ce ſeroit ouvrir une déplorable carriere à des jeux ſanglans, ſous un directeur auſſi mal habile que l'Empereur le moins militaire des hommes; 2°. que le plus grand ſuccès laiſſeroit, ſans contre-poids en Europe, un prince qui a des droits & des prétentions à tout ; 3°. enfin, & ſur-tout que c'eſt

c'eſt chercher bien péniblement ce que la nature des choſes nous offre, comme le printemps fait ſuccéder des bourgeons productifs à du bois mort & ſec.

Il y a quelques fautes de chiffres qui font que je n'ai pu ſaiſir la baſe de votre diſſentiment avec moi ſur le ſyſtême maritime ; mais je connois trop l'extrême juſteſſe de votre eſprit qui ne ſe paie pas d'illuſions, pour croire que nous ſoyons très-oppoſés ; &, quant à moi, je n'ai jamais prétendu dire que nous ne duſſions avoir une marine capable de faire reſpecter notre commerce. Il s'agit ſeulement de déterminer juſqu'où doit s'étendre ce commerce, du moins activement protégé. Vous ſentez, tout auſſi bien que moi, qu'une alliance avec l'Angleterre ne peut porter ſolidement que ſur un traité de commerce, qui trace une ligne de démarcation nette, préciſe & diſtincte ; car ils n'auroient pas auſſi beau jeu que

nous à une liberté illimitée ? comment ſoutiendroient-ils notre concurrence ? Et ces Indes, ces Antilles ne ſeront-elles pas juſqu'à la fin le pommier de la diſcorde, ſi l'on n'en cerne pas les racines parraſites & voraces ?

Quoi qu'il en ſoit, monſieur le Duc, ne vous laiſſez décourager ni par les dégoûts, ni par les difficultés ; graviſſez d'un pas ferme, quoique meſuré, & avec une ſuite inflexible, le ſeul ſentier non frayé qui puiſſe mener aujourd'hui à la gloire politique, &, ce qui eſt plus ſubſtantiel, à la pacification de l'univers. Il eſt ſi beau de réunir à tous les talens des héros, les principes d'un ſage, & les vues d'un philoſophe ! c'eſt une couronne ſi peu vulgaire, que de changer par un ſeul acte diplomatique toutes les vieilles formules, toutes les pitoyables rubriques, toutes les tracaſſeries meurtrieres de la politique moderne, que

votre courage doit être bien puiſſamment ſoutenu par une ſi magnifique perſpective.

Vous ſavez ſi je vous ſuis tout dévoué, & ſi vous pouvez diſpoſer de moi.

LETTRE XXI.

5 Septembre 1786.

Il eſt impoſſible que l'on vous donne des nouvelles plus exactes ſur la ſituation du prince Henri avec le Roi, que celles dont mes précédentes ſont remplies. Le prince lui-même ne ſe farde plus ſa poſition, & paſſant d'une extrémité à l'autre, comme tous les hommes foibles, clabaudant déjà, diſant que le pays eſt perdu; que les prêtres & les ſots, & les catins & les Anglois vont le précipiter dans l'abyme, il acheve par l'intempérance de ſa langue, ce que les indiſcrétions du chevalier d'O***, & les confidences perſonnelles de l'oncle au neveu quand il n'étoit que prince de Pruſſe, ont probablement trop fait connoître à Frédéric-Guillaume; il acheve, dis-je, de ſe perdre dans

l'esprit du Roi. Voilà mon opinion ; il quittera, si on le lui permet, ce pays où il n'a pas un ami, ni une créature, si ce n'est dans le subalterne le plus abject ; il quittera ce pays ; ou il deviendra fou ; ou il mourra : voilà mon pronostic.

Ce n'est pas que je sois convaincu que ce gouvernement-ci doive toujours marcher par des subalternes. Le Roi a trop peur d'avoir l'air d'être gouverné, pour n'en avoir pas besoin. Pourquoi seroit-il le premier homme chez qui les prétentions n'auroient pas été en raison inverse de la réalité ? Frédéric II, que la nature avoit si bien fait naître pour le commandement, n'a jamais montré la peur de paroître être mené. Il étoit sûr de ne l'être pas ; celui-ci en tremble ; il le sera donc. Tant que les choses iront toutes seules, il n'en aura pas l'air ; rien n'est plus aisé dans ce pays-ci, que de recevoir & de dépenser. La machine

eſt montée de maniere qu'il y a de ſi gros excédens ! quelques attentions de détail, quelque ſurveillance de police, quelques changemens dans les ſous-ordres, quelques coquetteries à la nation ; (à laquelle, ſoit dit en paſſant, on paroît réſolu d'immoler l'amour-propre des étrangers, de ſorte qu'ainſi que je l'ai toujours dit, la gallomanie du prince Henri nous a fort mal ſervi, même en ceci) cela va tout ſeul. Il ſe fera du bien ; car ce n'eſt pas ici comme ailleurs, où le paſſage entre le mal & le bien eſt quelquefois pire que le mal, & où les réſiſtances ſont terribles. Tout ſe fait *ad nutum.* D'ailleurs, les cordes ſont ſi tendues, qu'elles ne peuvent qu'être relâchées. Le peuple a été ſi opprimé, ſi vexé, ſi preſſuré, qu'il ne peut plus qu'être ſoulagé. Tout ira donc, & preſque de ſoi-même, tant que la politique extérieure ſera calme & uniforme. Mais

au premier coup de canon, ou ſeulement à la premiere circonſtance orageuſe, comme il crouleroit, tout ce petit échafaudage de médiocrité! comme les miniſtres ſubalternes ſe rapetiſſeroient! comme tout, depuis la chiourme effrayée, juſqu'au chef éperdu, appelleroit un pilote!

Qui ſeroit ce pilote? le duc de Brunſwick. Je n'en doute preſque pas; parce que le petit amour-propre n'eſt plus rien au jour de la bagarre, qu'une aptitude de plus à la peur; parce que d'ailleurs le Prince eſt de tous les hommes celui qui ménagera le plus le petit amour-propre; qu'il ſe contentera de faire ſans paroître qu'il ſera le ſerviteur des ſerviteurs, le plus poli, le plus humble, & à coup ſûr le plus adroit des courtiſans, en même temps que ſa main de fer enchaînera toutes les petites vues, toutes les intrigues, tous les partis. Voilà mon horoſcope, & je ne crois pas qu'il y en

ait un autre de raiſonnable à tirer aujourd'hui.

En l'état, c'eſt Hertzberg qu'il faut ménager, & le comte d'Eſt** n'y eſt pas propre, parce qu'il l'a trop déſerté autrefois, & qu'il ſent bien qu'il y auroit indélicateſſe & lourde gaucherie à revenir trop bruſquement. Au reſte, ce Hertzberg peut ſe perdre lui-même par ces jactances & ſon oſtentation vaniteuſe. C'eſt un moyen de culbuter les gens en place que les courtiſans emploieront, vu le caractere du Roi, & qui pourra réuſſir.

Mais c'eſt la Hollande, cette Hollande convulſive, à laquelle il faudroit aviſer. On eſt convaincu que nous y pouvons tout; & bien que je ne croie pas cela auſſi vrai qu'on le tient pour indubitable, je penſe du moins que ſi l'on diſoit au parti qui s'eſt tant avancé, probablement ſur la conviction, que nous étions derriere lui pour le ſoutenir, (car com-

ment ſe chargeroient-ils ſans ſûretés dans les futurs contingens d'une telle reſponſabilité ?) *arrêtez-vous à tel point*, on ne fut pas obéi. On ſent bien qu'à cet égard je ne prétends ni ne veux donner d'avis. Je ſuis trop loin de la vérité ; je ne la vois que par le verre à facettes des paſſions, & M. d'Eſt * * ne me dit rien ; mais ce que j'apperçois diſtinctement, c'eſt que l'orage qui ſe forme ſur ces marais, peut envelopper d'autres pays. La légation françoiſe de Berlin ne vous dira pas cela ; ce n'eſt pas ſa manière de voir : elle eſt perſuadée que l'intérêt de frère n'influera point ſur les liaiſons du Roi. Moi, j'en doute ; j'ai de fortes raiſons d'en douter. Hertzberg eſt tout Hollandois ; c'eſt la ſeule façon décente qu'il ait d'être Anglois ; & ce miniſtre peut beaucoup pour la politique extérieure qu'au demeurant il n'entend pas. Je lui diſois l'autre jour ſur ſon éternelle répé-

tition : LE ROI SERA CAUTION DU STATHOUDER. « Je respecte » trop le Roi pour vous demander » qui sera la caution de la caution ; » mais j'oserai vous dire : *comment » fera-t-il respecter sa caution?* Qu'ar-» rivera-t-il, lorsque la France lui » aura démontré que le Stadhouder » est contrevenu aux engagemens » pris sous sa sanction ? Ce n'est » pas de la Hollande que le Roi » est beau-frere ; & l'affaire de Na-» ples vous montre assez comment » on sait éluder les interventions » de famille. Que peut le Roi contre » la Hollande ? Et n'est-il pas trop » équitable pour exiger que nous, » qui ne pouvons pas vouloir que les » Hollandois soient Anglois, nous » risquions notre alliance pour le » chevalier des Anglois ? » . . . A tout cela Hertzberg, qui ne voit dans ce monde sublunaire que Hertzberg & la Prusse, répondit des choses vagues ; mais à ces mots : *que*

peut le Roi contre la Hollande? il dit entre ſes dents avec un air très-ſombre: *elle ne le déſieroit pas, je crois.* Encore une fois, prenez garde à la Hollande, où la légation angloiſe aſſure, par parenthèſe, que nous avons acheté la ville de Schiedam; que M. de Calonne nommément y prodigue l'or, & qu'en un mot il eſt perſonnellement le tiſon de la diſcorde.

J'ai réſervé les queſtions qui commencent votre lettre pour les dernieres: d'abord, parce qu'elles ſont moins preſſées, puiſqu'il paroît impoſſible que l'Empereur entreprenne rien ſur la Turquie européenne avant le printemps prochain; enſuite, parce qu'il me faut me recorder, le concours des circonſtances de la mort du Roi & de l'avénement de Frédéric-Guillaume au trône, ayant demandé preſque excluſivement mon attention, & repouſſé dans un plus grand éloignement les objets moins

voiſins : encore crains-je bien que ma moiſſon ne ſoit ſtérile ; la Pruſſe n'ayant, avec ces pays diſperſés à plus de quatre cents lieues, aucune relation ni de commerce ; parce qu'il n'y a point de grand négociant ; ni de politique, parce que les diplomaties pruſſiennes ſont extrêmement mauvaiſes. Et quant aux particuliers qu'on voit dans le monde, ils ſont ſi ignorans, qu'on n'en peut tirer aucune lumière. Buckholz qu'ils ont à Varſovie, homme très-ordinaire, mais actif ; & leur chargé d'affaires à Pétersbourg, Huttel, homme inſtruit, leur mandent que la Ruſſie eſt plus pacifique que le Turc, & que les provinces de l'intérieur ottoman invoquent la guerre. Quant aux provinces frontieres, celles qui appartiennent aux Tartares, ne ſont certainement pas amies des Ruſſes. La Moldavie & la Valachie ont des Hoſpodars, qui en leur qualité de Grecs ſont ſûrement vendus

à qui veut les acheter, & par conſequent à la Ruſſie. L'Empereur les tracaſſe, & ſe fait haïr là comme ailleurs. J'en dirai davantage, & je tâcherai d'eſquiſſer l'idée d'un voyage ſur les bords de ces contrées, fait ſous le déguiſement de marchand & dans le plus ſévere incognito; il inſtruiroit de l'état des frontieres, des magaſins, des diſpoſitions des peuples, &c. &c.; enfin, de ce qu'on doit craindre ou eſpérer dans le cas où il en faudroit venir au VETO armé (dans lequel il eſt bien probable que le Pruſſe nous aideroit très-volontiers & de toute ſa force); c'eſt-à-dire, ſi l'Empereur ſe décidoit à ne tenir aucun compte de nos repréſentations, comme il en a déjà fait montre deux fois. Peut-être ſerois-je plus utile dans un tel voyage qu'à Berlin, où ma carriere eſt ſemée de chauſſes-trapes, & où elle le ſera auſſi long-temps, qu'on ne m'accréditera pas, du moins comme conver-

ſeur ; ce qui ſeroit d'autant plus convenable peut-être, qu'on s'ouvre quelquefois davantage à un tel interlocuteur qu'à un miniſtre ; attendu que les refus ou les propoſitions n'ont plus les conſéquences miniſtérielles, & qu'ainſi l'on s'éclaircit les uns les autres ſans ſe compromettre.

Faites une ſérieuſe attention à ceci, je vous prie. En vain me recommandez-vous de *peu marquer*. Permettez-moi de vous le dire : il eſt impoſſible, malgré tous mes efforts, que je ne marque pas. J'ai trop de célébrité & d'affinités avec le prince Henri, qui eſt un vrai héros-femme, & qui n'a aucune eſpece de ſecret ; on me fait parler lorſque je n'ai rien dit ; on dénature ce que j'ai dit, lorſque j'ai parlé. Il eſt impoſſible de ſe faire une idée de tout ce qu'on m'a prêté depuis la mort du Roi ; c'eſt-à-dire, depuis une époque où j'ai profité de l'interruption des ſociétés, pour me tenir abſolument

clos, & ne travailler qu'en minant. Le comte d'Eſt * * me défavoriſe autant qu'il peut. La légation angloiſe crie : *fœnum habet in cornu : longè fuge*. Les favoris m'écartent ; les beaux-eſprits, les prêtres & les viſionnaires font ligue, &c. &c. : chacun craint pour ſon domaine, parce que ma deſtination n'eſt pas connue. Je ne puis reſter avec utilité, qu'autant qu'on trouvera moyen de faire dire au comte Fincheſtein, que je ne ſuis rien qu'un bon citoyen & un bon obſervateur; mais que je ſuis cela, & qu'on m'a permis de donner mon avis. Je ne puis pas douter que ce Miniſtre ne deſire fort qu'on lui diſe ce peu de mots ; quoi qu'il en ſoit, je dois en conſcience le répéter : mon rôle devient tous les jours plus difficile & plus louche ; & pour que je ſois vraiment utile, il me faut un caractere quelconque, ou être employé ailleurs.

Le prince Henri chante aujourd'hui la palidonie. Il reprétend encore une fois Hertzberg enferré, & inceſſamment perdu. Il dit des merveilles du duc de Brunſwick. Il ſe promet tôt ou tard une grande influence; il ne ſe preſſera pas; il louvoiera ſix mois; il aſſure que les projets anglois ſont abſolument avortés. Hertzberg, dit-il, ſe conduit comme s'il avoit perdu la tête, & préciſément comme ſi lui prince Henri le conſeilloit, pour le précipiter, &c. &c. Enfin, c'eſt un mélange d'exaltation & de rodomontades, de préſomption & d'anxiétés, un flux de paroles ſans rien de poſitif, de demi-mots ſans valeur déterminée; que de l'exagération & de l'enflure; d'où il eſt difficile de conclure s'il ſe trompe, ou s'il veut tromper: s'il ſoutient le procès de ſon amour-propre, ou s'il ſe repaît d'illuſions, ou même s'il a lui récemment à ſes yeux quelque rayon d'eſpoir;

d'eſpoir; car, ainſi que j'ai l'ai dit; il n'eſt vraiment pas impoſſible que Hertzberg ſe perde par ſa jactance. Au reſte, le prince Henri me preſſe de me faire donner un caractere pendant que le Roi ſera en Pruſſe & en Siléſie, ou du moins un crédit quelconque auprès du comte Fincheſtein, qui puiſſe le communiquer au Roi.

Rien n'eſt changé dans les nouvelles habitudes de celui-ci; madame Rietz eſt allée le voir une ſeule fois: Mais ſamedi paſſé il écrivit au fils qu'il a de cette femme, avec cette ſouſcription: *à mon fils Alexandre, comte de la Marche.* Il a ennobli & même baronniſé la maîtreſſe du margrave Schwedt, (baronne de Stoltzenberg; c'eſt le titre d'une baronnie d'environ huit mille écus de rente que le Margrave lui donne) qui n'eſt autre choſe qu'une aſſez jolie Allemande, autrefois comédienne, & dont le Margrave a un fils. On n'a pas voulu refuſer la ſeule choſe que demande &

que puiſſe demander ce vieillard de ſoixante-dix-ſept ans. C'eſt peut-être auſſi pour ſe donner un prétexte d'en faire autant pour madame Rietz. Le mari de celle-ci eſt Erzkammerer, ce qui revient à peu près à premier valet-de-chambre & tréſorier de la caſſette ; mais on croit qu'il ne fera que ſa fortune pécuniaire ; ſa femme n'a juſqu'ici nulle influence ſérieure.

Le maréchal de cour Ritwitz, étant ſoudainement devenu fou furieux à la ſuite d'un démêlé avec un des officiers de la bouche, on a propoſé au Roi un M. de Marwitz, homme tout-à-fait inſignifiant. Autant vaut celui-là qu'un autre, a dit le Roi. Eſt-ce inſouciance ? Eſt-ce peur d'importance attachée à une place, qui véritablement n'en mérite guere ? C'eſt ce qu'il eſt impoſſible de décider.

M. de Lucchéſini augmente de prétentions. Il veut une place, finance ou commerce, probablement la direction de la ſociété maritime ; mais

c'eſt tendre bien haut. Avec de l'eſprit & des connoiſſances, il a une de ces tournures auxquelles on ne s'accoutume pas à marier l'ambition; tout au plus le jettera-t-on dans le corps diplomatique auquel il eſt propre. Je crois cet Italien un des plus ardens à m'écarter du Roi, qui, au reſte, ſera très-peu abordable juſqu'à l'hiver.

La commiſſion pour la régie paroît juſqu'ici plutôt une eſpece de chambre ardente qu'une commiſſion paternelle. On parle beaucoup plus de ſommes dont l'emploi n'eſt pas juſtifié, que d'aléger les acciſes. M. de Werder, préſident de la commiſſion, eſt d'ailleurs connu pour l'ennemi perſonnel de quelques-uns des membres de la régie. Cela, peut-être, a donné lieu au ſoupçon; c'eſt cependant le duc de Brunſwick qui a propoſé Werder: à la vérité ce prince avoit beſoin de lui pour quelques affaires relatives à ſon pays.

Hertzberg a certainement eſſuyé

une bourrafque, & le crédit du comte Fincheftein en paroît augmenté. Mais j'avoue que la nuance me femble imperceptible, & je perfifte à croire que Hertzberg eft inébranlable par toute autre chofe que fes propres maladreffes.

LETTRE XXII.

8 Septembre 1786.

LE fix, à la revue de l'artillerie, j'étois defcendu de cheval pour fuivre le Roi fur le front des troupes. Le duc de Brunfwick m'a joint, &, tout en caufant mortiers, bombes & batteries, nous nous fequeftrions ; & auffi-tôt que nous avons été feuls, il s'eft mis à me parler de la prodigieufe connoiffance que j'avois du pays, de maniere à me faire fentir qu'il avoit lu mon mémoire au Roi ; puis, me parlant de l'aurore du nouveau regne, il a fauté brufquement à la politique extérieure ; & après beaucoup de détails trop longs & peu utiles à rapporter, il m'a dit : « au nom de Dieu, arrangez-vous » en Hollande ; mettez le Roi à fon » aife ; le Stathouder fera-t-il jamais

„ là-bas autrement que *ad honores ?*
„ Vous y avez tout crédit ; vous
„ ne pouvez pas le perdre ce crédit :
„ le parti qui vous le donne ſeroit
„ trop en danger ſi vous le perdiez.
„ Encore une fois, mettez-nous à
„ notre aiſe de ce côté, & je vous
„ réponds de tout le reſte ſur ma tête ;
„ mais hâtez-vous, je vous en prie.
„ Je pars dimanche pour Brunſwick.
„ Venez m'y voir pendant le voyage
„ du Roi en Siléſie ; nous pourrons
„ cauſer librement, & nous ne le
„ pourrons bien que là ; mais écrivez
„ à vos amis qu'ils emploient leur
„ influence à décider le miniſtere de
„ France à la modération avec le
„ prince d'Orange, qu'encore ne
„ peut-on pas proſcrire ſans convul-
„ ſions. Rien n'eſt mûr pour s'en
„ paſſer ; qu'ils le ſauvent, ils ne
„ peuvent pas rendre un plus grand
„ ſervice à l'Europe. Ne ſont-elles
„ donc pas connues chez vous, les
„ formes qui ne changent rien à

» rien, & qui font tout ſupporter ? »
Nous nous ſommes ſéparés, parce que cela commençoit à faire ſenſation ; mais dites-moi ſi je ne dois pas aller à Brunſwick cauſer avec lui à ſon aiſe ?

Je dois ajouter à ceci que le comte de Goertz a emmené huit chaſſeurs avec lui, qui ſont deſtinés à porter ſes lettres juſqu'aux frontieres des Etats pruſſiens, afin qu'il ne paſſe point de dépêches ſur terre, ni par mains étrangeres. Au reſte, le duc de Brunſwick m'a répété ce que m'avoit dit le prince Henri, & que j'avois oublié de mander, que l'un des principaux motifs du choix du comte de Goertz eſt ſon ancienne amitié avec M. de Veyrac.

J'ai conclu de ma converſation avec le Duc, qu'il étoit ou qu'il feroit bientôt le maître des affaires, & cela m'a expliqué le nouvel accès de joie, d'eſpoir & de préſomption où eſt le prince Henri, à qui le

madré Brunſwickois aura perſuadé, qu'avec de la patience le ſceptre lui ſeroit dévolu, & que lui, duc, ne ſeroit que connétable. (On dit qu'à Kœnigsberg il ſera déclaré feld-maréchal.) Cela joint, à ce que le Duc aura fait arrondir & diſparoître les diſcuſſions d'intérêt pécuniaire, tourne la tête au prince, qui me diſoit l'autre jour : *que le Duc étoit le plus loyal des hommes, & ſon meilleur ami; qu'à la vérité il ne penſoit pas ainſi il y a quinze jours; mais*, &c. &c. &c.; de ſorte que c'eſt en quinze jours que s'eſt opérée cette métamorphoſe. Il n'y a en réſultat nulle différence entre un imbécille & l'homme d'eſprit qui ſe laiſſe ainſi tromper. Il n'y a en réſultat nulle différence entre un ſot & l'homme d'eſprit qui ſe laiſſe perſuader qu'un ſot eſt un homme d'eſprit. Or ces deux choſes arrivent tous les jours au prince Henri. Il part le 13 pour Rheinsberg, & il en reviendra la veille du retour du Roi.

La ſerveur de novice paroît ſe ralentir un peu. J'ai de fortes raiſons de croire que mademoiſelle de Voſs eſt prête à céder : œillades, converſations fréquentes, (car cette aſſiduité à Schoenhauſen n'eſt pas pour la Reine douairiere) préſens acceptés, (un canonicat pour ſon frere) crédit eſſayé : (c'eſt elle qui a fait placer mademoiſelle de Vierey auprès de la princeſſe Frédérique de Pruſſe) or, demander c'eſt promettre. En un mot, depuis l'avénement tout annonce que le diadême eſt un beau fard : tant mieux au reſte; il n'y a que la chûte qui puiſſe rendre cette maîtreſſe peu dangereuſe; elle eſt toute Angloiſe, & n'eſt pas incapable d'intrigue. D'ailleurs, quand on penſe que le crédit d'une madame du Trouſſel a pu, ſous un Frédéric II, donner des places, même importantes, on ſent ce qui arrivera ſous un autre Roi, auſſi-tôt que l'on s'aviſera que l'intrigue peut

quelque chose à la cour de Berlin comme aux autres.

Madame Rietz a reçu hier un diamant de quatre mille écus. De l'argent, un titre, peut-être, paroissent devoir être ses lettres de vétérance.

On montre son fils à présent comme comte de la Marche. Il a une maison particuliere.

Le général Kalchstein, disgracié par le feu Roi, & regretté de tout le monde, a reçu un régiment.

Maintenant, & jusqu'à ce que j'aie de nouveaux détails sur Berlin, voici une anecdote importante, & que je crois devoir envoyer dans l'état douteux de santé de l'impératrice de Russie. Il y a environ six ans qu'un jeune étranger au service de France, bon gentilhomme, fut adressé à la G**-D*** par une femme qui a eté élevée avec elle, & qui est restée son intime amie. Ce jeune homme avoit l'intention

d'entrer au ſervice de Ruſſie ; il fut préſenté au G** D** par la D***, qui ſollicita avec de vives inſtances, & en ſa préſence même, une place pour ce jeune homme auprès de ſon mari.

Cependant le jeune protégé, bien fait, & d'une figure agréable, alloit ſouvent chez la P***. Attiré par elle, fêté, diſtingué, comblé de bontés, il devint amoureux, & ſon trouble extrême l'apprit à la G**-D***. Un ſoir de grande cour & de bal maſqué, elle le fait conduire par une de ſes femmes dans un appartement mal éclairé, & aſſez écarté de ceux où étoit la cour. Peu de momens après, la conductrice du jeune homme le quitte, en lui recommandant d'attendre, & la G**-D*** arrive en domino noir. Elle ôte ſon maſque, prend le jeune homme par la main, le conduit près d'un ſofa, & l'y fait aſſeoir à côté d'elle. Alors la G**-D***

lui dit, qu'il faut opter entre le service de France & celui de Russie, lui laissant d'ailleurs un certain temps pour se résoudre. Les agaceries, les caresses mêmes succèdent; le jeune homme incertain, épris, éperdu d'amour & de peur, fut fort gauche au commencement de l'entrevue. La G**-D*** le rassura, l'enhardit, lui fit toutes sortes d'avances; enfin le jeune homme triompha de sa propre timidité, & fut même très-vaillant.

A cette scene de transports succéderent soudain des adieux qui tenoient autant de la terreur & du despotisme que de l'amour. La G**-D*** ordonne au jeune homme du ton le plus tendre, mais le plus absolu, de dire au G**-D** qu'il ne peut accepter la place de capitaine qu'on lui destinoit; elle ajoute qu'il faut partir, partir aussi-tôt; qu'il lui en coûteroit la tête, si la moindre chose transpiroit; enfin,

elle le presse de demander une marque de souvenir; & le jeune homme, effrayé, saisi, tremblant, demande un ruban noir qu'elle détache de son domino; il reçoit ce gage; il perd tellement la tête, qu'il part du bal même, & quitte Pétersbourg, sans prendre ni moyens de correspondance, ni arrangemens pour l'avenir, ni précautions d'aucun genre pour sa fortune. Tres-peu de jours après il vuida le pays, courant jour & nuit, & n'écrivant au G** -D** qu'après avoir franchi les frontieres de Russie; il en a reçu une réponse très-gracieuse, s'en est tenu là, & est revenu en France, où il suit le service. Cet homme a peu de caractere, mais il ne manque pas d'esprit; dirigé, il pourroit assurément être utile, du moins pour courir une chance aussi extraordinaire; mais alors il faudroit qu'il allât en Russie avant le changement de regne, & qu'il tâtât le terrain, aujourd'hui que

la G**-D*** n'a plus tant de peur. Je ne le connois point perſonnellement ; mais je puis diſpoſer de ſon ami intime, qui eſt un homme parfaitement sûr. Au reſte, je n'ai pas cru devoir nommer le héros de l'aventure, qu'il n'eſt pas néceſſaire de connoître, ſi l'on ne veut pas s'en ſervir. Si au contraire on croit utile de ſuivre cette ouverture, je le nommerai courier par courier.

Certainement l'électeur de Baviere n'eſt pas bien. Il pourroit ne pas vivre juſqu'à l'hiver, & il paroît difficile qu'il aille juſqu'au printemps. J'irai d'ici à Dreſde, afin de n'avoir pas l'air de ne m'abſenter que pour le duc de Brunſwick ; j'y ſerai ſept ou huit jours, autant à Brunſwick, & trois ou quatre ſemaines en tout. Mon voyage ſera préciſément du même nombre de jours que celui du Roi, pendant lequel il n'y a rien à apprendre ; au lieu qu'aſſurément je mettrai ma

courſe à profit, & ſaurai en huit jours à Brunſwick, ce que je ne devinerois pas en trois mois ici.

En voilà trop long pour parler aujourd'hui de la Turquie européenne. Je doute qu'on puiſſe empêcher l'Empereur, s'il n'eſt pas dépourvu de toute habileté, d'aller le jour où il voudra, juſqu'à l'embouchure du Danube ; mais auſſi ce jour-là il devient l'ennemi naturel de la Ruſſie, qui le trouveroit de trop dans la mer Noire, & là peut-être avorteront des deux côtés les projets combinés. On m'aſſure que la Moldavie & la Walachie deſirent appartenir à l'Empereur. Je ne ſaurois le croire, puiſque ſes propres payſans déſertent & vont en Pologne même, plutôt que de reſter chez lui ; mais ces pays ſont abſolument ouverts, & je penſe que ce n'eſt que dans la Romélie & la Bulgarie qu'on pourroit tenir ferme. Je crois enfin que nous ſeuls, par

promeſſes ou menaces, pouvons empêcher l'Empereur de travailler à cette grande démolition; que la Ruſſie opéreroit demain ſeule, s'il faut en croire toutes les rodomontades de Saint-Pétersbourg; mais après-demain que feroit-elle? Au reſte, vous n'ignorez pas ſans doute qu'elle a reçu quelqu'échec; que le prince Héraclius a été obligé de déſerter ſa cauſe; qu'elle eſt encore une fois réduite à défendre le Mont-Caucaſe, comme frontiere; qu'elle n'a rien ſur le pendant, qui lui mettoit le pied dans les entrailles ottomanes, & que ce feroit peut-être le vrai moment de lui reprendre la Crimée. Si toutes ces nouvelles ſont vraies, & ces conjectures fondées, il eſt impoſſible que je ſache, auſſi-bien que vous, aucune de ces choſes.

La queſtion relative au bailliage de Wuſterhauſen a été accommodée très-noblement par le Roi. Il le reprend, & donne annuellement cin-

quante

quante mille écus au prince Henri, qui eſt obligé d'en laiſſer dix-ſept au prince Ferdinand ; le bailliage n'en rapporte qu'environ quarante-trois.

Maintenant le prince Ferdinand revient contre la renonciation au margraviat d'Anſpach. Or, comme on ſait que le prince Ferdinand ne veut rien & ne fait rien par lui-même, il eſt évident qu'il eſt pouſſé par le prince Henri ; & d'autant que c'eſt-là le *manet alta mente repoſtum* contre M. de Hertzberg. Il eſt difficile d'imaginer rien de plus gauche, & de plus propre à ſe brouiller à jamais avec le Roi.

J'avois toujours regardé la ſingularité de M. de Romanzow, de ne point draper, & ſon démêlé avec le comte de Fincheſtein, ſur le non envoi d'un complimenteur à Pétersbourg ; démêlé aſſez vif pour que le Comte lui ait demandé s'il avoit ordre de ſa cour de lui parler ainſi ;

comme un coup de tête de jeune homme, d'autant plus que le baron de Reeden, envoyé de Hollande, n'a pas drapé non plus par économie, & qu'ainſi l'on n'a pas mis une très-grande importance à cet appareil. D'ailleurs, comme ces débats ont très-ridiculement occupé le corps diplomatique pendant huit jours, & que M. d'Eſt**, qui s'y eſt bien conduit, n'en aura pas fait faute à ſon cabinet, j'avois cru inutile d'en parler. Mais M. de Romanzow, ſeul entre tous les miniſtres étrangers, n'allant point à l'enterrement à Potsdam, cette marque d'inſouciance ou de mécontentement faiſant ſenſation, & le temps néceſſaire pour recevoir des ordres étant écoulé, j'aviſe de ce fait, auquel cependant je ne donne pas autant d'attention que le parterre, mais qui déplaît beaucoup aux loges. Au reſte, le cabinet de Berlin devroit ſavoir depuis long-temps que la Ruſſie eſt entiérement perdu pour

luì jusqu'au regne du Grand-Duc ; mais il est impossible de heurter de front plus & plus impoliment que ne fait M. de Romanzow.

LETTRE XXIII.

10 Septembre 1786.

VOICI quelques détails ſur ce qui s'eſt paſſé à Potsdam le jour de l'enterrement.

Le Roi eſt arrivé à ſept heures. Il eſt allé à ſept heures & demie avec meſdames les princeſſes Frédérique, Louiſe de Brunſwick, les demoiſelles de Knisbec, de Voſs, &c. voir la chambre de Frédéric; elle étoit petite, tapiſſée en drap violet, chargé d'ornemens noirs & argent. Au fond ſe trouvoit une eſtrade ſur laquelle étoit placé le cercueil au-deſſous du portrait du héros. Ce cercueil étoit richement garni en drap d'argent galonné d'or. Vers la partie correſpondante à la tête, on voyoit un caſque d'or, l'épée que Frédéric portoit, le bâton de commandement, le ruban de l'Aigle-noir, des éperons d'or. Autour du cercueil étoient huit

tabourets, ſur leſquels on avoit placé huit carreaux d'or deſtinés à porter, 1°. la couronne royale; 2°. la boule d'or, ſurmontée d'une croix; 3°. la boîte d'or, contenant le ſceau; 4°. le bonnet électoral; 5°. le ſceptre; 6°. l'ordre de l'Aigle-d'or, en diamant & autres pierres précieuſes; 7°. l'épée royale; 8°. la main royale. La baluſtre étoit couverte de velours violet. Un luſtre ſuperbe pendoit au milieu, & aux deux côtés s'élevoient deux pyramides tronquées de marbre blanc veiné de noir; c'étoit du drap blanc marbré avec beaucoup de vérité. Cette chambre m'a paru trop peu éclairée.

Sa Majeſté a paſſé enſuite dans le ſallon du dais, tendu de noir & orné avec des plaques d'argent du château de Berlin, puis dans la grande ſalle tendue de noir. Huit colonnes poſtiches & noires avoient été ajoutées à cette immenſe ſalle. Pour tout ornement il y avoit des guirlandes

de branches de cyprès, & encore trop peu de lumieres.

Au bout d'une demi-heure le Roi eſt rentré dans ſes appartemens; à huit heures & demie les princes Henri, Ferdinand & le duc de Brunſwick ſont venus voir les mêmes ſalles & n'y ſont reſtés que cinq minutes.

A neuf heures & un quart le Roi eſt venu chez le prince Henri. Les régimens des gardes ſe ſont formés ſous les fenêtres; on a apporté le dais; c'étoit un fond de velours noir, entouré d'un drap d'or, garni d'une crépine ou frange. Sur le fond d'or étoient des aigles noirs. Douze bâtons couverts de velours ſupportoient le dais & étoient ſurmontés de douze aigles d'argent de la hauteur d'un pied, ce qui faiſoit un bon effet.

Après le dais eſt venu le corbillard, fort large, fort peu élevé, couvert de ſatin blanc, garni en franges d'or, tiré par huit chevaux couverts de velours noir.

Le corbillard, ſuivi d'un carroſſe coupé de velours noir, ſurmonté d'une couronne noire, attelé de huit chevaux blancs, enharnachés de velours noir, ſur lequel on avoit attaché des aigles noirs brodés en or. La livrée, les laquais de chambre, les heyducs, les coureurs, les piqueurs, les pages ſuivoient.

Les princeſſes conduites par MM. de Goertz & de Bishopswerder ont été à l'égliſe.

A dix heures on s'eſt mis en marche. Le lieu de l'aſſemblée étoit la grande ſalle aux huit colonnes. On avoit pratiqué une rampe douce, qui alloit juſqu'à la porte, & c'eſt là que le corbillard eſt venu prendre le cercueil. Le chemin depuis le château juſqu'à l'égliſe étoit de planches & couvert de drap noir. La marche, vraiment ſuperbe, s'eſt faite avec beaucoup d'ordre. Les troupes formoient deux haies.

On eſt arrivé à l'égliſe, illuminée

en bougies & en lampions ; on a déposé le cercueil sous une coupole soutenue de six colonnes en marbre blanc ; les orgues se sont fait entendre, & bientôt après a commencé la musique ; elle a duré une demi-heure, & l'on s'en est retourné sans désordre, mais non pas processionnellement.

De retour au château on a trouvé les tables préparées ; à midi on a servi ; à une heure & demie on s'est levé. Le Roi, le prince Henri, le duc de Brunswick & les princesses ont été à Sans-Souci.

Nulle comparaison pour la magnificence, le goût, la richesse, avec nos catafalques de l'église de Notre-Dame ; mais pour le pays, pour le temps, on a fait tout ce qu'on pouvoit faire.

Beaucoup d'ordre depuis le commencement jusqu'à la fin. La musique médiocre, sans effet, sans force,

ſans charme, mauvaiſe éxécution, pas une voix, excepté Conciliani qui a mal chanté.

Les tables bien ſervies, abondance, choix ; beaucoup de domeſtiques, bon ordre.

Chaque aide-de-camp-général faiſoit les honneurs d'une table. Vins de France, du Rhin, de Hongrie à profuſion.

Le roi allant à table, conduiſoit le prince Henri. Sa Majeſté a ſalué avec nobleſſe dans toutes les occaſions. Sa phyſionomie n'étoit ni ſérieuſe ni trop gaie.

Elle a temoigné ſon contentement à M. de Reck, qui lui a répondu : c'eſt M. le capitaine Gonthard qui a tout fait : je n'ai d'autre mérite que celui de lui avoir procuré tout ce dont il a eu beſoin.

Le Roi avoit le grand uniforme de ſes gardes. Les princes étoient en bottes : celui de Goethen avoit des

éperons de deuil, ce qui a été remarqué.

Le Roi eſt allé ſeul & revenu ſeul avec le duc de Brunſwick.

LETTRE XXIV.

22 Septembre 1786.

Le Roi part demain ; rien n'eſt changé à l'ordre de ſon voyage ; il ſera de retour le vingt-huit, & repartira le deux pour la Siléſie. J'aurai très-probablement à ſon retour une occaſion naturelle de parler finances, & des moyens de remplacement. Il faut abſolument que d'ici là Panchaud combine avec moi un plan de commerce dans nos fonds, bon pour nos finances, & ſur-tout bon pour le Roi, qu'il s'agit d'allécher. Sentez l'importance de ceci.

Bishopſwerder augmente en crédit & s'en cache avec ſoin. Welner, entour un peu ſubalterne, mais pourvu d'eſprit, de manége & de connoiſſances de l'intérieur ; viſionnaire quand il l'a fallu pour plaire ; guéri des viſions, depuis que le Roi veut

tout au moins qu'on s'en cache ; actif, appliqué, & ſur-tout aſſez obſcur pour qu'on puiſſe s'en ſervir ſans jalouſie, Welner paroît s'accréditer infiniment ; il a ce qu'il faut pour réuſſir, & même déjouer tous les concurrens. (1)

Je vous répete que Boden n'eſt pas à négliger pour les inſinuations ; il eſt vain & doit être corruptible ; car toujours ſoupçonné de la cupidité la plus inſatiable & la plus vile dans ſes moyens, il a perdu une place de huit mille écus d'Allemagne par la mort du landgrave de Caſſel, & il eſt, dit-on, aux expédiens ; il eſt avec le Roi en correſpondance, même aſſez intime ; ce qu'il répétera ſouvent portera coup ; c'eſt bien l'homme pour tuer Hertzberg, qui au reſte a eu du deſſous ſur la Hollande, & malgré qui on pourroit bien rappeller Thulemeier.

(1) Il eſt aujourd'hui miniſtre abſolument principal.

Le prince Henri eſt toujours bercé d'eſpérances : je ne doute pas que le duc de Brunſwick ne l'ait enjollé. Au reſte, il eſt exactement au point où il étoit, excepté le moins bien de Hertzberg. C'eſt M. d'Alvensleben que le Roi deſtine à la miſſion de France : homme de grande naiſſance, de ſens & de ſageſſe, dit-on : il eſt à Dreſde ; je tâcherai de le voir avec ſoin ; j'emporte des lettres pour lui.

Perſonne n'eſt content ; militaire, civil, cour, miniſtres, tous font la moue. Je crois qu'ils s'attendoient à la pluie d'or ; au reſte, rien de changé dans mes pronoſtics, qui ſe réduiſent à ces deux mots : le commun des martyrs, ſi tout eſt tranquille ; afin de pouvoir ſe perſuader que l'on gouverne le duc de Brunſwick, s'il y a de l'orage ou des circonſtances difficiles.

Au nom des affaires & de l'amitié, n'oubliez pas un plan d'opérations de finance. On ſoutient Schulenbourg,

& j'ai lieu de croire qu'il eſt ſauvé. J'influerois ſur le travail des finances, que je ne chercherois point à le verſer ; il nous vaudra mieux qu'un autre, le ſeul baron de Knyphauſen excepté, & celui-ci ne ſera jamais rien auſſi long-temps que Hertzberg ſera quelque choſe.

Songez que vous avez un imbécille pour miniſtre en Bavière, qui devient une miſſion importante à la mort de l'Electeur. Si l'on compte me placer, & il le faut bien ſi l'on veut que je ſerve, ne feroit-on pas bien de me faire débuter ainſi ?

LETTRE XXV.

A Dreſde, 16 Septembre 1786.

Je ne vous dirai encore rien de particulier ſur ce pays, comme vous pouvez croire ; car, que découvre-t-on en courant ? D'ailleurs, je retrouve l'inconvénient de n'être point accrédité, & par conſéquent de ne pouvoir avec décence parler affaires qu'en termes très-généraux & très-amphigouriques.

Le miniſtre des affaires étrangeres, Stuterheim, chez qui j'ai dîné, eſt, dit-on, un puits de ſecret, & ſes ſous-ordres ſont, par conſéquent, très-réſervés. Au reſte, les miniſtres vont ici au *rapport* plutôt qu'ils ne travaillent. Aller au *rapport* eſt le mot conſacré. Mais j'ai ſi bien vu ſous Frédéric II, que le Roi qui gouvernoit le plus par lui-même, étoit

encore aſſez peu le maître, & infiniment trompé, que je ſais à quoi m'en tenir ſur ces *dictums* de cour.

J'ai vu M. d'Alvensleben; s'il va en France, je ne crois pas qu'il y vive long-temps; c'eſt un homme uſé, qui ne ſe ſoutient que par ſon extrême ſobriété & ſa ſequeſtration preſque abſolue de la ſociété. Il a une aſſez grande connoiſſance de l'Allemagne; il paſſe pour un homme ſage & meſuré, réuſſit où il ſe montre; & donne bonne opinion de ſon caractere moral. Cependant il n'eſt pas ſans ruſe, & peut-être voudroit-il être fin. Au reſte, il n'eſt pas préciſément tourné pour la France; mais c'eſt le fruit du terroir, & ſous tout autre rapport il eſt en premiere ligne. Il me ſemble qu'il doit vous agréer.

Je tâcherai de me mettre au courant du pays; mais encore une fois, auſſi long-temps que je n'aurois point de caractère, & qu'on me tiendra

ſi

ſi mal inſtruit de chez vous, je ſerai beaucoup plus propre à ramaſſer des notions littéraires & écrites, qu'à aucune autre choſe ; or le monde ne s'écrit pas. Et, par exemple, vous ne trouverez dans aucun livre qu'un miniſtre principal ait confié ſon fils ainé voyageant, à un fat ſubalterne nommé G***, & à un chevalier du V**, qui ne profere pas un mot ſans dire une abſurdité : encore s'il n'en diſoit pas de dangereuſes ! mais pourquoi répandre qu'il a attendu à Hambourg cinq ſemaines pour avoir une permiſſion de mener le vicomte de Vergennes à Berlin, vu l'avénement du nouveau Roi, & qu'on la lui a refuſée ? A-t-il peur qu'à Berlin on ſoit inſenſible à l'affectation d'avoir évité cette cour? Je ne finirois pas, ſi je vous citois ſes balourdiſes, dont la moindre eſt du dernier ridicule.... En vérité, ſi je dois commencer par être bas-officier en diplomatie, je

vaudrois autant à Hambourg, où, indépendamment des grands rapports du commerce du Nord, que nous ne connoiſſons point, & ſur-tout auquel nous ne participons point aſſez, on devroit, puiſqu'on veut y avoir un miniſtre, placer un bon vedette, au lieu d'un homme à qui l'on ne peut rien deſirer de plus favorable que d'être ſourd & muet.

Les vaſtes relations des grands entrepôts de commerce ſont telles, que ces poſtes ne ſont jamais indifférens. Que ne donne-t-on à M. du V ** une place d'argent ſans affaires?

LETTRE XXVI.

Dreſde, du 19 Septembre 1786.

Il y a peu d'hommes ici, & cependant la machine eſt paſſablement montée; on ne ſauroit mieux prouver qu'il faut plutôt de l'ordre et de la ſuite pour bien gouverner, que de grands talens.

On doit regarder comme un bruit populaire l'extrême crédit de M. Marcolini; c'eſt un favori ſans aſcendant, (comme ſans mérite) du moins dans le cabinet; ſon influence ne paſſe pas la cour. Il eſt en Italie en ce moment, & tout ſuit l'ordre accoutumé. Probablement quelques graces dont il diſpoſe, & que l'extrême dévotion de l'Electeur dirige plutôt vers les catholiques que vers les luthériens, ſont la vraie cauſe de ces murmures, aſſez accrédités cependant pour que l'Empereur ait

fait une lourde école. Il a envoyé ici le plus imbécille des miniſtres, un certain Irlandois Okelly, parce que Marcolini a épouſé ſa niece. Il croyoit ainſi tout dominer; le piége étoit ſi groſſier, qu'on n'a pas même eu beſoin de l'éventer.

Les vrais miniſtres influens ſont MM. de Stuterheim & de Gudſchmidt. Le premier eſt preſque caduc; d'ailleurs ſage, meſuré, ſachant ignorer ce qu'il ignore, s'éclaircir, conſulter, s'informer; mais, encore une fois, c'eſt un homme près de ſa fin. Le ſecond ne ſe montre point. On aſſure qu'il eſt homme du plus grand mérite; qu'il a des connoiſſances infinies; qu'il ne lui échappe pas une brochure en quelque langue de l'Europe que ce ſoit; qu'il a la judiciaire nette, l'eſprit vif & préſent, l'humeur communicative, très-compatible avec la diſcrétion, d'autant plus sûre chez lui, qu'il en a la piété, & non la ſuperſtition. Il eſt

le premier dans la confiance de l'Electeur. C'eſt au reſte un homme de ſoixante ans, très-maladif.

Il faut compter encore parmi les miniſtres un M. de Worms, homme très-inſtruit, qui a quelques principes d'économie politique, des connoiſſances peu communes ſur les rapports généraux du commerce ; de l'activité, du travail, & de l'eſprit à bonne doſe, mais rarement juſte, dit-on. Son caractere moral eſt entaché. On l'accuſe de n'être pas pur du côté de l'argent. Il n'en eſt pas moins vrai qu'il ſert bien dans l'intérieur. Il m'a paru fin & communicatif, perſiffleur & ruſé, malin & narquois, mais propre aux affaires de quelque pays que ce puiſſe être.

De tous les miniſtres étrangers, celui de Suede, M. de Saftzing, m'a ſemblé le ſeul au-deſſus du médiocre, ou plutôt qui ne ſoit pas au-deſſous. J'excepte le chargé d'affaires d'Angleterre, qui paſſe pour un homme

habile, & que je n'ai pas eu une occaſion naturelle de ſonder. Il eſt ouvert & accort juſqu'à l'affectation, vu ſon caractere d'Anglois. Le reſte, ſi ce n'eſt Alvensleben, ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'Electeur eſt un homme à part dans le commun des princes. Il paroît pourtant avoir quelque choſe du roi d'Angleterre; ſon eſprit de ſuite qui eſt complet, participant un peu de l'opiniâtreté. J'ai peu cauſé avec lui, vu le *pêle-mêle* du dîner, qui eſt d'étiquette à la table des électeurs, & en conſéquence duquel j'ai mis de l'attention & du ſoin à faire que M. de Vergennes ſe trouvât près de lui. Il parle nettement & avec préciſion, mais d'un foſſet aigre & caſſant. Son coſtume & ſa phyſionomie ſemblent indiquer une jalouſie dévote & pateline, mais active & implacable. La très-mauvaiſe éducation de l'Electrice, ſes tons bruyans, ſon *laiſſer aller*, occupent beaucoup

ce prince & à son désavantage; car, outre que ce genre de vigilance est toujours empreint d'une nuance de ridicule, sa figure rêche, enlaidie encore par un tic nerval dans les yeux, devient alors hideuse & inquiétante.

Tel & si peu gracieux que le voilà, c'est un prince digne, à beaucoup d'égards, d'estime & de respect. Depuis 1763, sa volonté de bien faire, sa prodigieuse économie, son infatigable travail, ses privations sans nombre, sa persévérance, son assiduité, ne se sont pas démenties un instant. Il a payé toutes les dettes des électeurs; il avance la liquidation de celles de l'état; il suit ses plans avec une inflexible exactitude. Lent, mais non pas irrésolu; difficile au travail, mais intelligent; peu fécond en premiers apperçus, mais doué d'aptitude à la méditation; il n'a de foiblesses que la dévotion, encore ne lui fait-elle point outre-

paſſer ſes droits, ni négliger ſes devoirs. Un pas au-delà il ſeroit bigot; en deçà il ne ſeroit pas dévot. Il eſt fort douteux que ſon confeſſeur Hertz ait le moindre crédit, ſi ce n'eſt pour diſtribuer quelques places de valets. L'Electeur ſoutient ſes ſerviteurs avec une rare fermeté envers & contre tous; en un mot, ce pays étoit perdu ſans lui; & s'il a le bonheur de voir durer la paix, il le rendra très-floriſſant; la population augmente à vue d'œil. L'excédent annuel des naiſſances ſur les morts eſt de vingt mille dans une population de moins de deux millions. Le commerce, qui pourroit être mieux, n'eſt point mal. Le militaire ſinge celui de Pruſſe, & il a ſur lui l'avantage d'être purement national, mais, à dire vrai, du canton le moins militaire de l'Allemagne. Le crédit eſt bon & même grand. Le papier de l'état eſt au pair, ou à peu près. L'intérêt de l'argent eſt

à quatre pour cent. Le cabinet de Dresde est le seul de l'Europe qui ait adopté les vrais principes sur les monnoies. L'agriculture est respectée passablement. Les manufactures y sont libres ; les droits des états sont intacts ; la justice est impartialement administrée. En un mot, & tout considéré, la Saxe est le pays le plus heureux de l'Allemagne. Cela est bien remarquable ; cela est admirable après les terribles fléaux, qui on successivement, & quelquefois tous ensemble, désolé ce beau pays si mal situé.

On est persuadé ici que nous animons le Turc : on l'est que les deux cours impériales sont en froideur : on l'est que la Russie manque d'argent, d'hommes & de chevaux ; & franchement son opération de banque est une triste opération. On croit que nous tâcherons, s'il le faut absolument, d'opérer une division en Allemagne, sans nous en mêler, sauf

à venir enfin au ſecours de celui qui ſe trouveroit trop en danger ; car on n'imagine pas que nous voulions que l'Allemagne ſoit à un ſeul ni même à deux ; & quant à la Turquie européenne, on penſe que notre intérêt, ſe réuniſſant avec celui de l'Angleterre, elle ſera ſauvée de maniere ou d'autre.

J'ai vérifié que l'électeur de Bavière n'avoit point eu une attaque proprement dite ; il a tout ſimplement changé de maîtreſſe : lorſque cela arrive, il force ſon régime vénérien, & il en réſulte des accidens de nerfs, qui reſſemblent à de fauſſes attaques, & qui le conduiront un de ces jours à la paralyſie. On ne compte point ſur ſa vie.

Les hoſtilités du Stathouder ont fait ici beaucoup de ſenſation à ſon détriment ; & moi, je ne penſe pas qu'elles ſoient auſſi déſaſtreuſes pour lui qu'on paroît le croire. Si nous compromettons province à province,

nous perdrons de nos avantages ; & l'on a beau dire que le Stathouder ordonne en Gueldre au Stathouder , il y a là beaucoup de nobleſſe qui forme une opinion publique.

Je vous envoie le tableau militaire de l'électorat de Saxe, qui n'eſt point un ſecret ; mais j'y joindrai, le courier prochain, celui des magaſins ; que je me ſuis procuré par une circonſtance ſinguliere, qu'il eſt inutile de détailler ici. Je remarquerai ſeulement que la coutume où eſt l'Electeur de ſe ſervir pendant pluſieurs années dans ſes bureaux de ſurnuméraires ſans appointemens, doit donner lieu à des découvertes, quelque bien gardé que ſoit ici le ſecret.

Je remettrai à M. de V**, qui retourne à Paris, toutes le minutes de mes chiffres, bien & duement cachetées à votre adreſſe. . . . . .

. . . .

. . . .

Il ne compte point revenir ici, & il eſpere l'ambaſſade de Suede.

Les mouvemens qui vont ſe faire dans les diplomaties, par le vuide de M. d'Adhémard, ne pourroient-ils pas me ménager quelque choſe de plus agréable & de moins précaire qu'une commiſſion non avouée, naturellement finie avec la vie d'un miniſtre qui court à la mort ? J'eſpere que votre amitié ne s'endormira pas. Franchement on pourroit faire plus mal. Si vous vous donnez la peine de relire mes dépêches, actuellement que les voilà non chiffrées & correctes, & que vous combiniez en même temps les difficultés de tout genre que j'ai à vaincre, & le peu de moyens que me donne ma poſition nébuleuſe, vous ne ſerez pas mécontent de ma correſpondance. Et par exemple, depuis que Selle a fait paroître l'hiſtoire de la maladie du Roi, j'ai la ſatisfaction de voir que je vous ai parfaitement inſtruit. Il

eſt vrai que ſous le feu Roi, à la fin d'un ſi long regne, on ſavoit à qui s'adreſſer, & que maintenant il faut découvrir quelles ſeront les nouvelles portes auxquelles il faudra frapper. Mais je crois avoir paſſablement peint les hommes & les choſes. Eh! que ne pourrois-je pas en ce genre; que ne découvrirois-je pas ſi j'étois accrédité. . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

LETTRE XXVII.

Dresde, 21 Septembre 1786.

Je vous ai entretenu plusieurs fois, & notamment dans mes numéros XI & XIX, de ce Boden. Je ne puis que m'en référer à ces mêmes signalemens & détails.

Quant au nommé Dufour, dont le vrai nom est Chauvier, & qui a été garçon perruquier en France, si je l'avois cru important je vous en aurois parlé plutôt, & même à fond; car c'est une des voies détournées que m'avoit indiqué le prince Henri. Certainement il avoit du crédit sur le prince de Prusse : ce crédit tenoit, 1°. à la persécution du feu Roi, qui l'avoit chassé ; de sorte que, pour le faire revenir, il a fallu lui donner le nom de Dufour, qui est celui d'une famille de la Co-

lonie françoiſe ; 2°. à l'ennui ; il dînoit ſouvent en tête-à-tête avec le prince ; & même il eſt arrivé dans les derniers temps à l'ennuyé préſomptif, de lui dire très-ſéchement : TAIS-TOI. Dufour étoit un de ceux avec qui je devois me lier, ſi le Roi eût vécu encore quelque temps ; & je le comptois au nombre des objets de la courſe que je projetois à Potsdam. Mais outre que la mort étant ſurvenue bruſquement, il y auroit eu mauvaiſe grace à ſe tourner ſubitement d'un tel côté, les influences ſubalternes ont tout-à-fait diſparu dans ces premiers temps. Le nommé Chapuis, homme qui n'eſt pas ſans eſprit & ſans adreſſe, né dans la Suiſſe françoiſe, gouverneur du fils naturel du Roi, & le bien-aimé de madame Rietz ; ce Chapuis qui paroiſſoit intéreſſant à connoître ſous pluſieurs rapports, & duquel en conſéquence je me ſuis approché ſous des prétextes purement littérai-

res ; ce Chapuis n'a lui-même aucun point de contact en ce moment. Courir après ces gens-là, dans cette occurrence, ce ſeroit ſe rendre ſuſpect ſans utilité. Je vous avois dit, au retour de Rheinsberg, numéro XI : « j'ai reçu une foule de communi-
» cations, qui ſe développeront à
» ſur & à meſure du beſoin. » L'avénement au trône a reculé ce moment. Ce n'eſt qu'au ſein de l'hiver & du carnaval qu'on pourra frapper à ces portes dérobées avec utilité & ſans danger.

En général, ce ſont-là plutôt des reſſorts d'eſpionnage que des moyens d'influer. Ces gens-là ne pourront jamais rien ſur le ſyſtême extérieur politique, ou la puiſſance pruſſienne eſt finie. Il ne faut pas calculer ce pays-ci d'après le nôtre ; il ne s'y trouve pas la même marge, ni pour les ſottiſes, ni pour leurs compenſations ; & comme l'homme eſt à un certain point ce qu'il a beſoin

d'être,

d'être, le Roi de Pruſſe ſera ſage dans ſa politique extérieure.

Tout ceci ne m'empêche pas de penſer qu'il ne faille extrêmement ſurveiller une coalition de la Pruſſe & de l'Autriche ; car ce ſyſtême auſſi peut ſe défendre ; il eſt même le plus hâtif & le plus brillant, & le prince Henri n'en ſeroit peut-être pas ſi éloigné qu'il le croit lui-même à la moindre lueur d'eſpérance. Mais je ne vois pas juſqu'ici le plus léger prétexte à ſoupçon ; cependant je ſonderai de près, à mon retour à Berlin, ce qui a pu y donner lieu. On peut bien croire que je ne m'endormirai pas ſur cet objet, moi qui, depuis quatre ans, ai publié dans un livre imprimé mes craintes de ce genre, & qui n'ai commencé l'envoi des tables ſtatiſtiques par l'Autriche, que pour vous donner à conſidérer attentivement l'immenſe baſe de puiſſance que poſſede l'Empereur, dont je ne ſaurois jamais

regarder l'alliance avec nous que comme le chef-d'œuvre de l'habileté de M. de Kaunitz, & le type de notre légéreté indélébile. Au reste, on s'exagere ailleurs peut-être la puissance de l'Empereur autant que nous nous la diminuons; mais cela même est une raison qui pourroit porter à préférer au périlleux honneur d'être le champion de la liberté germanique, le profit facile & décevant d'en partager les dépouilles : & voilà pourquoi *voir venir* me paroît moins de saison qu'il ne l'a été ; car il est probable que le Roi de Prusse, une fois engagé, ne se dévoierait pas ; sa probité personnelle & sa haine pour l'Empereur, jointes à l'antipathie des deux nations, & à l'opinion universelle, qui fait regarder le chef de l'Empire comme un prince sans foi, paroissent du moins le garantir.

Certainement votre idée de Brunswick est lumineuse, & je n'épargnerai rien au monde pour la faire réussir:

mais l'homme eſt bien circonſpect, Hertzberg bien véhément, & la criſe bien urgente.

J'ai cauſé avec pluſieurs Anglois qui reviennent des revues de l'Empereur ; il s'y eſt montré très-affable & très-parleur, & il a ſur-tout diſtingué un officier françois, qui a fait le voyage à cheval pour ne pas laiſſer échapper ſur ſa route une ſeule poſition militaire. En général, les troupes autrichiennes manœuvrent bien par compagnie, paſſablement même par régiment ; mais, lorſqu'elles ſont raſſemblées, elles ont une infériorité prodigieuſe ſur l'armée pruſſienne : on eſt unanime ſur ce point. Elles n'ont pas ſu garder leurs diſtances, pas même en défilant devant l'Empereur. Ce premier pivot de toute tactique leur eſt étranger, tandis que les Pruſſiens ont tellement l'habitude & la religion d'obſerver leurs diſtances, qu'il eſt inoui de les y voir manquer. On attribue l'infériorité de l'armée

autrichienne ſur la pruſſienne; 1°. à ce qu'il y a dans ſon armée trop peu d'officiers & de bas-officiers en comparaiſon du nombre des ſoldats; 2°. à ce que, par une économie tout-à-fait anti-militaire, l'Empereur, dont les compagnies ſont à deux cents factionnaires, garde à peine 50 à 60 hommes ſous les armes, & renvoie les autres chez eux, même malgré eux; de ſorte que les trois quarts n'en ſont jamais exercés; 3°. à ce que ſes troupes ſont diſperſées, morcelées par très-petits détachemens, & ne manœuvrent jamais enſemble, que dans les camps, où ſe font même les exercices de détail; 4°. à la très-inférieure eſpèce des officiers. Les capitaines ſont l'ame de l'armée pruſſienne; ils ſont la partie honteuſe de l'armée autrichienne, &c. &c. En général, on prétend que le ſort d'une guerre entre les deux nations, à généraux ſeulement égaux, eſt peu problématique, & doit preſque certainement être

favorable aux Pruſſiens dans la premiere campagne : or, l'égalité de généraux n'exiſte pas. Laudhon, quoique vigoureux encore, ne peut pas durer long-temps ; & d'ailleurs il a ſouvent dit qu'il ne commanderoit jamais une armée qu'à quatre cents milles de l'Empereur. Laſci, qui a toute la confiance de ce prince, & qui s'eſt rendu, dit-on, ſinguliérement néceſſaire par la complication de la machine militaire, eſt d'une habileté douteuſe. Perſonne dans cette armée ne peut lutter contre le duc de Brunſwick, pas même contre Kalcreuth ou Moellendorf.

Des gens revenus aſſez rapidement de la Ruſſie, aſſurent que l'Impératrice eſt bien, & que Ermenow l'a conſolée de ſes longues douleurs ſur la mort de Lanskoi. On dit auſſi que Belsborotko gagne du terrein ſur Potemkin, & je fais plus qu'en douter.

Je ne crois pas à la facilité de deviner les chiffres à la cinquième dépêche;

je penſe qu'en général ils ſont plutôt ſurpris que devinés. La voie par laquelle ils le ſont communément, eſt la communication officielle des pieces qu'une cour fait paſſer à une autre, & que le miniſtre a quelquefois la mal-adreſſe d'envoyer ſous ſon chiffre ordinaire à jour connu. Je n'ai pas à craindre cet écueil. En général, cependant, il faudroit avoir beaucoup de chiffres ; & je vous prie de ne pas négliger l'occaſion de m'en envoyer de nouveaux & de plus complets.

LETTRE XXVIII.

Dresde, 24 Septembre 1786.

VOTRE lettre du 4 septembre, que, par mégarde, vos secrétaires ont datée du quatre août, est venue me chercher ici assez tard, & je me hâte de répondre, sans renseignemens écrits, & seulement de mémoire, dans la feuille ci-jointe, aux points principaux. Au reste, j'y avois répondu d'avance, & je ne crois avoir rien laissé échapper, du moins de ce qui étoit à ma portée ; & je ne suis pas à me repentir d'avoir trop sacrifié aux égards & aux probabilités, lors de la mort du Roi. J'aurois eu, si j'eusse suivi mon plan, l'avance de quatre jours sur tous les couriers diplomatiques ; mais, je vous le demande, la conduite de notre légation a-t-elle été susceptible d'être devi-

née ? Il en eſt des détails de la mort, comme de la nouvelle; je n'ai pas pu croire que, n'étant plus un ſecret, & devenant ſi faciles à ſcruter & à décrire, on vous en laiſsât chommer. Je l'ai penſé, d'autant moins que certains miniſtres, & en vérité la plupart, me paroiſſent ſi embarraſſés de la rédaction de leurs dépêches, que jene les aurois pas ſoupçonnés de dédaigner la beſogne aiſée : content d'ailleurs de vous avoir inſtruit, grace à des circonſtances heureuſes, de la marche de la maladie, comme peu de cabinets l'ont été, j'ai mépriſé les détails devenus publics; mais il y en avoit d'aſſez piquans ſur les deux derniers jours du Roi, dont on pouvoit ſe faire fête à bon marché, & qui ne ſauroient être dépourvus de tout intérêt, même après la mort, lorſqu'il s'agit d'un mortel auſſi extraordinaire au phyſique & au moral.

Sa maladie, qui auroit tué dix hom-

mes, a duré onze mois ſans interruption & preſque ſans relâche, depuis le premier accès d'apoplexie aſphyxique, d'où il revint par de l'émétique, & en proférant, avec un geſte impérieux, pour premiers ſons, ces deux mots : TAISEZ-VOUS. La nature tâcha de ſauver cette compoſition rare, à quatre repriſes différentes ; deux fois par des diarrhées, deux autres fois, par des éruptions à la peau ; de ſorte que les adorateurs d'un Dieu, peuvent dire que le Créateur même a briſé cette forme, & que la nature n'a abandonné l'un de ſes plus beaux ouvrages, qu'après la totale deſtruction des organes épuiſés par l'âge, la contention continuelle d'ame & d'eſprit, pendant quarante-ſix années, les fatigues, les agitations de tout genre, qui ſignalerent ce regne de féerie, & la maladie la plus terraſſante.

Cet homme eſt mort le 17 août, à deux heures & vingt minutes du matin ; & le 15, où il ſommeilla, contre

ſon habitude conſtante, juſqu'à onze heures, il avoit fait encore ſon travail de cabinet, au milieu d'une très-grande foibleſſe, mais ſans manquer d'attention, & même avec une préſence d'eſprit & une conciſion rares pour tout autre prince, peut-être, en pleine ſanté: auſſi lorſque, le 16, le Roi régnant envoya à Selle l'ordre de ſe rendre à Potsdam, le plutôt poſſible, parce que le Roi avoit perdu connoiſſance, preſque depuis le midi du jour d'auparavant, & qu'il étoit dans un ſommeil léthargique, ce médecin arrivant à trois heures, & trouvant à Frédéric II du feu dans les yeux, de la ſenſibilité dans les organes, & de la connoiſſance, au point, que n'étant pas appellé par lui, il n'oſa pas ſe montrer; il jugea qu'il étoit ſans reſſource, moins à l'odeur cadavéreuſe qu'exaloit ſa plaie, qu'à ce que, pour la premiere fois, pendant tout le cours de ſon regne, il ne ſe rappella point de n'avoir pas expédié les affaires du cabinet, & c'étoit

bien conclure : ce n'eſt qu'en mourant qu'il pouvoit oublier ſon métier..... Les deux tiers de Berlin s'évertuent aujourd'hui à prouver que Frédéric II fut un homme ordinaire, & preſque au-deſſous des autres. Oh ! ſi ſes grands yeux, qui portoient, au gré de ſon ame héroïque, la ſéduction ou la terreur, ſe rouvroient un inſtant, auroient-ils le courage de mourir de honte, ces adulateurs imbécilles ?

LETTRE XXIX.

Dresde, 26 Septembre 1786.

En causant avec un homme instruit, qui revient de Russie, j'ai appris un fait qui m'étoit tout-à-fait inconnu, que M. de Vergennes sait sans doute, mais, qu'à tout événement, il ne m'a pas paru inutile de consigner ici, & d'autant moins, qu'on pense plus que jamais à y donner suite.

Lorsqu'Ayder-Ali, s'avançant jusqu'au-delà de l'Orixa, étoit au plus haut point de ses succès, les habitans du nord du Bengale, dérangés dans leurs habitudes de commerce par le conflit des Anglois & de leurs ennemis, ont porté leur fer jusque sur les frontières de la Sibérie, pour l'y vendre. Ce fait extraordinaire a été l'occasion d'une entreprise remarquable qu'a tentée la Russie, en 1783. Elle envoya,

d'Aſtracan, une flotte pour s'emparer d'Aſtrabat, afin de former un établiſſement ſur la côte ſeptentrionale de la mer Caſpienne, & de pénétrer auſſi dans l'intérieur des Indes. Cette entrepriſe a échoué; mais elle n'eſt pas abandonnée, & ſi peu, que l'on voit en ce moment, à Pétersbourg, un plan en relief des ouvrages dont on veut fortifier Aſtrabat.

De tous les projets giganteſques de la Ruſſie, celui-ci eſt peut-être le moins déraiſonnable, puiſque la nature des choſes le lui a indiqué, & qu'il y a déjà une navigation intérieure complétement établie depuis Aſtracan, par le Volga, la Mita, le lac Jemen, le Wologda, le canal de Ladoga & la Newa, juſqu'à Pétersbourg. Si jamais ce plan étoit ſuivi avec ſuccès & activité, il faudroit une de ces deux choſes, ou que l'Angleterre ſongeât ſérieuſement à une coalition avec nous, contre le ſyſtême du nord, ou qu'elle laiſſât prendre toutes ſortes d'avantages ſur

elle à Pétersbourg ; car on y auroit alors des intérêts tout-à-fait contraires aux ſiens, & il pourroit s'y former de terribles orages contre ſa puiſſance aux Indes.

Que de révolutions & de chocs d'hommes & de choſes occaſionnera le développement des deſtinées de cet Empire, qui aſſervit & domine ſucceſſivement tout ce qui l'entoure & l'avoiſine ! A la vérité, ſon influence ſur chaque point, paroît devoir être en raiſon inverſe de leur multiplicité. Mais combien le nombre de ces points de contact ne s'augmente-t-il pas pour l'Europe ? &, ſans ſe hâter de deviner le ſort de la Turquie européenne, pour ſe les exagérer, ſi la Ruſſie prend l'Ukraine polonoiſe, comme la manière dont elle cerne la mer Noire & diſpoſe ſon commerce, paroît indiquer clairement un deſſein imminent, combien ne ſe multiplieront-ils pas encore ? Quelle tête a donc l'Empereur, s'il eſt impoſſible de lui démon-

trer qu'il lui vaut mieux & des Turcs & des Polonois pour voisins, que cette étrange nation, propre à tout, susceptible de tout, qui produit les meilleurs soldats de l'univers, & les hommes les plus malléables qui habitent ce globe !

Les différentes notions que j'ai acquises ici, où j'ai fait une moisson assez abondante, seront l'objet d'un mémoire particulier ; elles ne sont pas assez pressées, & sont trop nombreuses pour entrer dans des dépêches. Mais je n'ai pu résister à une tentation assez chère, que voici. L'Electeur fait faire, par ses ingénieurs, la topographie de la Saxe ; il en existe déjà vingt-quatre cartes ; elles sont tenues sous le plus grand secret, & cependant, moyennant quelques louis par carte, je puis les faire calquer & copier. Il m'est bien venu dans l'esprit que, puisque je le puis, M. de V*** l'a fait. Mais comme on fait rarement tout ce qu'on peut, & même tout ce qu'on doit, il est

très-poſſible qu'il n'en ſoit rien, & alors j'aurai perdu une occaſion unique que je ne retrouverai plus. En conſéquence je me ſuis décidé, dans l'eſpoir que l'intention du moins me ſervira d'apologiſte, & que l'on voudra bien penſer, que ne faiſant pas un ſou de fauſſe dépenſe, qui n'ait trait à la meilleure exécution de ce dont on m'a chargé, on peut me paſſer des excédens. . . . .

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Lélecteur de Baviere continue à n'être point mal. Sa nouvelle maîtresse paroît ne devoir être qu'une fantaisie éphémere, & la faveur retourne déjà à l'ancienne maîtresse madame de Torring-Seefeld, née Minuzzi.

LETTRE XXX.

Berlin, 30 Septembre 1786.

Vous aurez ſu, ſans doute, par le courier du mardi, ce qui s'eſt paſſé lundi à la premiere cour de la Reine; mais, comme je crois devoir quelques réflexions à ce ſujet, je commencerai par les détails exacts.

La princeſſe Frédérique de Pruſſe qui croyoit que, ſelon l'uſage très-ſenſé du pays, la Reine joueroit avec des nationaux, & non avec des miniſtres étrangers, avoit arrangé M. d'Eſt** pour ſa table; (c'eſt elle qui diſtribuoit les parties.) Elle a demandé à la Reine qui elle nommoit pour la ſienne. La Reine a nommé le prince Reuſs, miniſtre de l'Empereur, & le prince de Goethe; mais cette maniere d'éléphant imbécille, ayant, après quelques ſecondes,

déclaré qu'il ne ſavoit aucun jeu, la Reine lui a ſubſtitué M. de Romanzow, miniſtre de Ruſſie. La princeſſe Frédérique, très-ſurpriſe, n'a pas oſé, ou n'a pas voulu faire de repréſentations, & la partie de la Reine arrangée, M. d'Eſt** a refuſé très-poſitivement, très-énergiquement, & en mots fortement prononcés, celle de la princeſſe, diſant que très-poſitivement il ne joueroit pas ce jour-là. Il s'eſt retiré auſſi-tôt.

Tout le monde blâme la Reine & M. d'Eſt * *. La premiere a fait une balourdiſe ſans exemple; le ſecond, dit-on à Berlin, ne devoit pas refuſer la fille du Roi. Ce jugement eſt ſévere peut-être. J'avoue cependant que je n'aurois pas refuſé, parce qu'il ne faut, ce me ſemble, montrer l'inſulte, que lorſqu'on veut ſe tenir pour inſulté; or, il y auroit bien de la légéreté à prendre auſſi ſérieuſement une gaucherie de la princeſſe la plus gauche qu'il y ait en

Europe. D'ailleurs M. d'Eſt** n'avoit, à la rigueur, pas plus à ſe plaindre que tous les miniſtres royaux, puiſqu'il n'y a point de préſéance entre miniſtres. Et peut-être ſeroit-il imprudent de vouloir l'établir ; car ce ſeroit aſſurément mettre tout au moins en queſtion ce que la tradition, la tolérance univerſelle, nous accordent ; auſſi, pour le dire en paſſant, milord Dalrymple, dès qu'il a ſu que M. d'Eſt** s'étoit plaint chez le comte Finckenſtein, a-t-il été déclarer qu'il ne demandoit le pas ſur perſonne ; mais qu'il ne ſouffriroit pas que perſonne voulût le prendre ſur lui. J'aurois donc accepté la carte de la princeſſe, en diſant très-haut, & montrant la table de la Reine : *Je vois que nous ſommes ici pêle-mêle, & certainement le ſort ne pouvoit mieux me ſervir;* (il y a prétexte pour appeller la princeſſe jolie.) Si j'avois cru devoir davantage à mon ſouverain, la cour d'après j'aurois refuſé ſur la

nomination de la Reine, meſure violente & haſardeuſe toutefois, & la réparation eût eu un grand éclat; au lieu de cela, ce n'eſt que l'inſulte qui a fait ſenſation, & même une fort conſidérable dans le public. Maintenant M. d'Eſt** acceptera-t-il, ou n'acceptera-t-il pas à la premiere invitation? S'il accepte, il ſera conſtaté qu'ayant reſſenti le procédé, il a pourtant joué le ſecond. Et cependant comment refuſer? J'ai propoſé au prince Henri, *ce mezzo-termine*, qu'il y eût cour chez la Reine douairiere, qui, par ſa circonſpection & ſa dignité naturelle, compte plus que la régnante, & que là M. d'Eſt** fît ſa partie avec le miniſtre de l'Empereur, diſtinction d'autant plus marquée, qu'il n'eſt jamais arrivé à cette Reine de jouer avec les miniſtres étrangers... Si le deuil d'épouſe ne s'y oppoſe pas trop long-temps, il me ſemble que c'eſt ce qu'on peut faire de mieux. Au reſte, la Reine a écrit

au comte Finckenſtein, une lettre qui a dû être lue à M. d'Eſt * *, où le mot *excuſe* eſt prononcé, & dans laquelle elle demande que le Roi ignore tout; mais, dit-on, ce procédé a été public, & l'on veut que les excuſes ſoient ſecretes, puiſqu'on demande le ſilence.

Au fait, l'important & le très-certain, eſt qu'inconteſtablement il n'y a eu nulle préméditation; que l'inſtinct déraiſonnable de la Reine l'a ſeul inſpirée; que le comte Finckenſtein & toute la cour en ont été fâchés; que ſi le Roi l'apprend, il en ſaura très-mauvais gré à la Reine, qu'il n'a pas vue depuis ſix ſemaines, qu'il la contrarie ſur tout; qu'il a traverſé tous les arrangemens que, dans ſa verve d'avénement, elle avoit fait avec le maître de ſa maiſon; qu'enfin, jamais reine de Pruſſe, c'eſt-à-dire, la plus inſignifiante des reines n'a moins influé. Si donc il eſt vrai, d'un côté, qu'on n'a dans ce monde

que la place qu'on y prend ; que notre rang, très-déchu dans l'opinion, n'a pas besoin de déchoir encore, & que l'insolence russe, qui empiéte infatigablement, a besoin d'être surveillée & traversée ; il est parfaitement sûr aussi que le procédé de lundi est un fait isolé, qui ne vaut pas même de la bouderie dans une circonstance où la bouderie peut amener la froideur, & la froideur d'assez grandes révolutions, ou du moins des faux-pas décisifs, que la cour de Vienne ou le cabinet de Saint-James voudroient bien occasionner, & dont ils sauroient profiter.

Tel est mon avis, puisqu'on me fait l'honneur de me le demander ; qu'il me soit permis d'y ajouter que Berlin n'est plus une mission indifférente ; il faut y être actif & mesuré, aimable & imposant, ferme & souple, loyal & rusé ; en un mot, tout ce qui ne se réunit pas aisément. M. de V** va demander cette

miſſion, dans le cas où M. d'Eſt** ſe retire ou paſſe ailleurs. J'en parle ſans intérêt, puiſque je n'ai pas lieu de préſumer que, voulût-on décidément me placer dans cette carriere, je débutaſſe par une miſſion de cet ordre; mais je dois dire que M., & ſur-tout madame de V***, n'y conviennent pas. Lui eſt lourd & borné, plutôt turbulent qu'actif, timide que prudent, donneur de dîners que repréſentant; il n'a ni formes, ni élocution, ni yeux. Elle, qui ne manque pas d'eſprit, ſeroit trop gaie, même à Paris; &, pour trancher le mot, ſon ton eſt mauvais & peu ſéant. Mais, comme elle a du caractere, elle a les prétentions de la dignité avec les formes de l'étourderie; & comme elle mene d'autant mieux ſon mari, qu'il croit être chez lui maître abſolu, elle le rend raboteux, caſſant, heurtant, outre qu'elle le ſequeſtre; ce qui eſt par-tout, & ſur-tout à Berlin, parfaitement diſconvenant à un

miniſtre de France. C'eſt un des inconvéniens de M. d'Eſt**.

Voici ce que j'apprends de plus capital ſur le Roi & l'adminiſtration, ſoit en abſence, ſoit au retour. Il eſt très-mécontent du Stathouder. On prétend que vous devez être ſatisfait des déclarations du comte de Goertz. Je me tue de répéter que c'eſt à préſent qu'on ne peut plus ſuſpecter nos intentions, puiſqu'aſſurément, ſi nous voulions la deſtruction du Stathoudérat, le prince d'Orange nous a fait beau jeu. Le prince Henri aſſure que, pourvu qu'on lui rende le droit de donner à la Haie l'ordre (& non pas des ordres,) & un peu d'argent, le Roi ſera très-content. Je crois qu'il (le Roi) ſent la néceſſité de ne pas s'enferrer dans ſon premier pas politique. Mais un fait que je puis vous donner pour certain, c'eſt que l'avis de Hertzberg a été de faire marcher dix mille hommes en Hollande;

& qu'il a eu à cette occaſion, en préſence du Roi, une priſe très-vive avec le général Moellendorf. Jugez par-là de ce qu'on peut attendre de la violence d'un tel miniſtre. Eh bien! tout cela n'empêche pas qu'en Pruſſe il n'ait été fait comte, & que ſon crédit ne me paroiſſe bon.

Quant aux affaires intérieures, Schulembourg baiſſe, quoi qu'en diſe le prince Henri, ne fût-ce que parce qu'il ne revient pas ſur l'eau. On aſſure cependant qu'il va être fait comte avec beaucoup d'autres, car on n'eſt pas économe de titres. La commiſſion pour la régie commence à frapper de grands coups, mais ſur les individus & non ſur les choſes. D'abord on a déclaré à Launay que le Roi ne pouvoit lui donner déſormais que ſix mille écus annuels, au lieu de vingt mille qu'il avoit, & qu'il falloit les accepter ou ſe retirer. Launay furieux, & d'autant plus que dès long-temps il deman-

doit ſon congé, de ſorte qu'on pouvoit ſans inconvénient le traiter plus poliment, dit tout haut qu'il va imprimer un compte rendu qui prouvera, non-ſeulement que chacune de ſes opérations a pour piece juſtificative une lettre du feu Roi, dont il a tempéré l'humeur fiſcale, beaucoup plus qu'il ne l'a provoquée, mais encore qu'il a refuſé vingt marchés offerts par le Roi, qui lui auroient valu des tonnes d'or. Le ſcandale de ce compte rendu, s'il oſe le publier, ſera fort grand, & en derniere analyſe, la commiſſion ſur ce pied ſera plutôt l'examen du feu Roi que celui de la régie, que l'on pouvoit aiſément prévoir s'être miſe en regle. Les commiſſaires ont congédié Roux, le ſeul homme habile qui fût dans la régie, avec cinq cents écus de penſion; & Groddard, homme inſignifiant, avec le même traitement. Ils ont mis à la place Koepke & Beyer, à trois mille écus d'appointemens,

tous deux ne ſachant rien, avec cette différence que le dernier eſt un travailleur exact & aſſidu; mais l'un & l'autre ſont ſans inſtruction & ſans principes. En général, il n'y en a point dans cette commiſſion, & les commiſſaires ne ſavent pas du tout comment s'y prendre; il en ſera de même ici de toutes les commiſſions, parce qu'indépendamment des inconvéniens qui y ſont attachés dans tous les pays du monde, il y a de plus dans celui-ci, que l'inſtruction y étant très-rare, elles ſeront longtemps fort mal compoſées; mais on veut faire des contens; placer des protégés, & ſur-tout ne point avoir de miniſtre principal. Tant que cela durera, il y aura de l'embargo; & j'ai pluſieurs raiſons de croire que, d'ici à quelques mois, perſonne ne ſera encore à ſa vraie place, à celle qu'il eſt de ſa deſtinée de garder: il ne faut donc pas ſe preſſer de juger.

Mais on peut dire que le Roi a infiniment déplu au peuple, moins en refuſant la fête préparée pour ſon retour, qu'en évitant de rentrer par où la bourgeoiſie l'attendoit. *Il nous traite comme ſon oncle nous a traités au retour de la guerre de ſept ans*, ont dit les poiſſardes. Mais *avant d'agir comme lui, il faut avoir fait les mêmes choſes que lui*. En vérité, le peuple a quelquefois du bon ſens !

Quant à la domeſticité, on peut remarquer d'abord un déſordre total dans l'intérieur de la maiſon. Nul maître, nul ordonnateur, nuls fonds aſſignés; la valetaille & l'office gouvernent. Dufour ou Chauvier, je vous ai expliqué que ce n'étoit qu'un ſeul, ſans influence aucune, & plutôt mal que bien traité, de même que tous les confidens ſubalternes. Le colonel Vartensleben, autrefois relégué en Pruſſe par ſon intimité avec le prince royal, prend de la faveur, à ce qu'on croit.

Mais les deux hommes à obſerver ſont: Welner qui, à ce qu'on aſſure, a la communication de tous les papiers miniſtériels, le rapport de tous les projets, la rédaction de toutes les décifions; & Bishopſwerder qui, outre le ſoupçon univerſel, dit avec trop d'affectation qu'il n'a aucun crédit ſur le Roi, pour ne pas en déceler dans un pays où l'on n'en ſait pas juſqu'à dire qu'on n'a pas ce qu'en effet on n'a pas pour donner à penſer qu'on l'a.

Pour ce qui eſt des plaiſirs, on s'humaniſe. Un arrangement très-remarquable, c'eſt un cuiſinier donné à la princeſſe Frédérique de Pruſſe, fille du premier lit; elle aura ainſi une eſpece de maiſon, ce qui n'eſt autre choſe, ce me ſemble, qu'un moyen peu honnête de ſe procurer des entrevues fréquentes & décentes avec mademoiſelle de Voſs qui capitule; car elle a déclaré qu'il n'y a aucun ſuccès à eſpérer auprès d'elle,

auſſi long-temps qu'on verra madame Rietz. Celle-ci a été au-devant du Roi à ſon retour; puis, traverſant la ville comme un éclair, elle s'eſt rendue à Charlottenbourg, où le Roi ſe trouve, & où elle ſéjourne. Elle prend au reſte le prudent parti de ſe charger de la direction des plaiſirs de ce prince, qui paroît mettre beaucoup de prix à une nouvelle jouiſſance, quelle qu'elle ſoit.

Un fait que je ne ſaurois garantir, mais que l'on ſe dit à l'oreille, c'eſt que l'Angleterre prodigue les careſſes & les offres réitérées de traité de commerce, ſous les conditions les plus avantageuſes, & que la Ruſſie elle-même n'a pas épargné les avances; ce qui eſt certain, c'eſt que nos ennemis & leur parti font beaucoup ſonner que nous venons de réformer dix mille hommes, ce qui prouve bien, diſent-ils, que nous ne penſons pas à en impoſer aux cours impériales.

Je puis certifier encore que le Grand-Duc & la Grande-Ducheſſe, qui, depuis long-temps, n'avoient pas donné ſigne de vie au prince Henri, lui ont écrit des lettres charmantes; cela n'empêche pas Romanzow de redoubler de mauvais propos, & de même qu'il demandoit, la veille de l'enterrement du Roi dans un cercle, ſi on illumineroit le lendemain; il appelle l'illumination de cinq chandelles, la nuit du deux, (journée des hommages) où l'on a ordonné d'illuminer. A propos d'hommages, le prince Henri eſt admis à prêter le ſerment par écrit, & cette faveur n'a pas peu redoublé ſes fumées. Il parie toujours pour l'expulſion de Hertzberg, qui a lu hier à l'académie un pompeux compte rendu de ſon voyage en Pruſſe, & que tous les récipiendaires ont ſuffoqué d'encens; cela eſt complétement maladroit.

Je finirai par un mot ſur la Saxe.

Je ne crois pas l'Electeur d'une bonne ſanté ; il ſe deſſeche viſiblement, & l'exercice violent qu'il fait par ſyſtême, & qu'il ſoutient avec ſon invincible opiniâtreté, l'avance ; il n'aura point de garçons, & l'on ne ſauroit exagérer l'imbécillité caſſarde de ſes frères, qui d'ailleurs ne ſont point mariés, & d'où il ſuit que les futurs contingens menacent prodigieuſement ce beau pays. Marcolini voyage en Italie, comme je l'ai dit, & l'on penſe qu'une de ſes commiſſions eſt de chercher une femme pour le prince Antoine. Le prince Henri, qui craint que le choix ne tombe ſur la Toſcane, ou quelqu'autre alliance autrichienne de l'Empereur, a eu l'idée de lui donner mademoiſelle de Condé, ce qui nous aſſureroit de l'Electorat & de l'Electeur. Je donne ce projet comme je l'ai reçu.

1er *P. S.* J'ajouterai, quant à la

carte que je me ſuis décidé à faire copier furtivement, qu'elle porte ſur la partie la plus importante de la Saxe, & que tous les miniſtres étrangers ſans exception, M. de V** à la tête ; ſont convaincus que l'Electeur ne la laiſſeroit pas voir à ſon frere. Une trouvaille plus précieuſe encore, c'eſt celle du cadaſtre de 1783, rédigé avec une grande exactitude, & contenant une répartition détaillée de la richeſſe territoriale. Je le fais copier à la hâte, & crois n'être pas improuvé. M. de V*** quitte Dreſde, & n'y veut pas retourner. C'eſt un joli poſte, & très-bon pour obſerver l'Empereur & le Roi de Pruſſe.

Boden eſt en chemin pour venir ici ; on le croit aſſez préſomptueux pour ſolliciter la miſſion de France. Il échouera, ou le cabinet de Berlin ſe fera tort. C'eſt toujours M. d'Alvensleben que le Roi vous deſtine. Je vous en ai parlé de Dreſde, où

j'ai beaucoup causé avec lui ; c'est assurément un homme instruit & sensé. M. d'Entragues étoit intimement lié avec lui, & il est resté son ami. Il sera fort aisé de faire venir M. d'Entragues qui est à Montpellier, soit pour diriger, soit pour surveiller son début.

2e *P. S.* Le prince Henri a été mandé ce matin par le Roi pour affaires, & prié d'aller dîner à Charlottenbourg. Il me l'a fait dire, & de me trouver à cinq heures chez lui. Je ne pourrai rien ajouter à ce chiffre énorme; mais je veux répéter ici que la nouvelle des dix mille hommes proposés par Hertzberg, est de toute certitude : elle m'a paru si importante, combinée avec l'affaire de Hattem & d'Elbourg, qui me semble démontrer invinciblement que M. de Hertzberg avoit promis dès long-temps dans cette correspondance secrete dont j'ai parlé, l'assistance

armée du nouveau Roi ; cette nouvelle, dis-je, m'a paru ſi importante, que j'ai cru devoir en faire avertir M. d'Eſt * * par une voie qu'il ne peut pas deviner me tenir.

Au reſte, & relativement à l'intrigue de cour, ici, j'ai la preuve que le prince Henri dit tout au prince Ferdinand, qui dit tout à ſa femme, qui trahit à beaux deniers comptans le prince Henri. Heureuſement l'énorme ſtupidité de cette princeſſe émouſſe ſon influence, & glace la bienveillance que le Roi voudroit avoir pour elle.

LETTRE XXXI.

Berlin, 3 Octobre 1786.

J'AI eu fort peu de temps pour le courier d'aujourd'hui, la journée d'hier ayant emporté pour la cour tous mes momens depuis ſix heures du matin juſqu'à la nuit. Cette cérémonie des hommages étoit impoſante, malgré l'anguſtie du lieu où les Etats ont été reçus. Comme les idées morales entrent pour beaucoup, même à notre inſu, dans nos ſenſations phyſiques, ce tribut d'égards, payé par le deſpotiſme armé à la nation qu'il gouverne, cette eſpece de colloque paternel entre le Roi & ce qu'on appelle les Etats, qui établit en quelque ſorte une co-relation d'engagement, & auquel il ne manque qu'un peu plus de dignité du côté des députés, & du moins l'apparence d'une délibé-

ration, plaiſent à l'ame & rempliſſent la tête de hautes & touchantes rêveries. A un prince qui ſauroit penſer, je ne voudrois que le contraſte de cette cérémonie avec le ſerment militaire, & des émotions différentes qu'elles excitent, pour lui faire ſentir s'il eſt donc vrai qu'une monarchie ne repoſe que ſur la force, & ſi la pyramide doit porter ſur la baſe ou ſur la pointe.

Après le diſcours du miniſtre de juſtice (Reek) aux Etats, après la harangue du premier ordre (les eccléſiaſtiques), conduit par le prince Frédéric Brunſwick, prévôt du chapitre de Brandebourg, le ſerment des nobles, l'énonciation & la confirmation des priviléges, la nomination des graces, faite par le miniſtre de Hertzberg (le miniſtre de Schulembourg eſt du nombre des nouveaux comtes), le Roi s'eſt avancé ſur un balcon extérieur, où l'on avoit pratiqué un fort beau dais,

pour recevoir les hommages du peuple & ſon ſerment. La bourgeoiſie étoit raſſemblée par tribus, jurandes & corps de métiers, dans la place vis-à-vis du château. Tous les ſymptômes d'une joie tumultueuſe ſont ici comme ailleurs l'effet ſympathique, j'ai preſque dit contagieux, d'un grand nombre d'hommes raſſemblés pour en voir un élevé au-deſſus de leurs têtes, qu'on appelle leur ſouverain & leur maître, & de qui dépendent en effet la plupart des biens & des maux qui les attendent. Il faut remarquer cependant que l'ordre a été meilleur & le jour & la nuit qu'on n'auroit droit de l'eſpérer dans toute autre grande ville. Il eſt vrai que l'on ne diſtribue ici ni vins, ni cervelas, ni argent; les largeſſes ſe diviſent par quartier, & par la main des paſteurs & des magiſtrats. Il eſt vrai auſſi que les paſſions de ce peuple reſſemblent à peine aux émotions des autres.

Le Roi a donné à dîner à ſix cents & tant de perſonnes. Tout ce qui étoit noble a été invité. Sur la propoſition qu'on m'a faite d'y reſter, j'ai répondu qu'il n'étoit queſtion apparemment que des nobles nationaux, & que, ſi l'on eût voulu admettre les étrangers à cette faveur, on leur auroit ſans doute fait l'honneur de le leur dire. Tous les Anglois & preſque tous les François ſe ſont retirés comme moi & avec moi.

Les illuminations étoient médiocres; on en a remarqué une, où l'on avoit enveloppé de crêpe tous les lampions; de ſorte que leur lumiere étoit pâle, triſte, & vraiment funéraire. Cette idée eſt d'un juif, & c'eſt devant ſa maiſon qu'elle a été exécutée. Ceci me rappelle un beau trait du ſermon qui a précédé la cérémonie : il étoit prononcé dans l'égliſe luthérienne; le miniſtre de la communion dominante a invoqué

long-temps, & même avec aſſez d'onction & d'énergie, la tolérance, *cette heureuſe & ſainte moiſſon que les provinces pruſſiennes doivent à la maiſon qui les gouverne.*

Je vous envoie les meilleures médailles qui aient été frappées; gardez-les pour vous, car on en va diſtribuer aux miniſtres étrangers, qui ſans doute les feront paſſer. Il y en a en or, mais je les ai trouvées trop cheres pour leur beauté. Chaque général en activité de ſervice, en a reçu une grande, dont le prix eſt de quarante-huit écus. Chaque commandant d'un régiment en a reçu une petite, dont le prix eſt de ſix ducats. La grande eſt bonne, la petite très-médiocre. (Je parle de celles qui ont été diſtribuées hier, & ſeulement de la reſſemblance.)

4 Octobre 1786.

La journée des hommages, & ſes

préparatifs ont consumé tout le temps & obstrué toutes les sociétés depuis le dernier courier; ainsi peu de choses à mander aujourd'hui. Le prince Henri avoit été invité l'autre jour, principalement, je crois, & quoi qu'il en dise, parce que M. de C**, pere, dînoit avec le Roi. Cependant avant le dîner, le Roi parla au prince de la Hollande, & se plaignit de ce que les paroles de M. de Veirac, qui avoit dit à M. de Goertz ne pouvoir se mêler de rien, étoient en contradiction avec les promesses du cabinet de Versailles. La Hollande donne de l'humeur, cela est naturel; & cependant, comme je le dis sans cesse, « quelle plus belle occasion » de se désintéresser, que celle où » le Stathouder, contre toute raison » son & toute convenance, a pris » un parti violent & décisif, peu de » jours avant l'arrivée du conseil que » lui destinoit le Roi? » J'ai eu une scene fort vive sur la Hollande, avec

M. de Hertzberg ; patience, fermeté, un peu d'aſtuce de ma part, violence, emportement & déraiſon de la ſienne. Il me paroît clair qu'il ſuit en Hollande une marche ſecrete.

A-propos de M. de C***, il fit attendre une heure le Roi pour dîner. C'eſt une triſte deſtinée qu'a la France, d'être toujours, en quelque ſorte, repréſentée par certains voyageurs, dans des circonſtances délicates. Un duc de la F**, au milieu d'une ſociété ennemie, demande au duc de Brunſwick : *à propos, avez-vous ſervi, vous, Monſeigneur?...* A Dreſde, en pays cérémonieux & circonſpect, où votre légation a fort déplu, ce même queſtionneur impitoyable, venant de voir la collection de pierres précieuſes, la plus immenſe qu'il y ait en Europe, dit à l'Electeur, en plein dîner : *cela eſt bien ; oui, fort bien : combien cela vous a-t-il coûté, Monſeigneur?* Un M. de P**, à Poſtdam, huit jours avant la mort

du Roi, dînant avec le prince de Pruſſe, entend nommer M. de H***; il s'écrie : *à propos, j'oubliois que j'ai une lettre de lui à vous remettre*; & cette lettre, il la jette au prince au travers de la table. Il aura regardé ſans doute cette familiarité comme toute ſimple, lui qui, à Prague, en prenant congé de l'Empereur, a ſaiſi & ſecoué ſa main, & témoigné toute ſa ſatisfaction d'avoir vu ſes manœuvres, & renouvellé connoiſſance avec lui, & c'eſt M. de *** qui raconte ici cette anecdote, que dix Anglois préſens n'auroient au reſte pas laiſſé à terre, quand il ne ſe ſeroit pas donné la peine de la ramaſſer. Pourquoi laiſſer voyager de telles gens, qu'il eſt aiſé de retenir par leurs places? Il eſt impoſſible de s'exagérer le tort que font ces ridicules paſquinades, dans un moment où les malveuillans ſont ſi nombreux, & où ils voudroient faire juger la nation ſur ces échantillons. Remarquons, au reſte,

à propos de MM. de C***, qu'autant le pere eſt fou, phyſiquement ſat, fou d'une manière démeſurée & dégoûtante, autant le fils eſt un ſujet d'une grande eſpérance, & réuſſit univerſellement. Je ne connois pas un auſſi jeune homme qui joigne à plus de modeſtie, plus de raiſon; à une timidité plus décente, un plus grand talent d'obſervation; à des formes plus agréables & plus douces, plus d'activité ſage & meſurée. Sans doute ces qualités reſſortent mieux par l'extravagance du pere; mais elles exiſtent toutes, & ſur des baſes ſolides, puiſque c'eſt probablement le ſpectacle continuel des travers du pere, qui en a fait naître l'averſion au fils. C'eſt un des plançons que je connoiſſe les plus propres à être tranſplantés dans la diplomatie.

Le Roi fut, tout hier, froid & taciturne; pas une émotion, pas un mot gracieux, pas un ſourire. Le miniſtre de Reek, qui harangua les

Etats au nom du Roi, promit dans ſon diſcours, que ſous ce regne on ne mettroit jamais de nouvel impôt, & qu'on diminueroit même ceux qui exiſtoient. Lui a-t-on dit de le promettre? ou l'a-t-il pris ſur lui? C'eſt ce que j'ignore, & ce qu'on met en doute.

Le Roi avoit eu avant-hier des tracaſſeries domeſtiques, & une ſcene de jalouſie à Charlottenbourg, de la part de madame Rietz; il s'en reſſentoit peut-être encore hier; quoi qu'il en ſoit, le diſcours de ſon miniſtre de juſtice valoit mieux que ſa contenance, quelque belle repréſentation phyſique qu'il ait en effet. Il part toujours le 4 pour la Siléſie, & n'en revient que le 17.

On meuble une partie du château, mais très-ſimplement.

On a fait publier que ceux qui avoient des expectatives de fiefs ſe préſentaſſent; que leur expectative étoit anéantie, & qu'ils ne pourroient

revenir à la charge, que lorſqu'il y auroit un fief vacant à ſolliciter, mais non demander une expectance, comme cela ſe dit.

J'ai vu une relation de ce qui s'eſt paſſé en Pruſſe. Celui qui l'a écrite, a rencontré des expreſſions très-exaltées pour peindre l'enthouſiaſme, & à côté ce mot du Roi : *je trouve la Pruſſe bien malade, mais je la guérirai.*

Le comte de Kaizerling, qui avoit beaucoup perdu dans la guerre de ſept ans, & éprouvé de mauvais traitemens du feu Roi, après en avoir été très-accueilli, a reçu en prêt cent-cinquante mille écus ſans intérêts, pour trente ans.

L'évêque de Warmie ſera ici, dit-on, ſous trois ſemaines ; c'eſt un homme très-aimable, & léger comme un Polonois, qui a été fort bien avec le prince de Pruſſe. Le Roi paroît s'en ſouvenir ; il eſt, de beaucoup, celui que le Roi a le mieux traité en Pruſſe.

C'eſt en novembre que le Roi arrêtera les états de dépenſe & de recette.

1er *P. S.* J'oubliois de vous dire que le prince Henri a été fort careſſé hier, pour un jour auſſi nébuleux. Il a dîné & ſoupé avec le Roi, & l'a conduit en tête-à-tête voir les illuminations.

2e *P. S.* Je reviens de la cour; les miniſtres étoient pêle-mêle; mais comme les deux miniſtres impériaux étoient enſemble, le Roi a tenu une marche rétograde aſſez ſinguliere. Le haſard faiſoit que, vu la quantité d'Anglois à préſenter, milord Dalrymple étoit le plus près de la porte du Roi, & précédoit les miniſtres impériaux. Le Roi a débuté par ceux-ci, puis il a retourné à milord Dalrymple, après quoi il

a deſcendu beaucoup plus bas vers M. d'Eſt**, & ne lui a parlé que pour remercier en général les miniſtres étrangers de leurs illuminations. Cela n'eſt peut-être que haſard ; mais tout eſt remarqué. Si cette intervention des uſages duroit, je crois qu'il faudroit faire ſentir qu'elle déplaît ; car le bruit de la haine du Roi pour les François ſe renforce tous les jours, & ces bruits-là produiſent quelquefois la réalité de ce qu'ils annoncent.

LETTRE XXXII.

Berlin, du 4 Octobre 1786.

IL paroît très-probable que c'eſt l'habitude qui aura raiſon, & que Frédéric-Guillaume ne ſera jamais que ce que ſon oncle, le pénétrant, l'avoit deviné. Il eſt impoſſible de s'exagérer la turpitude des détails de ſon intérieur, quant au déſordre & à la perte de temps. Les valets redoutent ſa violence, mais ils ſont les premiers à tourner en dériſion ſon incapacité. Pas un papier n'eſt en ordre, pas un mémoire apoſtillé, pas une lettre perſonnellement ouverte; nulle puiſſance humaine ne lui feroit lire quarante lignes de ſuite. C'eſt tout à la fois la ſecouſſe de la violence, & la torpeur de la nullité. Son fils naturel, le comte de la Marche, le tire ſeul de ſa léthar-

gie; il l'aime à l'adoration. Son visage rayonne lorſqu'il l'apperçoit, & tous les matins il s'occupe long-temps de cet enfant (1); c'eſt-là même, dans ces plaiſirs, la ſeule choſe périodiquement réguliere; car les heures ſont d'ailleurs abſolument interverties & imprévoyables. L'humeur de l'autre jour, par exemple, que j'ai cru la ſuite de l'orage de la veille à Charlottenbourg, m'a fait remonter aux détails occaſionnels : c'étoit une querelle de muſique. Le Roi vouloit un concert de chambre; il avoit demandé vingt-deux muſiciens; il comptoit exécuter lui-même; ſa baſſe étoit prête & d'accord. Quatorze muſiciens ſeulement arrivent; emportemens, menaces, violences. Les valets-de-chambre ſe rejettent ſur Kalikan, chargé de commander la muſique. Kalikan eſt mis en priſon. Duport, le fameux violoncel, & par conſé-

(1) Mort l'année derniere.

quent le muſicien favori, eſt venu au ſecours de Kalikan; il a remis au Roi la lettre que les valets-de-chambre avoit interceptée. La colere a été furieuſe; tout le monde a fui; mais cette prévarication ſubalterne n'a d'ailleurs eu aucune ſuite. Pauvre regne! pauvre pays!

Je crois deux choſes: l'une, que le Roi a conçu l'idée & l'eſpoir de devenir un grand homme, en ſe faiſant Allemand, purement Allemand, & narguant ainſi la ſupériorité françoiſe; l'autre, qu'il eſt déjà réſigné au fond de l'âme à laiſſer les affaires à un miniſtre principal: peut-être ne ſe le dit-il pas tout haut à lui-même; mais au moins ſe dit-il tout bas: eh bien! le pis aller ſera d'appeller le duc de Brunſwick ou mon oncle.

La premiere de ces conceptions eſt l'ouvrage & le chef-d'œuvre de Hertzberg. Cet homme a dit & pu dire: « Il ne vous reſte qu'une maniere « d'être quelque choſe, c'eſt de don-

» ner une impulſion à votre nation,
» qui doit dater de votre regne un
» nouveau genre de gloire ; vous ne
» pouvez la donner, cette impul-
» ſion, qu'en vous mettant à ſa
» tête; que ſerez-vous jamais comme
» François ? le foible imitateur de
» Frédéric II. Comme Allemand, vous
» ſerez original, vous ſerez vous-
» même révéré dans la Germanie,
» adoré de votre peuple, prôné par
» les gens de lettres, conſidéré en
» Europe, &c. &c. » Le mot de
l'énigme eſt que Hertzberg a cru ce
chemin le plus court pour être le
miniſtre principal.

Mais la force des choſes en demande ou elle en demandera bientôt un autre. Ce pays-ci, quoique ſervile, n'eſt pas façonné à l'eſclavage miniſtériel ; & Hertzberg, longtemps ſubalterne, plus aſtucieux qu'habile, plus faux que fin, plus violent que tranchant, plus vain qu'ambitieux, vieux, infirme, ne promet-

tant pas une longue durée, ne ſauroit les y aſſouplir. Il leur faut, quelque loin que pouſſe ſes prétentions, ce Welner, tant écouté aujourd'hui, qu'on ne peut diſcerner que de très-près ſon influence; il leur faut un homme dont l'exiſtence domine toutes les hiérarchies, & le nombre n'en eſt pas grand. Encore une fois, je ne vois que deux hommes en meſure, le prince Henri & le duc de Brunſwick. Au déſavantage de n'être pas ici, ce dernier joint celui de devoir être bien redoutable à un prince foible & inappliqué, mais vain & jaloux, qui peut croire que le prince Henri ne fera pas à ſa réputation le même tort qu'un prince qui ne peut ſe déplacer, & vivre ici habituellement que comme premier adminiſtrateur, & ſans qu'on puiſſe élever le moindre doute à cet égard: auſſi les actions du prince Henri hauſſent-elles tous les jours, malgré ſes mal-adreſſes moins jactancieuſes pour-

tant depuis quelques ſemaines; & au lieu de ne revenir du Rheinsberg, où il retourne pendant l'abſence du Roi, qu'à la mi-décembre, comme il y comptoit, il ſera ici le même jour que ſon neveu.

Cependant, indépendamment des défauts perſonnels du prince Henri, & des écoles qu'il fera indubitablement, comment concilier ce ſyſtême allemand & la haine des François, avec la confiance accordée à ce prince? Les ſymptômes de cette haine, ſoit ſyſtématique, ſoit naturelle, ſe confirment mieux tous les jours. En renvoyant Roux & Groddart; Roux dont le vrai crime, peut-être, eſt d'avoir entretenu une juive que le prince de Pruſſe deſiroit, & de s'être obſtiné à ne ſe prêter à aucun accommodement, le Roi a dit: *voilà donc un de ces B..... dont je me ſuis défait.* Un marchand françois lui apporte des gentilleſſes; il répond durement: j'ai pour ſept millions de ces dro-

gues-là, tourne le dos, & ne rouvre la bouche que pour dire : *qu'il n'aille pas chez la Reine au moins, car il ne seroit pas payé.* Sans doute le trait n'est pas blâmable ; je ne note que la forme. Boden, passablement reçu, à cela près que pour toute consolation de sa fievre quarte, on lui a dit : *allez-vous en à Berlin, & tenez-vous y en repos, car vous en avez pour trois mois* ; ce Boden lui disoit : *j'aurois eu deux mille commissions pour votre majesté, si j'eusse osé m'en charger......* Vous avez bien fait de les refuser, lui a répondu le Roi, & d'un ton si rogue, que Boden n'a pas même osé remettre les lettres de Dusaulx & de Bitaubé. Launay est traité avec dureté & même tyrannie ; il a été détenu dans sa chambre lors de la visite de ses papiers, indépendamment des arrêts généraux qui lui ont été donnés dans la ville de Berlin. C'est un Délâtre, son ennemi personnel, qu'on lui oppose sans cesse,

& qu'on a fait venir pour lui servir de délateur; homme sans honneur & sans foi, soupçonné de grands crimes, dilapidateur des deniers du Roi, libelliste forcené, dénoncé par notre cour même à celle de Berlin, qui la fit remercier ministériellement il y a deux ans de ses procédés à cet égard. Je dis qu'on l'a fait venir; car, devant quatre-vingts mille écus au Roi, se seroit-il hasardé sans sauf-conduit & provocation? Il est clair que Launay est persécuté comme régisseur & comme François. A ce propos on croit le projet de congédier la régie à la Trinité, époque où l'on appure les comptes, décidément arrêté. C'est-là le grand holocauste qu'on offre à la nation, mais qui couvrira les vuides des revenus. Car, enfin cette régie a rendu l'année derniere six millions huit cents mille écus d'Allemagne; & non-seulement il est impossible de remplacer ce déficit immense, mais il est aisé, quand on connoît ce pays, de prévoir que des régisseurs

allemands percevroient à peine la moitié de cette ſomme.

Que produira la convocation des conſeillers provinciaux & de finances, & des députés des négocians? Des plaintes, & pas un projet qui ne ſoit iſolé, partiel & en contradiction avec le ſyſtême général, tel du moins que l'offre la nature des choſes; car d'ailleurs il n'en exiſte aſſurément pas encore.

Je reviens & dis: tous ces procédés & ces projets ſont contre le ſyſtême perſonnel du prince Henri. Fait-il paſſer ſon ambition avant tout? (il eſt bien loin d'en avoir la force) ou diſſimule-t-il pour arriver? Je ne crois pas qu'il en ſoit capable avec ſuite; je crains plutôt qu'il ne ſoit encore une fois la dupe des careſſes qui, cependant, il faut l'avouer, ſont plus ſubſtantielles & plus marquées qu'elles ne l'ont été juſqu'ici. Je crains ſur-tout qu'il ne ſe hâte trop, & qu'avide de recueillir la

moiſſon du moment, il ne néglige les ſemailles pour l'avenir.

Le Roi a donné au miniſtre de juſtice de Reek, une boîte de coquilles pétrifiées, enrichie de ſuperbes diamans (eſtimée douze mille écus) ; pareille boîte au miniſtre de Gaudi & dix mille écus ; pareille boîte au général Moellendorf ; un beau ſolitaire au marquis de Luchéſini, & une bague de diamans au lieutenant de police Philippi. Il a fait auſſi démonter trois boîtes garnies de diamans, dont on a fait trente bagues, qu'il a emportées pour les diſtribuer en Siléſie.

N. B. Launay n'a point eu l'alternative d'accepter ſix mille écus ou ſon congé ; il a reçu ſeulement, ſous la forme d'ordre, avis que ſes appointemens étoient réduits à ſix mille écus.

M. de Hertzberg a donné aujourd'hui un grand dîner d'étrangers, où ſe trouvoit le nouveau miniſtre d'Eſpagne, & où n'étoit invité ni M.

d'Eſt * *, ni aucun François : affectation d'autant plus marquée, que tous les Anglois, Piémontois, Suédois, & non-ſeulement les miniſtres étrangers, mais les envoyés pour complimenter, y étoient raſſemblés. M. d'Eſt * * s'en venge convenablement : il donne demain un très-grand dîner où M. de Hertzberg eſt invité.

P. S. M. Ewart, ſecrétaire de la légation angloiſe, m'a dit hier devant quinze perſonnes, M. de Hertzberg appuyant du geſte & de la voix ces propres mots : *le Stathouder eſt, par la conſtitution, le pouvoir exécutif en Hollande, ou, pour le dire plus clairement, il eſt préciſément en Hollande ce qu'eſt le Roi en Angleterre.* J'ai répondu du ton le plus froidement ironique : *il faut eſpérer cependant que les Hollandois ne lui couperont pas la tête.* Les rieurs n'ont pas été du côté de M. Ewart.

Boden m'a fait remettre vos paquets. Les extraits des plaidoyers Linguet,

qui ſont excellens, (je parle des extraits) ont parfaitement bien réuſſi. Ne manquez pas, je vous en prie, de m'en envoyer la ſuite. Vous ne pouvez pas mieux m'achalander que par les choſes de ce genre.

Il y a un accroc ſur Alvensleben ; c'eſt Hertzberg qui ſoutient Goltz.

Le numéro LXXVIII du courier du Bas-Rhin eſt ſi inſolent pour le Roi de France & ſon ambaſſadeur, qu'on feroit bien, je crois, d'en porter des plaintes miniſtérielles : cela réprimeroit un peu Hertzberg qui eſt le compere de Manſon, & qui en fera bien écrire d'autres, ſi cette lubie paſſe impunément. Or, on ne ſait pas ce que ſont les Gazettes pour les Allemands.

LETTRE XXIII.

Magdebourg, 9 Octobre 1786.

LE hasard m'a découvert en sortant de Berlin, que l'homme qui est resté quatre jours enfermé dans l'appartement du prince de H * * (de R * * * *) n'est autre chose que ce C * * *, autrefois Saint-H * *, ancien mari de notre célebre Saint-H * *, dont le mariage a été cassé; conseiller Bonneau du prince de Prusse, &, pour le compte de sa propre femme, banqueroutier, faussaire; en un mot, chevalier d'industrie de l'ordre le plus méprisable, & dont tous les étrangers nous disent: comment cet homme peut-il être officier chez vous? Je ne m'étonne plus si le prince de H * * a été froidement reçu par le Roi. Venir tout exprès pour s'efforcer d'exploi-

ter la mine de corruption, qu'on croit s'être assurée par la connoissance des foiblesses d'un souverain; fonder des succès sur la mauvaise opinion qu'on a de lui, & l'afficher en quelque sorte par une course rapide de Paris à Berlin; dépourvue de tout autre prétexte, puisque le prince de H** & son menin ne sont restés que cinq jours, & sont déjà repartis pour Paris. C'est tout à la fois une conduite bien méprisable & une intrigue bien gauche. Je crois qu'il importe que l'on dise très-haut & avec un ton de dédain fort ironique, tout ce qui peut faire sentir, sans s'abaisser à le dire nettement, que notre cabinet est complettement étranger à cette manœuvre; car des demi-mots que j'ai entendu lâcher à des malveuillans, me persuadent qu'on ne demanderoit pas mieux que de lui imprimer cette tache.

J'ai fait route de Brandebourg à Magdebourg avec le comte Hatzfeldt,

envoyé de l'électeur de Mayence, pour complimenter le Roi & le baron de G***, envoyé du duc de Deux-Ponts pour le même objet. Celui-ci, ancien capitaine de hussards à notre service, est un bel imbécille, qui ne peut avoir été choisi que comme frere de madame d'Eisbeck, maîtresse du duc. L'autre est un homme rempli d'aménité, & dont l'esprit & les connoissances méritent de l'estime. Il paroît qu'il restera quelque temps à Berlin pour démêler le chaos. J'ai beaucoup causé sur Mayence; l'Electeur est mieux, & cependant il ne promet pas une longue durée. Il paroît que les deux prétendans les plus en mesure d'arriver après lui, sont M. Feckenberg (tout-à-fait Autrichien) & M. d'Alberg, homme de l'habileté duquel on a la plus haute idée, dont on connoît peu les affections politiques, & qui dissimule comme Sixte-Quint encore moine.

Cette cour semble, quant à présent,

ſent, très-montée contre l'Empereur qui ajoute au reſte chaque jour par une foule de traits particuliers & publics, réellement inconcevables, à la haine univerſelle. On ne ſauroit s'exagérer l'effet qu'ont produit ſa réponſe à la requête des Hongrois : *pueri ſunt pueri : pueri puerilia tractant*, & l'abolition violente de tous leurs priviléges : . . . mais d'un côté les grands propriétaires ſont à Vienne enchaînés par leurs places, preſque gardés à vue, & véritablement les otages de l'eſclavage des Hongrois. De l'autre, l'ariſtocratie étant infiniment odieuſe au peuple, il n'y a dans ce ſuperbe & redoutable pays, ni unité d'intérêts, ni centre de réunion ; & les troupes réglées ſont poſtées & munies d'artillerie, ſoutenues de vétérans, de coloniſtes, &c. &c.

Au reſte, un Anglois, fort mon ami & très-bon obſervateur, que je viens de retrouver ici, & qui a fait tous les camps de l'Empereur, en

s'extaſiant ſur les formidables baſes de ſa puiſſance, la Hongrie, la Moravie, la Boheme, la Galicie, &c. avoue que l'infériorité de ſes troupes ſur l'armée pruſſienne a infiniment paſſé ſon attente; il aſſure qu'il eſt impoſſible, ſoit relativement à l'inſtruction, ou à la compoſition des officiers; ſoit quant aux talens militaires de l'Empereur, qui ſont préciſément nuls, & tellement que ſon eſprit paroît obſtrué pour ce genre de combinaiſons, qu'il eſt impoſſible, dis-je, de comparer les deux nations, avec cette différence cependant que l'Empereur peut faire ſortir autant d'hommes de la terre, que Cadmus, & que l'armée pruſſienne anéantie ne peut plus renaître que de ſon tréſor. Si jamais un homme paroît ſur le trône autrichien, c'en eſt fait de la liberté de l'Europe. La ſanté de l'Empereur paroît mauvaiſe; ſon activité ſe ralentit peu à peu; cependant, il outre-paſſe encore de beaucoup ſes forces perſon-

nelles ; mais ſes projets ne paroiſſent plus que les velléités d'un agoniſant qui rêve la convaleſcence. On le croit dans ce moment très en froid avec l'impératrice de Ruſſie.

LETTRE XXXIV.

Brunſwick, 14 Octobre 1786.

Si je cours la poſte, vous voyez que ce n'eſt pas par diſſipation. Eh! de bonne foi, quelle vie convient moins à mes goûts naturels que cette activité oiſeuſe, ſi je puis parler ainſi, qui, me précipitant dans toutes les cohues, dans les ſociétés les plus faſtidieuſes, dans la perte de temps qu'entraîne en général le tourbillon des cercles allemands, qui s'appellent des *entre-nous* quand on n'eſt que trente perſonnes, me ravit à l'étude, à mes recherches favorites, à mes propres penſées, & me force à me plier ſans ceſſe à des formes qui m'étoient ſi étrangeres, pour ne pas dire ſi odieuſes. Vous qui menez une vie fort agitée, mais du moins dans des ſociétés d'élite, vous devez éprouver malgré tout l'à-plomb que

vous a donné la nature, combien il eſt difficile de paſſer bruſquement de la diſſipation ſociale à la méditation du cabinet. Cette premiere eſt cependant abſolument néceſſaire pour connoître, ſinon les hommes, du moins tels ou tels hommes, indépendamment de ce qu'elle eſt indiſpenſable, pour ſe ménager les *à parte* qui inſtruiſent des faits courans, & font deviner ceux qui les ſuivront : il faut galoper cinq jours avec un prince, & le ſuivre dans toutes les ſinuoſités phyſiques & morales de ſa vie publique & privée, pour avoir le droit ou l'occaſion de faire une queſtion ; ou, ce qui eſt préférable, pour lui ſurprendre un mot qui équivaille à la queſtion & à la réponſe. Mais, qui ſait cela mieux que vous ? Je ne veux que vous faire ſentir que mes excurſions ne ſont pas le fruit du haſard, encore moins celui de la fantaiſie. Ajoutez que chacune de mes courſes complette des connoiſ-

ſances locales, ſur leſquelles je me ſuis impoſé de n'être pas ſatisfait légérement. J'eſpère que vous verrez entr'autres, par mon mémoire ſur la Saxe, & par celui ſur les Etats pruſſiens, qui ſont de vrais ouvrages, & qu'à la vérité vous ne recevrez que dans quelques mois, que j'ai ſoigneuſement approfondi les pays que je veux connoître, & que je les ai étudiés autant dans les hommes que dans les livres, avec cette différence cependant, que j'oſe à peine me confier à l'aſſertion orale de l'homme le mieux inſtruit, lorſqu'il ne m'apporte point de preuves écrites. La néceſſité de cette eſpece de conſcience ſuperſtitieuſe que m'impoſe preſque machinalement l'acte de prendre la plume, m'a été démontrée dans trop de circonſtances, pour que j'y renonce jamais.

Cependant où marchai-je dans cette route pénible? Si je m'en rapporte au peu de comptes rendus que votre

amitié a daigné me faire de la senſation qu'ont produit mes dépêches épurées, arrangées, embellies par vous, (car comment ſoigner ce qu'on écrit au moment, au jour le jour, avec la rapidité de l'éclair, & ſans avoir le temps de relire) on en eſt content; ſi j'en juge par les ſymptômes redoublés de l'extrême inattention que ſuppoſent les longs ſilences ſur les queſtions les plus importantes, ſur les demandes les plus inſtantes, & quelquefois l'oubli abſolu de la plupart de ces choſes, je dois croire qu'on lit mes letrres, tout au plus avec l'intérêt d'un bulletin aſſez bien rédigé, & que cette lecture n'a pas la plus légere ſuite ultérieure. Si cela eſt vrai, eſt-ce donc bien la peine, je vous le demande à vous, dont les ſentimens énergiques & les hautes penſées échappent par tant de côtés à la contagion de légéreté, d'inſouciance, d'égoïſme & d'inconſéquence, qui s'exhale de tous les

pores du pays que vous habitez ? eſt-ce bien la peine que je ſacrifie à un intérêt auſſi ſubalterne que celui de la curioſité, mon temps, mes goûts, mes forces & mon talent ? Vous ſavez, je crois, que je ne ſuis pas charlatan ; vous ſavez que mon uſage n'eſt pas d'exagérer ma peine & mon travail. Eh bien! mon cher ami, je vous jure que j'en prends & que j'en fais beaucoup. J'occupe trois hommes tout entiers de la ſeule exécution méchanique de ce que j'ai rédigé. Je m'aide du travail & des connoiſſances de pluſieurs autres ; tous mes momens & preſque toutes mes penſées ſont là, partent de là, & y retournent.... Si cela ne produit pas davantage, (& à dire vrai vous ne pouvez pas encore évaluer ce que cela produit, car mes plus grands travaux ſont dans mon porte-feuille) c'eſt la faute, ou de mon inſuffiſance ou de ma poſition, peut-être de toutes deux, peut être auſſi ſeu-

lement de cette derniere. Mais j'y ſuis tout entier, & ce n'eſt pas à près de trente-ſept ans que je dois être tout entier à des riens; or, ce ſont des riens, ſi cela ne produit rien, & que cela ne mene à rien, ni moi, ni les autres.

Si donc cela produit quelque choſe, qu'on me le prouve; qu'alors, par exemple, que je fais une queſtion pour le bien de ma commiſſion, elle ſoit répondue; qu'alors que je dis, il importe que j'aie un plan d'opérations de tel & tel genre à propoſer, parce qu'on me queſtionnera inceſſamment ſur cela, & que je perdrois une occaſion que je ne retrouverois peut-être jamais, ſi j'étois pris au dépourvu, on m'envoie ce plan d'opérations.

Si cela me mene à quelque choſe, qu'on me le diſe; car j'ai bien, dans ma poſition, quelque beſoin d'encouragemens, ne fût-ce que pour pouvoir me livrer ſans folie aux impulſions de mon propre zele! Je dis ſans folie,

car, pour ne parler que du plus groſſier, mais auſſi du plus palpable des intérêts, quand je vois que je ſuis à une aſſez grande diſtance de pouvoir joindre les deux bouts avec ce qui m'eſt aſſuré, (& comment aſſuré? on eſt tellement en arriere, que j'ai tout lieu de craindre qu'un changement de miniſtre n'aggravât mes dettes perſonnelles, des ſommes dont mes amis m'ont fait l'avance, pour le compte de ceux qui ne peuvent pas ignorer que je ne ſaurois en faire, moi) ne dois-je pas enrayer? Et ſi j'enraie, ma moiſſon & mon utilité ne ſont-elles pas finies? Me reſtera-t-il autre choſe alors que le regret du temps perdu, & le chagrin profond & très-onéreux dans les ſuites, d'avoir attaché à mon ſort des gens pour qui je ne pourrai rien qui les dédommage que mal & à mes dépens de ce qu'ils m'auront ſacrifié? Pardon ſi je déborde; mais à qui confierai-je mes anxiétés, ſi ce n'eſt à vous, mon ami, mon conſo-

lateur, mon guide, mon ſoutien ? A qui dirai-je : que me rapporte tout ceci ? pas même de l'argent ; car il va tout à la choſe, & nullement à ma ſatisfaction perſonnelle. Véritablement je ne ſerois ſuſceptible d'aucune autre, ſi mon avenir étoit arrivé, & que je n'euſſe point d'entours. Vous ſavez bien que l'argent ne me ſera jamais rien, du moins quand j'en aurai. Où vais-je ? où menerai-je les autres ? Ai-je fait un bon marché de troquer ma vie, même orageuſe, mais ſi mêlée de jouiſſances, qu'il n'étoit pas au pouvoir des humains de me dérober, pour une activité ſtérile, qui m'arrache juſqu'aux fréquens épanchemens de votre amitié ? Vous n'êtes plus qu'un homme d'Etat pour moi ; vous, pour un ſerrement de main duquel je donnerois tous les trônes du monde.... Ah ! je ſuis beaucoup plus propre à l'amitié qu'à la politique.

Poſt-ſcriptum *commencé à Hemſtadt, fini à Brunſwik, le 14 Octobre 1786.*

On écrit de Silberberg en Siléſie, que la voiture du Roi a été renverſée, & qu'il s'eſt bleſſé à la tête & au bras. Le cocher, ajoute-t-on, eſt mort ſur la place. Cette nouvelle m'eſt arrivée hier à Magdebourg, & l'on en a écrit autant au général Pritwitz : elle eſt probablement exagérée, mais il y a un fond de vérité. L'extrême ſaiſiſſement du duc de Brunſwick, & ma propre émotion, m'ont donné profondément à ſentir quelles deſtinées ſont attachées ſur cette tête. Le duc a envoyé ſur le champ un courier; & comme je le ſuis à Brunſwick, où il veut me parler à fond de la Hollande, j'aurai des détails ſûrs & de la premiere main. Je n'ai pas le temps d'ajouter un ſeul mot; c'eſt d'un changement de chevaux que j'écris.

De Brunſwick, 14 Octobre 1786.

N'ayant pas trouvé d'occaſion de faire partir ce peu de lignes, je continue.

Je ſuis arrivé ici deux heures avant le duc. Auſſi-tôt qu'il a été à Brunſwick, il m'a écrit au crayon ſur un carré de papier.

« J'ai parlé hier au ſoir avant de » partir, au miniſtre comte de Schu- » lembourg, qui avoit quitté Berlin » le 11. Il ignore abſolument la nou- » velle alarmante qui nous a tant affec- » tés; & comme je n'ai rien appris là- » deſſus ici, je commence à me raſſu- » rer; j'eſpere que mon courier ſera » ici de grand matin. C'eſt de chez » ma mere que je vous griffonne ceci, » M. le comte: j'eſpere que vous me » ferez l'amitié de venir me voir de- » main au matin, & de dîner avec » nous. »

Il devient fort probable qu'il n'y a du moins point eu de cataſtrophe.

Le duc a été parfaitement brillant de talens & d'aménité à Magdebourg: rien de plus impoſant que ſes manœuvres; rien d'inſtruit comme ſon école; rien de fini, de complet & de ſuivi, comme ſa conduite en tous points: il a été l'objet de l'admiration d'un grand nombre d'étrangers qui fourmilloient à Magdebourg, & certes il n'avoit pas beſoin du contraſte des princes de Weimar (duc) & de Deſſau: celui-ci le plus foible des hommes; celui-là travaillé de l'envie d'être quelque choſe, & peu pourvu de moyens, ſi l'on en juge ſur les apparences. Il peut & doit devenir un prince important. Cependant ſi, comme toutes les probabilités y ſont, la Saxe lui échoit, faute d'enfans dans la branche électorale, c'eſt une affligeante perſpective, que le renverſement de tous les travaux du digne prince qui gouverne aujourd'hui ce pays, & qui, tourmenté

dans ſon enfance, malheureux dans ſa jeuneſſe, vraiment reſpectable dans ſon âge mûr, deſcendra probablement au tombeau avec le chagrin amer que le bien qu'il a fait ne lui ſervira pas.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

J'ai appris un fait qui ſera quelque plaiſir à M. de Ségur, s'il eſt encore en vie. On a conſtruit à Hanovre, à grands frais, une fonderie qui a coûté près de cent mille livres tournois au roi d'Angleterre. Le duc de Brunſwick n'ayant point été ſatisfait de ſa

fonderie, a fait exécuter deux canons à Hanovre : ils ont ſi mal réuſſi, qu'il a fallu les renvoyer auſſi-tôt. On ne ſauroit ſuppoſer, vu les relations entre le duc & le roi d'Angleterre, que cela vienne de la mauvaiſe volonté des fondeurs. Ce fait ſemble donc une preuve de leur mal-adreſſe.

J'eſpere vous donner, le prochain courier, des réſultats exacts ſur les diſpoſitions de Berlin & du duc, relativement à la Hollande. Il m'a promis de m'articuler nettement les propoſitions qui lui paroiſſoient convenables, & il ne s'eſt point caché de l'extrême deſir qu'il avoit de les voir accepter. Ces agitations bourgeoiſes menaçant tous les jours davantage le repos de l'Europe, ſinon dans le moment préſent, du moins dans les futurs contingens, par les refroidiſſemens & les méfiances auxquelles elles donnent lieu.

LETTRE XXXV.

A Brunſwick, 16 Octobre 1786.

Les deux converſations que j'ai eues avec le duc, n'ont encore été que vagues, quant à la Hollande, & même preſque abſolument étrangeres à cet objet. Son courier lui ayant apporté la nouvelle d'un eſpoir d'accommodement, la retraite de celui des co-opérateurs de M. de Veirac, que l'on regarde comme le boute-feu; enfin des détails qui lui auront fait regarder, peut-être, ſon entremiſe comme inutile ou tardive; il a parcouru rapidement ce pays, pour paſſer à un qui lui importe infiniment plus, je veux dire la Pruſſe. Seulement s'eſt-il montré très-anti-Stathoudérien, très-convaincu que le droit de préſentation ne devoit reſter que ce qu'il étoit

dans ſon origine. Que la conſtitution de Gueldre, de Friſe & d'Utrecht étoit évidemment à retoucher au moins, quant à l'incroyable diſpoſition des magiſtrats révocables *ad nutum*; qu'en un mot, le prince, qui de l'autorité monarchique la plus abſolue, laquelle il poſſédoit de fait, en étoit venu au diſcrédit le plus complet, par la conduite la plus abjecte & la mal-adreſſe de poſer, au mépris de toutes les loix, de toutes les décences & de tous les préjugés en prétention de droit, ce qu'il avoit en réalité, ne méritoit pas le moindre intérêt; mais que pour la Pruſſe, & ſur-tout afin de retarder ces ébranlemens, il falloit lui rendre le *decorum* des honorifiques, ſauf à ſurveiller ſes liaiſons. Il s'eſt à ce propos expliqué ſur Harris & même ſur le prince de Brunſwick (Louis) comme je l'aurois fait à peu près. En réſultat cependant, non-ſeulement il ne m'a

rien appris ſur tout cela, mais il a décliné imperceptiblement le débat qu'il avoit provoqué il y a quelques jours. Je répete que quelques nouvelles que j'ignore ſont la cauſe de ce changement de marche. En général j'en ſais beaucoup trop peu, (de nouvelles) & par exemple il eſt fort ſingulier, non moins embarraſſant, &, pour trancher le mot, paſſablement ridicule, que ce ſoit le duc qui m'apprenne la ſignature de notre traité de commerce avec l'Angleterre, que je n'en connoiſſe pas un des articles, & que je ne ſache aucunement quelle contenance faire à cet égard. Comme ma méthode uſuelle n'eſt pas de me couvrir de l'enveloppe myſtérieuſe dont ſe voile la nullité de certains miniſtres, je n'ai pas été médiocrement intrigué de mon rôle en ce moment. J'apprendrois mille fois davantage, ſi j'étois mieux inſtruit. En cela, comme dans tout le reſte, la fortune ne va guere qu'à celui qui a.

Pour la Prusse, comme j'en sais autant que le duc., ç'a été toute autre chose. J'ai eu des épanchemens de confiance, d'autant moins limitée, que je l'ai mis à son aise & bien vîte sur le prince Henri, qu'il n'aime pas plus qu'il ne l'estime. Je vois avec inquiétude qu'il a les mêmes craintes & les mêmes opinions que moi. Il est mécontent de la plupart des démarches & des opérations du Roi, de cette foule de titres & d'ennoblissemens accordés par masse & avec une telle prodigalité, qu'il sera désormais beaucoup plus aisé de trouver un noble qu'un homme dans les états prussiens, de la promesse faite au prince de Dessau, (dont l'unique attrait est un tel goût pour les visions & la mysticité, que lors du voyage de Lavater à Brême, il lui adressa les plus instantes supplications de passer chez lui, afin qu'il pût L'ADORER) & peut-être au duc de Weimar, (qui aux mêmes goûts tempérés par des

paſſions plus vives, joint plus d'eſprit, mais dont les affaires ſont trop obérées pour qu'on regarde ſes velléités militaires autrement que comme une ſpéculation de finance) de réintégrer l'un, & de faire entrer l'autre au ſervice de Pruſſe, ce qui néceſſite des paſſe-droits, décourage & vicie l'armée; ſyſtême bien oppoſé à celui de Frédéric II, qui diſoit du peu de grands ſeigneurs en activité de ſon temps : *au nom de Dieu, mon cher Moellendorf, débarraſſez-moi de ces princes ;* de cette vacillation qui fait tâter à la fois vingt ſyſtêmes; du déſordre intérieur; de la plupart des choix; des rites domeſtiques; des anecdotes qui deviennent tous les jours plus ſiniſtrement caractériſtiques, &c. &c. : en un mot, ſi je recopiois toutes mes dépêches, je tranſcrirois nos converſations. « Croyez-moi, m'a-t-il dit; je » puis à un certain point vous ſer- » vir de thermometre; car ſi je

» ſens qu'il n'y a point d'eſpoir d'un
» régime ferme & noble, & qu'ainſi
» le jour de la maiſon de Brande-
» bourg ſoit arrivé, je ne ſerai pas
» le dernier à faire retraite. Je n'ai
» jamais reçu un ſou du roi de Pruſ-
» ſe, & je ſuis dans la ferme réſo-
» lution de n'accepter jamais rien de
» lui. Son ſervice me coûte très-cher,
» comme vous avez vu. Je ſuis indé-
» pendant. Je voudrois payer un tri-
» but à la mémoire du grand homme;
» je ſuis tout prêt à conſolider de
» mon ſang ſon ouvrage; mais je
» ne ſerai pas complice même par
» ma préſence de ſa démolition. On
» ne doit que ce qu'on peut; je
» fais de mon mieux les affaires
» de mon pays & de mes enfans;
» je les laiſſerai dans un grand or-
» dre. J'entretiens mes combinaiſons
» de famille. Nous ſerons probable-
» ment des derniers frappés dans
» le bouleverſement du corps germa-
» nique, à cauſe de la confraternité

» des deux maiſons qui lie l'électeur » de Hanovre à nos intérêts. Je ne » ſuivrai donc le ſort de la monar- » chie pruſſienne, qu'autant que ſon » gouvernement aura de la ſageſſe » & de la dignité, &c. &c. : » au reſte, il ne déſeſpere de rien encore, & il a raiſon. Il croit que perſonne n'eſt à la place qu'il gardera : je penſe comme lui, & j'entrevois qu'il eſpere que ſon tour pourroit bien venir, & je n'en doute preſque pas, ſi l'anéantiſſement de la puiſſance pruſſiennne n'eſt pas décrété.

Il m'a appris le fait très-ſingulier que M. de G*** pere avoit demandé du ſervice au roi de Pruſſe, & prétendu lui déployer tous les plans hoſtiles de l'Empereur, dont ce même M. de G*** dit pourtant tout haut que ſon alliance avec nous ſera finie le jour de la mort du prince de-Kauniz.

Le duc n'eſt rien moins que raſſuré ſur les plans de l'Empereur, dont

il redoute infiniment la puiſſance & les entours. Il eſt bien vrai que ſon inſuite doit dérégler ſes projets, & faire avorter leur exécution ; que la déraiſon de ſa conduite perſonnelle doit hâter ſa fin ; que l'archiduc François paroît n'être rien ; que parmi les hommes influens il n'en eſt pas un de redoutable, ſur-tout dans le militaire ; que Alventzy, faiſeur pour l'infanterie, Kinsky, faiſeur pour la cavalerie, n'ont que des talens diſputés, &c. ; mais il paroît des hommes au moment où l'on s'y attend le moins ; il ne faut que des événemens pour les mettre à leur place. Condé, Spinola, le duc de Brunſwick lui-même, prouvent qu'on peut naître général. Dans l'armée autrichienne, il eſt un prince de Waldeck, qui annonce, dit-on, de grands talens. La foule de petites anecdotes que nous nous ſommes appriſes mutuellement, ſeroit trop longue à déduire, & d'ailleurs hors de ſon

cadre. Une anecdote n'a ni grace ni résultat; elles trouveront leur place à leur tour; mais il en est une qui tient trop au système de la Russie pour la passer sous silence.

La Czarine s'est appropriée depuis quelques mois la possession & les revenus des postes de Courlande, en laissant seulement au duc un petit bureau, afin qu'il n'y soit pas censé totalement étranger. Ainsi cette Russie, qui entretient un ministre en Courlande, tandis qu'il n'y en a point de Courlande à Saint-Pétersbourg, & qui, là comme en Pologne, fait annoncer ses volontés comme autant de loix, au duc & aux états, par son ministre qui est le vrai souverain du pays; cette Russie qui, depuis quelques années, a déclaré purement & simplement que tel canton de la Courlande lui appartenoit, & cela sans chercher un autre prétexte que celui de tirer sur ses limites une ligne plus droite, ne se cache point

de ne connoître d'autre code, d'autres titres, d'autres manifeſtes que celui qu'alléguoient les Gaulois aux Etruſques : « notre droit, nous le portons » dans nos armes ; tout ce que les » hommes forts peuvent ſaiſir leur » appartient. » Un de ces jours elle déclarera que la Courlande, que l'Ukraine polonoiſe eſt à elle, que la Finlande eſt à elle, & par exemple, cette derniere révolution qui lui ſera très-ſalutaire, parce qu'alors elle ſera vraiment inattaquable & preſque inacceſſible à toute l'Europe réunie, ſera opérée au moment où elle la tentera, ſi nous n'y prenons garde. Quelque ſoit le jour où j'apprenne que cela eſt conſommé, & même que le nouveau ſyſtême de la Suede eſt totalement bouleverſé, je ne ſerai pas ſurpris.

Le duc m'a dit auſſi que l'Empereur perfectionnoit beaucoup ſon artillerie ; que ſes pieces de ſix équivaloient en force à nos anciennes pieces de huit, & qu'à cet avantage elles réuniſſoient

tellement celui de la légéreté, qu'il ne falloit que quatre chevaux pour les traîner, tandis qu'en Prusse même il en faut encore six. Il attribue, autant que je m'en souviens, cette double perfection, à la construction de la chambre faite en poire. Je ne mandé ce fait que pour vous en conseiller la vérification par les gens de l'art, l'économie de deux chevaux sur six étant infiniment importante, & d'autant plus qu'elle entraîne celle d'un valet par attelage.

Ma maniere d'être avec le duc a été infiniment aimable de sa part, quoique participant un peu, quant à la conversation intime de mon existence équivoque à Berlin. Je crois pouvoir assurer sans présomption que je ne suis pas désagréable à ce prince, & qu'accrédité par une commission quelconque, je serai un des hommes les plus propres à traiter & faire réussir quoi que ce soit avec lui. Ce prince habile ne me paroît avoir qu'un foible;

c'eſt la prodigieuſe crainte de voir entamer ſa réputation même par le plus mépriſable Zoïle ; il vient de s'expoſer cependant à un éclat fâcheux, par une déférence pour ſon miniſtre principal (M. de Féronce), que je ne comprends pas. Ce M. de Féronce, & M. de Munchauſen, grand-maître de la cour, & homme réputé peu délicat ſur l'argent, ſont les fermiers de la loterie. Choſe honteuſe en ſoi, & que je ne comprends pas de la part de Féronce, qui eſt véritablement un homme de mérite ! Deux négocians nommés Oeltz & Nothnagel, ont gagné un quaterne qui leur faiſoit un profit de dix-huit mille écus ; non-ſeulement on en a refuſé le paiement, mais comme il falloit pour cela trouver une fraude, ces hommes ont éprouvé un grand nombre de vexations ; ils ont même été empriſonnés ; & tous ces détails, ils viennent de les révéler dans un recueil imprimé, qui ne contient que les faits du procès, & qu'ils

ont publié, en ſe pourvoyant contre le duc ou ſes juges au tribunal de Wetzlar. Je n'entends pas cette abſence de force ou de circonſpection.

17 Octobre 1786.

P. S. Je viens de recevoir des nouvelles authentiques & poſitives du roi de Pruſſe; c'eſt un de ſes chaſſeurs qui a eu un accident très-grave; pour lui, il eſt en fort bonne ſanté, & il arrive du 18 au 19 à Berlin.

J'apprends en même temps que le comte de Fincheſtein ſe meurt d'une fluxion de poitrine, dont il a été ſaiſi à la ſuite d'une très-vive altercation avec M. de Hertzberg au ſujet de la Hollande. On déſeſpere de ſa vie; c'eſt une grande perte pour nous, ſoit parce qu'il étoit abſolument des nôtres, ſoit parce que, temporiſeur de ſa nature, il auroit retenu le prince Henri, ſoit parce qu'il auroit du moins dirigé mademoiſelle de Voſs après la chûte, ſoit enfin parce que Hertzberg n'aura plus de contrepoids. Quant à ce dernier

point cependant, je ne ſuis pas éloigné de croire qu'il n'en accélérera que plus vîte le moment où cet homme préſomptueux doit être abſolument en diſcrédit ; mais outre la diſette des ſujets, qui retardera cette époque, comment répondre qu'un homme auſſi violent, & tout imbu de la haine que nous portent en général les Allemands, ne fera pas haſarder quelques faux pas déciſifs ?

Le duc d'Yorck eſt arrivé ce ſoir ici, & l'Empereur n'auroit pas été traité avec plus de reſpect, & ſur-tout par la ducheſſe ſa tante & les courtiſans. A la vérité elle eſt toute angloiſe, par les goûts, par les principes & par les manieres, au point que ſon indépendance preſque cynique fait avec l'étiquette des cours allemandes, le contraſte le plus ſingulier que je connoiſſe. Au reſte, je ne crois pas qu'il s'agiſſe du mariage de la princeſſe Caroline, princeſſe tout-à-fait aimable, ſpirituelle, jolie, vive, ſémillante. Le duc

d'Yorck, puiſſant chaſſeur, puiſſant buveur, rieur infatigable, ſans grace, ſans contenance, ſans politeſſe, & qui a du moins à l'extérieur beaucoup de la tournure phyſique & morale du duc de L**, reſſent une eſpece de paſſion pour une femme mariée à un mari jaloux, qui le tourmente & le détourne d'un établiſſement. Je ne ſais point encore s'il va à Berlin. Il y a pluſieurs verſions ſur ſon compte. On dit qu'après avoir été libertin effréné, il lui vient quelque velléité de faire ſon métier. Pour moi, je lui trouve toute l'encolure d'un prince allemand, doublé d'inſolence angloiſe, mais dépourvu de la libre cordialité de cette nation.

LETTRE XXXVI.

Brunſwick, 17 Octobre 1786.

Je vous envoie la ſuite & la fin de la dépêche précédente. J'y joins la traduction d'un pamphlet, d'autant plus ſingulier, qu'il a paru à Vienne avec la permiſſion de l'Empereur, qui a apoſtillé la communication du cenſeur de ces propres mots: *que celui-ci paſſe avec les autres.* Ceci n'eſt rien encore auprès de la bizarrerie qui trois jours après a fait relâcher l'infortuné Szekely, que toutes les repréſentations du monde n'avoient pu ſauver, & dont la cauſe eſt aſſez mal défendue ici; car, quel parti n'y avoit-il pas à tirer de la confidence qu'il avoit été faire à l'Empereur de la ſituation de ſa caiſſe, du déſordre qui l'y avoit conduite, des ſupplications inſtantes d'acheter pour

pour le compte du public un ſecret chymique bien conſtaté au prix néceſſaire pour achever de remplir le déficit de la caiſſe (je dis achever, car Szekely & ſa famille avoient couvert la plus grande partie du vuide); de la réponſe de l'Empereur : *me parlez-vous comme ami? Me parlez-vous comme Empereur? Si comme ami, je ne ſaurois l'être d'un dépoſitaire infidele : ſi comme Empereur, je vous conſeille d'aller faire vous-même votre déclaration aux tribunaux* . . . . . Ce fait, que je connois depuis mon arrivée à Berlin, & dans ſes circonſtances les plus aggravantes, eſt un des plus odieux qui me revienne dans la mémoire, & j'en pourrois raconter cinquante de tout pareils. . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Obſervations libres ſur le crime & la punition du lieutenant-colonel des gardes, Szekely, par un ami de la vérité, 1786.

Que la vérité ſe faſſe entendre ! qu'elle ſe montre aujourd'hui ſans fard, ſans voile, dans ſon impoſante nudité ! Juges incorruptibles, écoutez ; je vais vous parler du délit & de la punition de Szekely. Mon cœur eſt attendri, mais ma parole ſera impartiale. Vous jugerez moi, Szekely & ſes juges.

Szekely annonce un déficit dans la caiſſe du régiment des gardes & le déſordre de ſa manutention. On l'arrête ſur le champ, & après quelques informations ſimulées il eſt mis au conſeil de guerre. Quatre-vingt-dix-ſept mille florins d'Empire ont diſparu de ſa caiſſe ; mais Szekely avoit placé toute ſa confiance dans

le feu ſieur Lakner, ſeul dépoſitaire des clefs du tréſor. Plus d'une fois Szekely avoit déclaré qu'il étoit peu propre à conduire des affaires pécuniaires, & que jamais il n'avoit revu ni vérifié les comptes de la caiſſe confiée à ſes ſoins. On ne peut donc le ſoupçonner d'infidélité perſonnelle, ſur-tout lorſque ſon corps rend juſtice à ſes mœurs, & déſigne unanimement le caiſſier Lakner avili par des baſſeſſes, ſuſpecté par des dépenſes infiniment au-deſſus de ſa fortune.

Une négligence très-coupable, il eſt vrai, voilà le ſeul crime de Szekely ; auſſi le conſeil de guerre le condamne-t-il à paſſer ſix ans dans une fortereſſe. Cette punition, ſuffiſante ſans doute, puiſque Szekely n'étoit effectivement, & ſelon le langage des juriſconſultes, *nec confeſſus*, *nec convictus* d'aucune prévarication, devint plus forte par la ſentence du conſeil de guerre aulique, chargé

de la reviſion du procès, qui porta à huit années le temps de ſa détention. Ce tribunal ignoroit-il donc que notre très-gracieux monarque eſt dans l'habitude d'aggraver toutes les ſentences prononcées contre les criminels ? il faut croire que les juges n'obéirent dans cette occaſion qu'à la rigueur des loix : mais ce qui aſſurément paroîtra inconcevable, c'eſt la déciſion de l'Empereur ſur cette affaire. Voici l'arrêt que ce monarque a proféré, & il n'a pas rougi. . . . .

« On doit caſſer Szekely ſans balancer, le déclarer incapable de ſervir militairement, & le remettre à la juſtice civile, qui le fera placer enſuite à Vienne, dans le lieu du délit même, au carcan, pendant trois jours conſécutifs, ſur l'échafaud du haut marché, où il reſtera deux heures chaque jour, pour donner un exemple utile. — Je fixe par grace les

» huit années de priſon qu'on lui a
» dictées, en faveur de ſon âge, à
» quatre, pendant leſquelles il ſera
» enfermé à Segedin, lieu pénal de
» l'état civil pour les Hongrois, &
» on lui donnera la nourriture comme
» aux autres coupables. »

Le tribunal fit des repréſentations à l'Empereur; il démontra que cette punition étoit beaucoup trop ſévere, & entiérement contraire aux loix & à l'équité; mais l'Empereur fut inflexible, & il confirma ainſi ſa ſentence :

« Tout prépoſé de caiſſe pourroit
» dire comme Szekely, qu'il ne ſait
» point ce qu'eſt devenu l'argent,
» quand même il l'auroit volé. Dès
» qu'il manque de l'argent dans une
» caiſſe, & ſur-tout une ſomme
» auſſi forte que quatre-vingt-dix-
» ſept mille florins, le juge n'a pas
» beſoin de démontrer à l'accuſé
» que c'eſt lui qui l'a détournée;
» c'eſt à l'accuſé à prouver qu'il ne

» l'a pas volée ; & dès qu'il ne peut » pas le prouver, c'eſt lui qui eſt » le voleur. — Dès que Szekely ſera » caſſé, & qu'il ceſſera par-là d'être » officier, on exécutera la ſentence » portée contre lui, & on lui atta- » chera au cou un écriteau, portant, » *prépoſé infidele.* »

Portons un regard attentif ſur ces déciſions ſuprêmes.

Szekely eſt puniſſable pour avoir été très-négligent ; il l'eſt encore pour avoir donné toute ſa confiance à un caiſſier mal-honnête dont il ne pouvoit ignorer le luxe & le faſte, puiſque tout le corps des gardes en étoit ſcandaliſé. Il étoit facile d'entrevoir qu'un tel homme ne pouvoit mener ce genre de vie ſur les fonds de ſon patrimoine : il eſt même probable que Szekely s'appercevant du déſordre & du déficit de ſa caiſſe, effrayé des peines infamantes qu'encourent ces ſortes de délits, ſacrifia beaucoup à l'alchymie & aux ſciences

ſecretes, dans l'eſpérance de faire de l'or & de ſe tirer ainſi d'embarras. C'étoit une folie, ſans doute, dont tout homme ſenſé gémira; mais elle n'en eſt pas moins très-poſſible. Il eſt certain que l'amour de la chymie étoit la paſſion dominante de Szekely, & qu'il ſe livroit d'autant plus à ſes goûts, qu'il croyoit réparer un jour ainſi les pertes qu'il avoit éprouvées. Ajoutez à cette excuſe l'ignorance extrême dont il s'accuſoit lui-même pour toute manutention pécuniaire.

Il eſt vrai qu'avec ce ſentiment de ſon incapacité il n'auroit jamais dû ſe charger d'une caiſſe; mais ſi tous ceux qui poſſedent des emplois au-deſſus de leurs forces étoient obligés de les abdiquer, quels vaſtes déſerts ne nous offriroient pas les chancelleries! Rabner encourage trois différentes eſpeces d'hommes, quand il leur dit: *à qui Dieu donne un emploi, il confère auſſi de l'eſprit en doſe*

nécessaire pour l'exercer : certes Szekely n'auroit point adopté cette opinion, s'il eût prévu les suites funestes de sa présomption.

N'étoit-elle donc pas un témoignage authentique de l'honneur de Szekely, cette lettre flatteuse que lui adressa Marie-Thérese, de glorieuse mémoire, dans laquelle en donnant les plus grands éloges à sa probité, à sa loyauté, cette auguste souveraine lui confioit sans aucune caution la caisse de son régiment des gardes ? A-t-on voulu, par l'oubli de cette distinction, ajouter un nouvel outrage à toutes les ingratitudes dont on s'est souillé envers cette immortelle princesse ? Auroit-on voulu la taxer de cette légéreté, de cette folle crédulité, que produit une aveugle confiance ? Ah ! malgré tous les défauts que l'envie lui impute si gratuitement, Marie-Thérese n'avoit pas autour d'elle cette armée de fripons dont toutes les rigueurs de notre

Monarque actuel ne peuvent nous préserver : tant il est vrai que la douceur & l'amour d'un prince pour ses sujets sont des moyens plus efficaces de les contenir, que toutes les violences de la tyrannie.

Je reviens à Szekely, & je dis : il est impossible que ce billet de l'Impératrice reine, quoiqu'en quelque sorte garant de la fidélité de Szekely, puisse servir d'excuse au prince d'Esterhazy, dont la négligence personnelle ne peut être justifiée. Sa qualité de chef des gardes, ne lui imposoit-elle pas la loi d'examiner la caisse de Szekely ? Cette infraction aux devoirs de sa place n'est-elle pas très-répréhensible ?

Encore moins voudroit-on se dissimuler la faute de la chancellerie Hungaro-Transilvayne, puisque, suivant son instruction, elle devoit également surveiller l'administration de Szekely : mais rien ne doit étonner de ce tribunal supérieur, où l'on ne

ſe diſtingue plus que par le déſordre & la mauvaiſe foi ; où la comptabilité n'exiſte plus que de nom ; où l'on a des idées auſſi juſtes d'une combinaiſon exacte de recette & de dépenſe, que Brambille (1) de médecine.

Juges, vous condamnez Szekely ! eh bien ! ſoyez dignes de votre miniſtere ! puniſſez auſſi ſes ſurveillans, qui, par leur inexactitude, l'ont placé au bord de l'abyme où vous le plongez ſans humanité & ſans pudeur.

Tous les rois de l'Europe ſe ſont réſervés la plus douce des préroga-

---

(1) Ce Brambille eſt premier chirurgien de l'Empereur, qui l'a ennobli, & lui a donné l'inſpection des écoles de médecine & de chirurgie. On le dit un charlatan ignorant ; & on a écrit une violente ſatyre contre lui, en dernier lieu, qu'on dit fort plaiſante. Cette ſatyre a paſſé à la cenſure, & a été publiquement vendue à Vienne : autre fait ſingulier, qui tend à prouver qu'en Autriche on ſouffre plutôt les paſquinades, que les ouvrages inſtructifs & libres.

tives, celle de faire grace aux coupables, ou d'adoucir la peine annoncée par la ſentence qui les condamne. Joſeph ſeul, ſuit d'autres principes plus conformes à ſon cœur; il aggrave la punition infligée aux malheureux. Ah! ſans doute, c'eſt pour jouir du plaiſir raviſſant d'effrayer ſon peuple par l'exercice du deſpotiſme le plus illimité. Pauvre Szekely, homme infortuné, que je te plains! Victime de l'humeur d'un Monarque, peut-être dans le moment où il prononça ſur ton ſort, une mouche incommode fouloit ſon front, & ton déshonneur devint ſa vengeance. Déplorable victime d'un cœur tyrannique & barbare, ô vous, ames ſenſibles! ô vous, ames juſtes & honnêtes! parlez: dites quel Monarque peut aggraver des ſentences? Un tyran! — Quel Monarque peut fouler aux pieds les droits de l'humanité? Un tyran! — Quel Monarque peut ſe faire un jeu des loix & de la juſtice? Un tyran!!! Quel Monarque

peut, dans des affaires criminelles, n'agir que selon ses caprices? — Un Joseph!!!! Un Joseph! Dieu! grand Dieu! Qu'est-ce donc que l'homme? Pauvre & foible créature qu'une tête dominatrice peut tous les jours écraser dans la poussiere, pour lui faire exhaler son dernier soupir au sein des tourmens des sept mille douleurs déchaînées au gré de l'hydre aux sept mille têtes qui l'étrangle!... O image terrible & déshonorante pour l'humanité, & cependant trop vraie, trop exacte, trop confirmée par l'expérience! un Souverain qui aggrave les sentences, ne dit-il pas hautement: « Vous, » Juges, que j'ai institués pour juger » selon les loix & l'équité, vous êtes » des prévaricateurs; vous avez trahi » votre devoir, votre conscience; » vous m'avez voulu tromper. » Alors de tels magistrats ne sauroient être conservés, il faut les destituer; ou, si on les maintient dans leurs fonctions, c'est approuver leur conduite

& confirmer leur jugement. Mais que, comme un foudre destructeur, le Monarque leur crie : « Votre sen-
» tence est trop douce, je veux
» l'aggraver arbitrairement, comme
» maître de la vie & de la mort. »
Ciel! quel langage dans la bouche d'un Roi que tu fis notre protecteur, & non pas notre tyran!

Jamais Szekely n'eût été condamné, s'il ne s'étoit pas lié d'intimité avec les francs-maçons. Lorsque l'Empereur prononça l'arrêt de cet infortuné, il s'oublia jusqu'à dire : « *Je*
» *montrerai bien à ces gens-là* (les
» francs-maçons) *que leur protection*
» *ne sert de rien.* » Quelle est donc l'équité d'un Monarque qui prostitue ainsi la puissance du plus fort, en étouffant un des membres de la société qu'il déteste ? Ne riroit-on pas d'un paysan qui, après le crépuscule, iroit trouver son voisin pour lui donner une chiquenaude, sans être reconnu; se sauver ensuite, & se divertir

de lui avoir joué ce jolie tour ? *Ô justice ! justice ! auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir ?*

Oui, certes ; elle étoit bien avilie, bien corrompue, la bouche qui aggrava la sentence de Szekely, destiné à languir huit ans dans les prisons. Joseph supprime la moitié de sa détention. Eh quoi ! bourreau couronné, ce sont-là tes faveurs ! La grace de ces quatre années, accordées à un homme de qualité, exposé, par tes ordres, trois jours de suite au carcan, ressemble à celle que recevroit un criminel, condamné au gibet, à qui tu permettrois d'être roué vif, parce qu'il seroit trop foible pour monter l'échelle ! Aurois-tu survécu à la honte d'un tel attentat, si ton peuple même n'eût applaudi à tes fureurs ? La curiosité avec laquelle tout Vienne savoura le spectacle du malheureux Szekely, prouve que les mœurs de ton peuple tiennent déjà de ta barbarie ; mais qu'ils tremblent,

les esclaves asservis à ton sceptre ! un nouveau Néron leur promet de nouveaux crimes, de nouvelles horreurs.

Fin du premier volume.





